

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

MÉMOIRE PRÉSENTÉ À  
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR  
DIANE FUGÈRE

« *COPIES CONFORMES*, DE MONIQUE LARUE,  
UN DIRE FÉMININ EN EXIL »

AOÛT 1997

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

## REMERCIEMENTS

Je désire d'abord exprimer ma reconnaissance à madame Lucie Guillemette, directrice de recherche. La qualité de son analyse, ses précieux conseils et son appui constant m'ont permis de travailler de façon dynamique, efficace, enrichissante et de mener à terme mon mémoire de maîtrise.

Ma profonde gratitude va aussi à ma famille qui m'a toujours encouragée et appuyée autant aux jours de doute qu'aux jours de bonheur.

## TABLE DES MATIÈRES

<b>REMERCIEMENTS</b> .....	ii
<b>TABLE DES MATIÈRES</b> .....	iii
<b>INTRODUCTION</b> .....	1
<b>CHAPITRE I - L'ESPACE DE L'HISTOIRE : EXTRATERRI- TORIALITÉ ET PARCOURS IDENTITAIRE</b> ....	5
1.1 Discours hégémonique : discours sexué .....	5
1.2 Prémisses d'une relecture féministe : dire féminin et parole hétérogène .....	10
1.3 Parcours identitaire dans l'œuvre romanesque de Monique LaRue	12
1.4 Le labyrinthe : parcours spatial et culturel .....	18
1.5 Claire Dubé dans la ville : facettes d'une oppression .....	22
1.6 Le centre sacré : parcours initiatique .....	29
1.7 Parcours labyrinthique : continuités et ruptures .....	35
<b>CHAPITRE II - L'ESPACE DU DISCOURS : DESCENTE DANS LES ARCANES DE L'IMAGINAIRE</b> .....	43
2.1 Postmodernisme et féminisme : convergences et divergences ....	43
2.2 Femme/sujet : une utopie ? .....	53
2.3 L'archétype de la femme/objet : les séquelles du discours social androcentrique .....	56

2.4	La division sociale des sexes . . . . .	59
2.5	Stratification sociale et architecturale patriarcale . . . . .	63
2.6	Culture sexuée/femme objet . . . . .	66
2.7	Dialogue avec l'époux : parole libératrice . . . . .	74
 <b>CHAPITRE III -LE DIRE FÉMININ DANS <i>COPIES CONFORMES</i></b>		76
3.1	Le mythe originel . . . . .	76
3.2	Du discours hégémonique à la prise de parole de femmes . . . . .	80
3.3	Reconnaissance de l'expérience et filiation . . . . .	82
3.4	Utopie amoureuse et réalité de l'amour . . . . .	84
3.5	Un monde au féminin : une vision hétérogène de la réalité . . . . .	86
3.6	L'éthique féminine et la morale de la Sollicitude . . . . .	92
3.7	Construction de l'identitaire . . . . .	95
 <b>CONCLUSION . . . . .</b>		97
 <b>BIBLIOGRAPHIE . . . . .</b>		104

## INTRODUCTION

Depuis les dernières décennies, la question de l'identité collective se pose aux Québécois. À la société homogène et cohérente du « pays colonisé » a en effet succédé celle des années soixante marquée par des changements sociodémographiques et par l'évolution des moyens de communication de masse<sup>1</sup>. Cette réalité est perceptible dans un centre urbain tel Montréal : quoique relativement habitués à un double emploi fréquent des langues française et anglaise — la première pour l'intimité et la seconde pour le travail — les Montréalais, plus particulièrement, sont confrontés à un pluralisme culturel suite à l'arrivée de nombreux immigrants depuis une trentaine d'années. Nul doute que ces configurations ont injecté de nouvelles significations au concept d'identité, jusque-là cadastré par une langue, des pratiques religieuses et sociales homogènes. En outre, cette nouvelle donnée a engendré un questionnement générateur de dynamisme relativement aux unités fondatrices de la culture québécoise<sup>2</sup>. Pareille remise en cause des fondements identitaires s'est transposée dans l'ensemble de notre société. Parallèlement, le caractère mouvant des frontières culturelles a introduit une exploration et une réflexion sur la notion de différence. Ainsi, cette mutation des

---

<sup>1</sup> Voir à ce sujet les travaux de Fernand Dumont portant sur la culture, *Genèse de la société québécoise*, (Montréal, Boréal, 1993, 393 p.), *Le Sort de la culture*, (Montréal, L'Hexagone, 1987, 333 p.) ainsi que l'ouvrage dirigé par Simon Langlois, *La Société québécoise en tendances 1960-1990*, (Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1990, 667 p.).

<sup>2</sup> Nous donnons à la culture le sens que lui attribue Sherry Simon dans son étude « Espaces incertains de la culture »; l'auteur définit la culture comme « un champ conflictuel du discours, d'intérêts, d'allégeances » non pas comme « une continuité historique fondée sur la valeur mais bien une juxtaposition d'espaces, de références, de pulsations » introduisant l'idée de déplacement « non pas seulement de soi à l'autre mais à l'intérieur de son propre complexe culturel, identitaire, mémoriel » (p. 45). Sherry Simon et Pierre L'Hérault, *Fictions de l'identitaire au Québec*, Montréal, XYZ éditeur, « Études et documents », 1991, p. 13-52.

pratiques culturelles a conduit à « un ensemble de discours et de pratiques qui se font concurrence sur le plan symbolique<sup>3</sup> » et, qui plus est, a introduit l'idée de relativité, de tension, d'hétérogénéité<sup>4</sup> dans la société en général et en littérature en particulier. Il n'est donc pas étonnant que le texte littéraire, qui vise à faire entendre simultanément toutes les voix du réel, constitue un lieu privilégié de la quête d'identité.

C'est précisément parce que le troisième roman de Monique LaRue est représentatif d'un mouvement d'écriture polarisé par l'hétérogène et, partant, qu'il permet de cerner la mouvance de l'identitaire, tel qu'il s'actualise dans un contexte québécois, que nous avons choisi *Copies Conformées*<sup>5</sup> comme objet de la présente étude. Paru en 1989, le texte présente un *Je* féminin qui séjourne en Californie et privilégie les formes discursives du déplacement, de l'exil, de lieux tant référentiels qu'imaginaires. Écrit sous la forme d'une enquête policière, le roman met en scène un personnage qui s'interroge sur son identité à la fois comme amoureuse et mère, bref, comme un être féminin à part entière.

La naissance de ce *dire* féminin, sous forme d'un discours de pensées théoriquement soumises à aucune censure et qui révèlent la difficulté de cerner le rapport à l'Autre et d'achever la quête identitaire, présente un intérêt majeur pour notre mémoire qui se divise en trois parties. Une première énonce d'abord le contexte

---

<sup>3</sup> Sherry Simon et Pierre L'Hérault, *op. cit.*, p. 26. Simon veut montrer que l'efficacité du discours social ou culturel est fonction autant des conditions d'énonciation que de l'énonciateur lui-même. En conséquence, le discours des femmes, parce qu'il est tributaire de la condition de vie de ces dernières, est perçu de façon différente de celui des hommes.

<sup>4</sup> Cette notion, développée par Pierre L'Hérault dans le domaine littéraire, pourrait se résumer ainsi: l'ouverture vers la diversité, le multiple, la marge, l'étrangeté dans l'écriture et dans les pratiques sociales. Cette définition est appliquée entre autres à des textes littéraires provenant de groupes considérés comme « marginaux » dans nos sociétés: les femmes, les immigrantes, les homosexuels. Voir « Pour une cartographie de l'hétérogène : dérives identitaires des années 1980 », *Fictions de l'identitaire au Québec*, p. 53-114.

<sup>5</sup> Monique LaRue, *Copies Conformées*, Montréal/Paris, Lacombe/Denoël, 1989, 190 p. Les nombres entre parenthèses renvoient à cette édition dans le texte.

théorique de la prise de parole identitaire puis, par la suite, veut montrer comment la figuration sémiotique de l'espace pose l'extraterritorialité comme l'illustration de la dialectique de l'identité et de l'altérité. L'analyse des caractéristiques de l'espace californien et des valeurs sociales qui s'y rattachent, telles que mises en opposition avec celles de l'espace québécois, permettront de comprendre à la fois la fascination exercée par la ville américaine et l'énonciation de l'altérité du personnage féminin. C'est plus particulièrement le parcours labyrinthique, c'est-à-dire l'exploration des obstacles et des dilemmes vécus par l'héroïne et dont les résonances se répercutent dans sa propre conscience, qui sera décrit ici. Je compte démontrer que le sentiment éprouvé par la narratrice à l'effet d'être une étrangère dépasse largement le dépaysement spatial et tient plutôt à sa condition de femme.

C'est ainsi que la deuxième partie vise à examiner les rapports d'inégalité entre les hommes vus comme sujets et les femmes considérées comme des objets. Il sera question des motifs de l'exclusion des femmes de la sphère du public. D'une part, il s'agit d'examiner et de déconstruire le discours androcentrique, largement fondé sur la rationalité et la vérité : une telle démonstration donne lieu à l'examen du discours masculin dans les énoncés des personnages, tels Diran Zarian, Ron O'Doorsey, Alain Vasseur. En fait, c'est le discours social lui-même qui sera mis en relief. D'autre part, l'analyse des paroles et des silences de quelques personnages féminins, plus spécifiquement les récits de paroles de l'Américaine Brigid O'Doorsey, serviront à illustrer en quoi l'apprentissage et la soumission aux rôles sociaux génèrent, chez certaines femmes, l'isolement, le désespoir et la perte d'identité.

La troisième partie vise à montrer l'intérêt de dépasser une conception dualiste de l'identité et de l'altérité, c'est-à-dire le Soi opposé à l'Autre et la nécessité d'aller vers l'ouverture et l'hétérogène en vue de résoudre une quête identitaire. La narratrice-



actrice de *Copies Conformes*, mise en présence de sa genèse, de sa mémoire, de son expérience de femme et de mère, saura-t-elle réinterpréter les mythes qui l'ont influencée et s'échapper du labyrinthe du discours patriarcal ? De fait, cette dernière partie porte sur le « dire » féminin comme moyen d'être soi-même avec l'autre et d'élaborer une relation dans le respect des libertés et de soi-même.

Le texte de Monique LaRue retrace les difficultés vécues par une femme qui évolue au sein d'une société régie par les principes du patriarcat et qui tente de développer ses propres cadres de référence en l'absence de repères et de modèles identitaires. Autrement dit, le personnage de Claire Dubé pose la question de la nécessaire démythification du discours masculin comme condition à l'émergence de l'identité culturelle et personnelle des femmes. Il s'agira donc de démontrer comment l'expérience de l'altérité, qui s'exprime par un séjour en territoire étranger, dans ses dimensions physique et culturelle, génère un nouveau discours susceptible de résoudre la quête identitaire chez la narratrice. Naissance d'un nouveau *dire* alors qui prendra la forme de l'affirmation et de la valorisation de l'expérience des femmes.

\*  
\*       \*

## CHAPITRE I

### L'ESPACE DE L'HISTOIRE : EXTRATERRITORIALITÉ ET PARCOURS IDENTITAIRE

Alors, le goût du départ me saisit. Moi et toutes les femmes rivées à l'origine, nous devons nous lever et courir interroger les signes. Nous devons ouvrir le palais clos et tenter de retrouver la voix franche.

Madeleine Ouellette-Michalska, *L'Échappée des discours de l'œil*.

#### Discours hégémonique : discours sexué

L'identité émerge, on le sait, de divers éléments, soient ceux relevant de l'espace physique et culturel, de même que des groupes d'identité et d'altérité auxquels appartient un sujet. Les strates constitutives de l'identité, qui se présentent comme un ensemble de réseaux cognitifs et affectifs, accompagnent le discours sur soi, sur autrui ainsi que sur la société et elles alimentent le discours social<sup>1</sup>. On peut alors affirmer que la résolution d'une quête identitaire, qu'elle se situe au niveau social et culturel, c'est-à-dire envisagée en termes de langue et de lieu d'appartenance, ou comme capacité à se

---

<sup>1</sup> Des nombreux écrits publiés sur le sujet nous retenons plus particulièrement l'essai de Marc Angenot: 1889, *Un état du discours social*, Montréal, Le Préambule, 1990, 1167 p. L'étude présente une théorie du discours social, lui-même à la base de la production sociale du sens et de la représentation du monde, production sociale qui fonde l'opinion dite « personnelle » et la créativité dite « individuelle ». Marisa Zavalloni abonde dans le même sens lorsqu'elle analyse l'élaboration de ce qu'elle nomme *la pensée de fond* dans la construction du sens de la réalité et de l'identité féminine et masculine. « De la pensée de fond et du sens de la réalité », *L'Émergence d'une culture au féminin*, Montréal, Éditions Saint-Martin, 1987, p. 13-39.

saisir comme sujet énoncé en *Je*, oblige à sortir d'une pensée linéaire, homogène, monologique et à aller vers l'ouverture et la multiplicité.

Or, la prédisposition de chacun à accepter ou à dévaloriser l'étranger ou, autrement dit, l'Autre, pose des limites à la transposition hétérogène du monde. Individuelle ou collective, l'identité est ambiguë parce que constituée autant à travers des différences et des oppositions que des similarités. La logique de l'identité collective ne consiste-t-elle pas à créer une unité entre des personnes partageant un territoire commun et, par conséquent, à en exclure ceux qui sont différents ?

Nul doute que la constitution de l'identité collective et individuelle est marquée par les représentations de l'imaginaire, représentations qui, elles-mêmes véhiculées dans le discours social, servent à percevoir les différences, légitimer des pouvoirs et proposer des modèles aux individus. Dans ce cas, l'identité individuelle peut-elle se penser en dehors de toute relation de pouvoir ou de binarisme qui situe l'Autre comme opposé à soi ? La manière dont une société s'objective dans des récits, ou tout autre texte oral ou écrit — depuis la chanson jusqu'au texte scientifique en passant par la publicité ou le graffiti — définit un énonciateur et un énonciataire légitimés. Cette légitimation vient précisément du fait que le discours se fait toujours par rapport à l'Autre. Dans les sociétés androcentriques, c'est la femme qui est désignée comme l'Autre, comme l'a bien démontré Simone de Beauvoir. On peut se demander cependant quels sont les fondements d'où émane cette croyance ?

Les recherches de Marc Angenot apportent des éléments de réponse à cette question. Ses travaux montrent que le discours social commande des codes collectifs

qui sont soumis à une hégémonie<sup>2</sup>. Ce discours est alors modelé de façon telle à connaître et à représenter le connu propre à cette société. Des chercheuses féministes abondent dans le même sens en insistant sur la connotation sexuée des discours collectifs :

what we took to be humanly inclusive problematics, concepts, theories, objective methodologies, and transcendental truths are in fact far less than that. Indeed, these products of thought bear the mark of their collective and individual creators, and the creators in turn have been distinctively marked as to gender, class, race, and culture<sup>3</sup>.

Comme on peut le constater, le discours social n'est pas un simple amalgame de discours singuliers mais plutôt ce qui fonde ces discours en les rattachant à une forme de sens commun. En somme, si les textes littéraires, scientifiques, historiques sont dotés d'une telle efficacité de persuasion, c'est qu'ils sont abordés dans un cadre préconstruit. Autrement dit, dans notre société, les discours, qu'ils soient argumentatifs ou narratifs, se réfèrent à des axiomes et à une vision du monde acceptés collectivement et inscrits dans la culture sous forme d'idéologies<sup>4</sup>. Issues des grandes philosophies occidentales, celles-là mêmes qui ont généré des structures, des frontières et des espaces déterminés selon des présupposés de primauté d'un sexe sur l'autre, ces hypothèses fondent ce que l'on nomme les métarécits. Ces discours fondateurs, légitimés par un processus basé sur la loi, le droit, le « bon sens » et qui s'autorisent à

---

<sup>2</sup> Marc Angenot définit l'hégémonie comme un discours qui est à la fois universel et distinctif « produisant les moyens de la discrimination et de la distinction, de la légitimité et de l'illégitimité. [L'hégémonie] engendre ce *Moi* et ce *Nous* autour d'un sujet norme ». Il s'ensuit que ceux qui sont différents, Autres sont considérés comme étrangers, « a-normaux ». *Op. cit.*, p. 22.

<sup>3</sup> Christine Di Stefano, « Dilemmas of Difference: Feminism, Modernity, and Postmodernism », dans Linda J. Nicholson, *Feminism/Postmodernism*, Londres et New York, Routledge, 1990, p. 73.

<sup>4</sup> Linda Hutcheon va plus loin alors qu'elle englobe les images dans le discours social: « whether the medium be linguistic or visual, we are always dealing with systems of meaning operating within certain codes and conventions that are socially produced and historically conditioned ». « Postmodernism and feminism », *The Politics of Postmodernism*, Londres et New York, Routledge, 1989, p. 143.

énoncer la vérité, comme le précise Lyotard<sup>5</sup>, permettaient jusqu'à tout récemment de reconnaître les détenteurs du savoir et du pouvoir dans notre société et leur accordaient un ascendant incontestable sur la personne néophyte, étrangère.

Or, cet impérialisme culturel de l'objectivité et de l'omniscience n'est guère inoffensif dans les sociétés occidentales puisqu'il conduit à une organisation sociale où prime la recherche du pouvoir et, plus spécifiquement, celui d'établir et de maintenir la domination autant sur le plan économique, culturel que dans les rapports entre les sexes. Si l'on paraphrase Simone de Beauvoir, on peut dire qu'on ne naît pas femme, c'est par le discours patriarcal qu'on le devient. Il est indéniable qu'au cours de l'histoire les femmes ont été écartées, infériorisées ou imaginées par la société des hommes et ce, sans souci des contradictions et de la réalité.

Comme les hommes détenaient le pouvoir, les femmes ont dû entrer dans *leur* monde, à *leurs* conditions. Les modèles masculins sont devenus ceux qu'il fallait imiter: la maîtrise, la combativité, la compétition étant les cartes maîtresses à acquérir. Se faire une place sur la scène sociale signifie malheureusement, pour les femmes, mettre de côté les valeurs qui, traditionnellement, ont été les leurs<sup>6</sup>.

S'esquisse ici une pensée exprimant le discours philosophique, expressément patriarcal, qui exerce une emprise non seulement sur la culture contemporaine mais aussi sur l'image de la réalité qui nous est présentée.

Susan S. Hekman signale que « throughout the history of western thought men have been defined as subject, women as objects<sup>7</sup> ». Dans la dialectique sujet/objet qui marque l'identité des femmes, comment celles-ci peuvent-elles faire reconnaître leur

<sup>5</sup> Jean François Lyotard, *La Condition postmoderne. Rapport sur le savoir*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1979, 109 p.

<sup>6</sup> Louise Dupré et coll., « Quatre esquisses pour une morphologie », *La Théorie, un dimanche*, Montréal, Les Éditions du Remue-ménage, 1988, p. 123.

<sup>7</sup> Susan S. Hekman, « Rational/Irrational », *Gender and Knowledge, Elements of a Postmodern Feminism*, Boston, Northeastern University Press, 1990, p. 73.

savoir et leur expérience alors que « the definition of rationality posited by the Enlightenment is dependent on the acquisition of knowledge by an abstract subject of a distinct and separate object<sup>8</sup> ? »

Compte tenu de la logique de comparaison<sup>9</sup> qui caractérise les sociétés occidentales, il n'y a qu'un pas de la supériorité à la domination entraînant l'occultation de la réalité sociale des « objets/femmes ». En effet, les femmes en font régulièrement l'observation : l'idéologie dominante ne reconnaît ni ne reflète leur expérience dans la mesure où la différence ne s'apprécie qu'en termes d'infériorité et de supériorité. Alors comment construire son identité lorsque subsiste un tel écart entre les expériences antérieures et le vécu d'une part et, d'autre part, la réalité telle qu'elle s'inscrit dans les grandes idéologies et les récits fondateurs ?

Dans le contexte actuel, la prédominance des concepts fondés sur un savoir patriarcal ainsi que celle d'une perception de la réalité que les femmes n'ont pas participé à construire, — celle-ci ne correspondant pas à leur mémoire —, les obligent à se distancer du discours hégémonique pour signifier leur identité collective et individuelle. C'est, entre autres, par l'écriture et la prise de parole qu'elles parviendront à « subvertir » le discours androcentrique et affirmer leur identité. Mais est-il possible de se définir soi-même sans que l'Autre ne soit obligatoirement représenté négativement ? Faut-il croire alors que la notion même de sujet autonome est une prérogative masculine dont les femmes sont définitivement exclues ? Faudrait-il considérer, comme le propose le postmodernisme, que la notion de sujet procède des récits-maîtres et, par conséquent, doit être éliminée ? À moins que les discours

---

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 73.

<sup>9</sup> Par ce terme, nous entendons que, dans nos sociétés, la pensée binaire et dichotomique s'articule fondamentalement sur deux termes mis en opposition et comparés l'un à l'autre, c'est-à-dire soumis à l'obligation d'une alternative, selon des principes de hiérarchie et de prédominance.

fondateurs ne se résorbent d'eux-mêmes entraînant à leur suite les notions de sujet libre et de prédominance absolue du savoir scientifique !

\*

### **Prémises d'une relecture féministe : dire féminin et parole hétérogène**

On remarque en effet que, depuis le siècle dernier, une crise de légitimation secoue les récits-maîtres, crise qui est obligatoirement celle « des récits inventés par les hommes » puisque les femmes ont été historiquement évincées de l'histoire, de la philosophie et de la religion, comme le fait remarquer si justement Alice A. Jardine dans ses travaux sur la postmodernité et le féminisme<sup>10</sup>. Fort heureusement pour les femmes, le fait de repenser les grands récits occidentaux, de remettre en question l'appareil conceptuel hérité des siècles précédents et, par le fait même, le binarisme qui détermine notre vision du monde, a facilité la prise en compte de l'hétérogène et l'émergence d'un espace à l'extérieur du connu. Cet espace, cet « autre-qu'eux », comme le dit Jardine, a été codé de féminin, de « femme » dans la pensée occidentale.

Repenser les récits-maîtres signifie aussi réincorporer, reconceptualiser le « non-savoir » de ces discours et s'interroger sur le « non-dit », ces « blancs » « illustrant les lieux d'exclusion de la femme à l'intérieur des structures langagières et sociales<sup>11</sup> ». De fait, il semble que le souci des philosophes postmodernes de soumettre les textes fondateurs à une relecture intensive qui dévoilerait ce qui a été omis, conduise à la découverte qu'il y a « "dans le texte" un autre texte, que jusqu'à

---

<sup>10</sup> Alice A. Jardine, *Gynesis, Configurations de la femme et de la modernité*. Traduit de l'américain par Patricia Baudoin, Paris, Presses Universitaires de France, 1985, p. 39.

<sup>11</sup> Madeleine Ouellette-Michalska, *L'Échappée des discours de l'œil*, Montréal, L'Hexagone, « Collection Typo », 1981, p. 299.

maintenant, l'Homme occidental a été incapable de lire à cause de son "invisibilité"<sup>12</sup> ». En ce sens, le postmodernisme favorise l'affirmation de l'expérience des femmes en tant que sujets historiques et « la valorisation du féminin, de la "femme" et de ses connotations obligatoires comme faisant partie intrinsèque de nouveaux modes de penser, d'écrire, de parler<sup>13</sup> ».

Nul doute que les femmes, lorsqu'elles parlent ou écrivent, expriment une part de **leur** réel qui est nécessairement différent de celui des hommes. C'est ainsi que le *dire* féminin, par les remises en question qu'il suscite face au patriarcat et au savoir absolu lié à une autorité antérieure, constitue la brèche par laquelle s'introduit une nouvelle légitimation fondée sur la reconnaissance de l'hétérogénéité. Autrement dit, le discours des femmes, qui tend à articuler le Féminin, remet en cause les signes même de l'autorité et du pouvoir et propose une façon d'établir des rapports différents entre les déterminations sociales et l'écriture. D'emblée, leur langage fait état d'une autre vision du monde façonnée par tous les aspects de l'être et par sa situation particulière dans la société. Mais jusqu'à quel point et par quels procédés cette vision spécifique peut-elle s'exprimer dans la littérature ? Comment « faire jouer la théorie contre elle-même<sup>14</sup> », lorsque l'on aborde un texte écrit par une femme ? Comment repérer les influences, les absences significatives sans se référer à une idéologie masculine ?

Selon les théoriciennes féministes, pour que les changements nécessaires dans le discours social et le fonctionnement de la société puissent s'opérer, les femmes devront dépister et comprendre comment leur imaginaire a été nourri d'images misogynes et dévalorisantes d'elles-mêmes qui les ont dépossédées de leur pouvoir et de leur génie distinctif. « What difference does it make in the constitution of my social

---

<sup>12</sup> Alice A. Jardine, *op. cit.*, p. 149.

<sup>13</sup> Alice A. Jardine, *op. cit.*, p. 24.

<sup>14</sup> Alice A. Jardine, *op. cit.*, p. 52.



experiences that I have a specifically female body<sup>15</sup> », doivent-elles se demander. Dans une étude portant sur les buts et les pratiques de la recherche féministe, Jeannette Lallou Savona, qui commente les travaux de Luce Irigaray, signale que « pour pouvoir s'affirmer en tant que sujets, les femmes sont forcées de s'adapter aux systèmes existants mais il leur faut tenter de les subvertir ou de les déranger de l'intérieur en exprimant leur altérité<sup>16</sup>. » Mais plus important encore, les femmes devront se réapproprier leur acquis et leurs compétences, puis reconnaître la valeur de leurs expériences personnelles ainsi que celles des générations qui les ont précédées. Ainsi, à l'identité objective relevant de l'appartenance à une époque, un lieu et une société donnés pourra répondre l'identité imaginaire. Identité que l'on pourrait représenter tel un fil d'Ariane qui permet « un lieu d'ancrage » et une fidélité à soi-même malgré le dépaysement et la distanciation à l'égard du discours social hégémonique.

\*

### **Parcours identitaire dans l'œuvre romanesque de Monique LaRue**

Les personnages de la production romanesque de Monique LaRue, y compris le narrateur masculin du dernier roman *La Démarche du crabe*<sup>17</sup>, reprennent, de diverses manières, le thème de la recherche identitaire. Quant aux deux romans qui ont précédé *Copies Conformes*, ils présentent une forme de contestation du discours patriarcal dans un style qui, à aucun moment, ne tombe dans la polémique ou la revendication et qui, parallèlement, illustre le concept de métaféminisme tel que développé par Lori Saint-

---

<sup>15</sup> Jane Flax, « Postmodernism and Gender Relations in Feminist Theory », dans Linda J. Nicholson, *op. cit.*, p. 50.

<sup>16</sup> Jeannette Lallou Savona, « Le féminisme et les études littéraires en France et en Amérique du Nord », *Littérature*, n° 69, février 1988, p. 122.

<sup>17</sup> Monique LaRue, *La Démarche du crabe*, Montréal, Boréal, 1995, 221 p. Dans ce roman, il s'agit d'un homme qui tente de reconstituer sa généalogie, de retrouver ses origines.

Martin<sup>18</sup>. Dans cet article, la critique rend compte des changements advenus dans l'écriture des auteures québécoises et note qu'aux écrits militants des années soixante-dix ont succédé des textes moins radicalement engagés dans un combat contre la patriarcat; des textes plus personnels, plus accessibles, rédigés dans une forme plus traditionnelle, mais qui abordent tout de même « de façon neuve et problématique, certains postulats et questionnements féministes<sup>19</sup> ». Bien que ces écrits interrogent les textes historiques, philosophiques et psychanalytiques ainsi que la place des femmes dans la société et dans la culture, le ton et la forme demeurent plus conventionnels que revendicateurs. Lori Saint-Martin note que des préoccupations féministes émergent de façon récurrente dans les textes *métaféministes* : importance accordée au quotidien, aux rapports amoureux, à la maternité, au rôle social des femmes :

Nombre de romans métaféministes reprennent à leur façon un principe fondamental du féminisme, à savoir que la vie privée est politique, mais l'abordent par l'autre bout de la lorgnette, par le personnel plutôt que par le politique. [...] Ces textes ouvrent de nouvelles perspectives sur les femmes, le langage et la société, sur les mères et les filles, sur la sexualité et l'identité<sup>20</sup>.

Nul doute que les personnages féminins, mis en scène dans les écrits métaféministes, aspirent à une prise de parole. Cependant, le besoin de *se dire*, bien qu'il soit important, ne revêt pas le caractère impérieux que l'on retrouve dans d'autres textes écrits par des femmes. Une telle configuration se retrouve dans le premier roman de Monique LaRue, *La Cohorte fictive*<sup>21</sup> paru en 1979. On y observe en effet que le rapport entre l'écriture et le corps marque le texte et que la forme est mise au service de la l'histoire. Les chapitres se réduisent à une ou deux pages et rendent compte du temps morcelé et celui dont dispose la narratrice elle-même. La protagoniste est partagée entre

---

<sup>18</sup> Lori Saint-Martin, « Le métaféminisme et la nouvelle prose au Québec », *Voix et Images*, vol. 28, n° 1, automne 1992, p. 78-88.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 83.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 88.

<sup>21</sup> Monique LaRue, *La Cohorte fictive*, Montréal, L'Étincelle, 1979, 121 p.

les soins à donner à son bébé et à la pratique de l'écriture — ce que Karen Gould nomme « maternal time ». Rappelons que ce dilemme confronte les mères divisées entre la poursuite d'une carrière et la prise en charge de leur rôle maternel. Dans un article portant sur le pouvoir créateur de la maternité et la portée sociale du travail maternel, Karen Gould montre que dans *La Cohorte fictive*, en mettant l'accent « on the-mother-as-she-writes » rather than on the mother as depicted in writing, [Monique LaRue] valorizes creativity inspired by the conditions of motherhood and thus broadens our understanding of motherwork<sup>22</sup> ». Consacré à ce même roman, un article de Madeleine Ouellette-Michalska parle de *La Cohorte fictive* comme d'une réconciliation entre « le biologique et le culturel dans deux formes de fécondité traditionnellement reconnues comme incompatibles : délivrance de l'enfant, délivrance de la parole et du livre<sup>23</sup> ». Outre l'importance accordée à la maternité, le thème de la recherche d'identité, caractéristique des écrits métaféministes, traverse le récit. En effet, on retrouve le désir, chez l'héroïne de *La Cohorte fictive*, de « retracer les chemins d'origine<sup>24</sup> » afin de ne pas sombrer dans l'oubli, comme les femmes qui l'ont précédée.

*Les Faux Fuyants*<sup>25</sup>, publié trois ans plus tard, reprend la thématique de l'incommunicabilité : dans le couple, entre les enfants et les parents se tient un langage qui sépare plutôt qu'il ne rapproche. Chacun à leur manière, les personnages fuient dans un désir de survivre, d'échapper à l'encerclement. Par l'entremise du discours intérieur de Klaus, le narrateur autodiégétique. Monique LaRue donne à voir la fausseté de la société uniformisée, commercialisée, cette civilisation de l'image, comme le dira

---

<sup>22</sup> Karen Gould, « Refiguring the Mother: Quebec Women Writers in the 80's », *International Journal of Canadian Studies/Revue internationale d'études canadiennes*, n° 6, Fall/automne 1992, p. 121.

<sup>23</sup> Madeleine Ouellette-Michalska, *op. cit.*, p. 295.

<sup>24</sup> Jean Royer, « Monique LaRue. Le corps des mots », *Romanciers québécois : entretiens, essais*, Montréal, L'Hexagone, 1991, p. 193.

<sup>25</sup> Monique LaRue, *Les Faux Fuyants*, Montréal, Québec/Amérique, 1982, 201 p.

un personnage de son prochain roman *Copies Conformes*. Le deuxième roman, comme le précédent, recèle des critiques contre l'aliénation des femmes, le rôle que la société leur concède et le silence où elle les réduit. Cette dénonciation passe par le biais d'un narrateur hétérodiégétique racontant le parcours d'une mère qui cherche dans le discours de la psychanalyse un sens à son existence. Le discours du récit ne contient pas de contradictions violentes ou explicites inhérentes aux idéologies dominantes et ne fait pas appel à des énoncés féministes ou politiques; néanmoins, ce texte peut très certainement donner lieu à une stratégie de lecture féministe qui instaure la lectrice comme partenaire active de la communication<sup>26</sup>.

De prime abord, l'amour d'une femme pour son mari et son enfant constituent un thème qui semble s'écarter des thèses féministes. C'est pourtant à un récit manifestement axé sur la résolution de la quête identitaire et les préoccupations des femmes que nous convie la romancière dans *Copies Conformes*. Si le discours de la narratrice demeure toujours fort éloigné du militantisme, il n'en demeure pas moins qu'une partie considérable du texte repose sur la contestation du discours social androcentrique et les conséquences qu'il engendre sur la vie des femmes et, partant, sur l'émergence d'un *dire* féminin. Le personnage féminin mis en scène par Monique LaRue n'est certes pas voué au silence ou à la marginalité. Bien que l'urgence de la prise de parole s'y exprime de façon moins violente que dans d'autres romans écrits par des femmes, le besoin de renouer avec la parole, qui passe davantage par la réflexion que la contestation, n'en est pas moins présent. Travailler à comprendre n'est-ce pas revenir sur ses propres expériences, remuer ce qui est enfoui dans la mémoire et réveiller sa propre généalogie ?

---

<sup>26</sup> Nous faisons ici référence à la notion d'« horizon d'attente du lecteur » qui veut que la lectrice soit sollicitée et collabore à la construction du système normatif élaborée par le texte à cause de sa propre perception et expérience de la réalité. Ayant été soumises depuis toujours au discours patriarcal, les femmes risquent d'adhérer aux valeurs du discours mâle à moins qu'elles n'instaurent une stratégie de lecture qui leur appartienne en propre. Voir à ce sujet Alice A. Jardine, *op. cit.*

D'emblée, la lectrice se trouve introduite dans la pensée de la narratrice. C'est ce discours intérieur qui lui révèle l'histoire et les réflexions de la jeune femme. Nous sommes ici en présence d'un texte ni écrit ni parlé, présenté sous la forme d'un monologue adressé par la protagoniste à un narrataire, le mari, dont elle se trouve momentanément éloignée. Sans contredit, ce roman décrit la vie d'une femme vue sous l'angle du quotidien. Claire Dubé, narratrice autodiégétique, apparaît d'abord uniquement préoccupée par son enfant; de fait, elle n'exprime qu'un désir, celui de rejoindre au plus tôt son mari, rentré à Montréal au chevet de sa mère gravement malade. La jeune femme prévoit consacrer la dernière semaine de son séjour en Californie à régler quelques détails avec le propriétaire de la maison qu'elle et son mari ont louée à Berkeley et elle envisage le retour à Montréal avec son fils. Or, les événements de cette dernière semaine en Californie l'entraîneront, malgré elle, dans une enquête de type policier alors qu'elle doit se lancer à la recherche d'une disquette informatique appartenant à son mari. C'est précisément cette enquête qui lui fournira l'occasion de passer une nuit avec le bel Arménien, Diran Zarian et de se rendre au rendez-vous fixé par Ron O'Doorsey. C'est le récit de cette semaine en Californie qui constitue l'essentiel du roman et qui nous occupe ici.

Le discours intérieur de la narratrice de *Copies Conformes* fait d'abord état d'une fascination pour « l'ailleurs » californien, lieu autre qui s'inscrit à la fois comme un moyen de rompre avec l'espace clos du lieu natal et comme instrument d'une révélation sur le sens de la vie. Le séjour dans l'Ouest américain de même que la distance instaurée avec le connu et le familier devraient permettre à Claire Dubé, espère-t-elle, de trouver un sens à son rapport conjugal, à son rôle de mère, puis de savoir enfin ce que signifie le mot *amour*. De toute évidence, à la fin du roman, le personnage féminin a perdu ses illusions. La fascination envers les Californiens s'est dissipée et, parallèlement, sa subjectivité s'est affermie. La jeune femme sait davantage ce qu'elle

veut et surtout elle a acquis une certitude : le sentiment qu'elle porte à son mari s'avère de l'amour. Que s'est-il passé au cours de cette dernière semaine en Californie pour rendre possible pareille transformation ? Est-ce l'exil dans un pays étranger, l'absence de l'époux, la nécessité d'affronter les malfaiteurs qui opèrent dans le milieu informatique ? Est-ce l'aboutissement d'un cheminement entrepris bien avant son séjour dans la ville américaine ? Quel est donc l'élément déclencheur ?

On pourrait croire que l'exil en terre étrangère, qui interroge la singularité de l'identité québécoise et qui est fréquemment retenu pour analyser les romans dont le cadre se situe aux États-Unis<sup>27</sup>, soit une explication plausible. Certes, la Californie présente de nombreux éléments qui peuvent accroître le sentiment d'altérité du personnage; vraisemblablement, le décor, le mode de vie des habitants, le discours social, la langue et les événements vécus par le personnage féminin ne peuvent être détachés du lieu qui les détermine. La représentation géographique, sociale et idéologique de la région californienne influence manifestement le sens du cheminement personnel de Claire Dubé et sous-tend les réflexions de la protagoniste sur la recherche identitaire. D'ailleurs, pour toute personne voyageant dans ce pays, le patriotisme quelquefois démesuré des Américains peut parfois renforcer le sentiment d'altérité. C'est sans doute pourquoi il est fréquent de constater que le dépaysement et la solitude reliés à l'extraterritorialité entraînent une modification psychologique chez les personnages romanesques séjournant à l'étranger. Mais, ne peut-on pas aussi penser

---

<sup>27</sup> À ce sujet, voir dans notre bibliographie les études de Simon Harel, Jean-Pierre Lapointe et René Labonté. De fait, le thème de la quête identitaire, analysé par le biais d'un personnage qui parcourt l'ouest américain, a été abordé par quelques auteurs québécois, dont Jacques Godbout, (*Une histoire américaine*, Paris, Seuil, 1986, 182 p.) et Jacques Poulin, (*Volkswagen Blues*, Montréal, Québec/Amérique, 1984, 290 p.). Dans ces textes, les personnages masculins sont les protagonistes et la femme n'intervient qu'indirectement dans la quête identitaire. À l'inverse, dans le roman de Nicole Brossard, *Le Désert mauve*, (Montréal, L'Hexagone, 1987, 220 p.) dont l'action se situe en Arizona, état voisin de la Californie, le sentiment d'altérité est abordé dans une perspective féministe par la voix d'une narratrice. Le conflit identitaire, tel que vécu par le personnage de Claire Dubé, rejoint donc celui d'autres femmes désireuses, elles aussi, de naître comme Sujet féminin.

qu'une femme voyageant en Californie se perçoive doublement étrangère : d'abord comme Québécoise francophone dans un puissant pays anglo-saxon et ensuite comme sujet/femme isolé dans un milieu largement dominé par la culture androcentrique ?

En outre, pour une femme dont les occupations se limitent à la sphère domestique, toute forme d'activité l'obligeant à investir le domaine du public peut s'inscrire dans un parcours qui s'effectue dans un lieu étranger. Une telle exploration en pays inconnu, réel ou fictif, ne génère-t-elle pas une confrontation avec les valeurs de l'Autre et, par conséquent, l'obligation de se réapproprier ses propres valeurs ? En ce sens, l'enquête policière dans laquelle Claire Dubé est forcée de s'engager, parce que le périple correspond à une incursion dans le domaine du public habituellement réservé aux hommes, devient une voie susceptible d'éclairer la quête identitaire. Cependant, que ce soit par le biais de la quête ou de l'enquête, comment la narratrice pourra-t-elle se retrouver dans le réseau inextricable des discours mensongers, des ruses et des obstacles rencontrés sur sa route. Parce qu'il s'agit bien ici d'un parcours labyrinthique, c'est-à-dire d'un cheminement dont l'issue est incertaine, compte tenu de l'éloignement du milieu naturel et de l'isolement de la narratrice. Il lui importe alors de trouver un procédé pour cheminer sans se perdre, un fil d'Ariane permettant de résoudre l'énigme. Quel sera le guide permettant d'atteindre le centre du labyrinthe et la sortie indemne du territoire étranger ?

\*

### **Le labyrinthe : parcours spatial et culturel**

Bien sûr, la société occidentale a développé des concepts et des symboles pour tenter d'ordonner sa conception du monde et le destin des êtres qui le composent. Le

labyrinthe figure parmi ces composantes culturelles et conserve toujours une connotation de mystère. Déjà l'origine du mot semble poser une énigme.

Il y a dans « labyrinthe » une notation immédiate de difficulté, d'effort, de travail, contenue dans la phonie « lab », qui appelle « labor » [...]. Tout de suite, la seconde syllabe nous égare [...] en nous donnant à entendre un son des plus rares, et des plus originels (pré indo-européen)<sup>28</sup>.

L'origine du mot la plus fréquemment retenue est que le « labyrinthe » dérive de « labrys », la hache à deux ailes dont on a retrouvé, nous disent les auteurs, de nombreux exemplaires sous formes de figurines dans les fouilles archéologiques. Luce Irigaray, dans *Sexes et Parentés*, propose une étymologie différente et fort intéressante pour éclairer la parole des femmes. Selon cette auteure, le mot labyrinthe a la même étymologie que lèvres : *labra* (pluriel de *labrum*). Le labyrinthe dont Ariane connaîtrait le chemin serait celui des lèvres qui se touchent constamment sans jamais se fermer.

Ce mystère des lèvres féminines, de leur ouverture pour la génération de l'univers et de leur retouche pour la perception de l'identité à soi de l'individu féminin, serait le secret oublié de la perception et de la génération du monde [...]. L'oubli de l'importance des lèvres serait devenu un oubli labyrintique dans le déchiffrement de l'univers et du langage, une énigme aussi dans l'interprétation de la différence sexuelle<sup>29</sup>.

Parallèlement, le labyrinthe, comme figure du discours et dans son emploi métaphorique, est associé à un parcours tortueux où l'étranger risque de se perdre s'il n'est accompagné d'un guide. Dans le monde réel, on retrouve deux sortes de labyrinthes, l'un naturel, l'autre construit. Le premier type, apparenté à la caverne, se retrouve dans la nature, la caverne la plus naturelle étant « ce ventre maternel qui protège, nourrit, fait croître et mène à la naissance<sup>30</sup> ». L'expérience labyrintique

<sup>28</sup> Janet Bord et Jean-Clarence Lambert, *Labyrinthes et dédales du monde*. Traduit de l'anglais par Irina Paslariu, Paris, Les Presses de la Connaissance, 1977, p. 7.

<sup>29</sup> Luce Irigaray, *Sexe et Parentés*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1987, p. 115-116.

<sup>30</sup> Janet Bord et Jean-Clarence Lambert, *op. cit.*, p. 8.



serait donc reliée, d'une certaine manière, à l'un des rôles sociaux reconnus aux femmes, soit celui de la mère.

Dans les civilisations antiques, la caverne était fréquemment associée à un lieu d'initiation où garçons et filles devaient séjourner avant de devenir membres du corps social; le rite initiatique donnait lieu au recommencement, à la renaissance. Dans ce contexte, la grotte, symbole de fertilité, se pose comme une structure labyrinthique ouverte, généreuse et rassurante alors qu'à l'opposé une structure fermée, maléfique et menaçante annonce le labyrinthe fabriqué ou construit. Ainsi, deux versions possibles du labyrinthe, parfois complémentaires, parfois contradictoires cohabitent : l'une traduit le dynamisme biologique, l'élan vital; l'autre conduit ultimement à la mort à moins que l'étranger ne parvienne à sortir du lieu d'enfermement.

Dans le premier cas, le concept du labyrinthe comme parcours initiatique réussi appelle aussi l'idée du pèlerinage. Il s'agit alors d'un voyage spirituel et terrestre vers la cité sainte ou centre sacré, tel un parcours semé d'embûches, de tribulations, de tentations, de chutes mais qui doit ultimement mener à un état de grâce, à une renaissance. L'attirance envers le lieu sacré qui s'oppose à la crainte des dangers ou épreuves à affronter, et ce, au risque de se perdre en chemin, constitue la particularité du pèlerinage.

Manifestement, dans *Copies Conformées*, le mari de Claire entrevoit San Francisco comme la Terre promise, temple de la science informatique où officient les « grand-prêtres de l'ordinateur » (p. 22) : Steven Jobs, Stephen Wozniak, ses idoles. « Allons à San Francisco répétais-tu depuis des mois », se souvient Claire. Le chercheur montréalais est attiré par la ville américaine en tant que lieu sacré d'une science qu'il vénère, la micro-informatique, dont il compare d'ailleurs l'avènement à

une « seconde Renaissance, le début du troisième millénaire » (p. 187). permettant à l'homme de créer son double. Or, les préparatifs de voyage vers la Californie ressemblent au départ pour les croisades : quitter son logis, sacrifier ses économies et au besoin emprunter de l'argent à Alain Vasseur. « En dix minutes, tout était réglé » et « nous nous étions sentis respirer, comme si nous venions d'échapper à un obscur danger » (p. 188), raconte Claire Dubé.

On pourrait donc penser que l'intérêt de la narratrice à l'endroit de cette région est analogue à celle de son époux. Cependant, comme le fait remarquer Lucie Guillemette, « à l'encontre de Claire, le Montréalais évolue aisément dans des lieux autres, lui qui adhère aux modèles de savoir faisant la renommée de la Silicon Valley<sup>31</sup> ». Lectrice de Dashiell Hammett, Claire Dubé croyait déjà connaître la région et espérait que « la magie du lieu, [le] miracle du voyage », (p. 65) lui fournirait la possibilité de découvrir enfin le sens de sa vie, son identité de femme dans la société. En effet, pour être une femme du vingtième siècle, faut-il devenir une mère, une femme de carrière, une femme fidèle ou bien encore une amoureuse qui quitte tout pour un bel étranger ? Peut-on n'avoir qu'un physique « convenable » (p. 10) ou faut-il posséder la beauté fascinante de Brigid O'Doorsey ? Est-on de son époque lorsque l'on veut demeurer fidèle à sa langue, à ses valeurs, à ses racines ? Nul doute que les réflexions de la narratrice au début du roman rendent compte de sa désillusion. De toute évidence, le miracle ne semble pas s'être produit et l'extraterritorialité n'a pas déclenché la « révélation finale, ou la certitude absolue du sens de [ses] choix » (p. 65). À la fin d'un séjour de six mois, la jeune femme est « aussi indécise, incapable de ne rien regretter, incapable d'assumer non plus [ses] décisions » (p. 65), et elle s'interroge :

---

<sup>31</sup> Lucie Guillemette, « Le voyage et ses avatars dans *Copies Conformées* de Monique LaRue : dérive et/ou délire identitaire », dans John Lennox, Lucie Lequin, Michèle Lacombe et Allen Seager, dir., *Voyages : réels et imaginaires, personnels et collectifs/Real and Imaginary, Personal and Collective*, Montréal, Association d'études canadiennes/Association for Canadian Studies, vol. 16, 1994, p. 82.

doit-elle s'en « tenir à une ligne de vie minimaliste, biologique, [son] enfant. [son] mari » ? (p. 65). La Québécoise doit admettre que San Francisco n'est pas le lieu de la renaissance, le lieu magique qu'elle avait imaginé alors qu'elle affirme : « je n'avais jamais eu le sentiment d'être chez moi en Californie » (p.65). Visiblement, Claire Dubé se pose comme Autre dans un milieu étranger.

\*

### **Claire Dubé dans la ville : facettes d'une oppression**

Les études sur la question du labyrinthe<sup>32</sup> associent le milieu étranger et le labyrinthe construit, décrit lui-même comme un lieu fermé, une ville ou une forteresse dont l'accès, réservé aux initiés, fait état d'un parcours complexe. La version moderne du labyrinthe ne se rapproche-t-elle pas de la ville décrite par Jean Baudrillard, « [v]ille dont le mystère est justement de n'être plus qu'un réseau de circulation incessante, irréaliste — ville d'une étendue fabuleuse, mais sans espace, sans dimensions<sup>33</sup> ». De façon concrète, on peut penser à ces mégaloïoles modernes, pièges ou prisons symboliques de ceux qui y habitent, grandes villes à la fois privées d'âme et fascinantes eu égard au bouillonnement culturel et aux idées avant-gardistes qui y sont véhiculées: villes que l'on dirait coupées de leur passé et presque sans avenir pour leurs citoyens. Le monde moderne a effectivement créé des cités où apparaissent et disparaissent les courants idéologiques sans parvenir, pour autant, à résoudre les problèmes sociaux<sup>34</sup>.

---

<sup>32</sup> Nous renvoyons ici la lectrice aux textes de Bord et Lambert déjà cités ainsi qu'à celui de Paolo Santarcangeli, *Le Livre des labyrinthes. Histoire d'un mythe et d'un symbole*, Paris, Les Éditions Gallimard, 1974, 430 p.

<sup>33</sup> Jean Baudrillard, *Simulacres et simulation*, Paris, Les Éditions Galilée, 1981, p. 26.

<sup>34</sup> Madeleine Frédéric résume bien les conséquences néfastes d'une existence réduite à l'immédiateté des choses : « Ce repli sur le présent affecte notre sensibilité personnelle, dégrade nos perceptions collectives. Nous perdons le sens de l'appartenance à une succession de générations enracinées dans le temps et donc se prolongeant dans le futur. » Voir « L'écriture mutante dans *La Québécoise* de Régine Robin », *Voix et Images*, vol. 16, n° 48, printemps 1991, p. 493-502.

C'est dans une telle agglomération que Claire Dubé se retrouve isolée puisque San Francisco rend compte de plusieurs caractéristiques d'une cité forteresse qui protège les initiés et le centre sacré, le lieu du savoir.

Dès les premières pages, le roman de LaRue présente la ville américaine et ses environs comme un ensemble de puissances inquiétantes, bref une force aveugle et dévorante que Claire Dubé doit affronter. La Québécoise est littéralement absorbée, cernée par l'espace, dans la mesure où elle se sent étrangère et lutte contre les forces qui tendent à la submerger, à la détruire. Les personnages côtoyés, le décor impersonnel et déshumanisé, la circulation rapide et agressive, l'absence de piéton dans les rues, le mode de vie des Américains, tout concourt à créer chez Claire le sentiment d'être forclosé dans une ville de la côte ouest. Nul doute que le décalage de la langue seconde constitue une barrière supplémentaire qui, combinée à la multiplicité des images proposées par la Californie, — images qui sont autant de « simulacres de valeurs culturelles » comme l'indique Baudrillard<sup>35</sup> —, entraînent de part et d'autre un brouillage, une déperdition de l'intention communicative.

À ce propos, l'exposé de la narratrice, truffé de détails caractéristiques, dénonce la « civilisation de l'image » qui prévaut dans cette contrée. Ainsi, représentée dans le texte davantage par le biais de traits physiques, Brigid O'Doorsey est le prototype de la « femme faite pour être "vue" » (p. 42). De façon probante, le personnage féminin apparaît dans la diégèse au moyen d'une photo que Ron, son frère, fait admirer à Alain Vasseur : « C'est ma sœur. Quelle beauté n'est-ce pas ? » (p. 20). L'insertion de Brigid dans la fiction par le truchement d'un signe iconique

---

<sup>35</sup> L'auteur montre comment l'image, qui est d'abord reflet de la réalité, se transforme, dans nos sociétés modernes, pour devenir un pur simulacre, sans rapport à quelque réalité que ce soit. Il s'ensuit alors « qu'il est dangereux de démasquer les images, puisqu'elles dissimulent qu'il n'y a rien derrière », Jean Baudrillard, *op. cit.*, p. 15.

demeure très efficace pour dénoncer le rôle de l'Américaine : celle-ci est une image réduite à cette seule fonction dans la vie, semble-t-il, puisque son mari et son frère ne parlent d'elle qu'au sein d'énoncés portant sur son apparence physique. Les remarques de Diran Zarian laissent supposer que c'est « de la plus belle femme de la baie de San Francisco » (p. 80) dont il est devenu amoureux, jusqu'à faire de « lui un autre homme, un homme sans passé » (p. 81). Tout se passe comme si la Californienne n'avait rien d'une femme en chair et en os. En revanche, le portrait qu'en brosse la narratrice manifeste une sorte d'effroi devant cette femme : « ce visage plastifié, momifié », « les longs doigts froids » et surtout « ce regard », « cette façon de ne pas vous voir » et qui efface l'autre, donnent à Claire « l'impression de ne plus exister » (p. 41-42).

L'ensemble du décor, dépeint sans présence humaine, renforce le sentiment de Claire d'être annulée comme personne. À cet égard, les remarques de la narratrice consacrées à l'allure extravagante des maisons : « palais vert menthe », « chaumière anglaise jaune canari », « maisons pastels », « patios éblouissants », « piscines turquoises, caricaturales », « bains tourbillons entourés de plantes en pots » (p. 24) sont significatives. Claire note la surabondance des odeurs « écœurantes, insupportables [...] pour [un] odorat septentrional » et elle observe le foisonnement de couleur de la végétation : « cyprès, séquoia, ginkgo bilobé au milieu d'une couronne de glaïeuls rouges » (p. 27). La profusion de couleurs et d'odeurs — décor « à photographier en Ektachrome » (p. 27) — mises en parallèle avec le silence qui plane dans les rues, « comme dans un film dont on aurait enlevé la bande sonore », (p. 27) et les réflexions portant sur « les yeux électroniques » cachés derrière chaque fenêtre qui « observent, photographient, enregistrent » (p. 28) créent sans contredit, chez la lectrice, une impression d'exclusion. Lorsque Claire circule dans les rues, la même atmosphère est reproduite inlassablement : décor figé et sans vie qui laisse croire qu'il

est peut-être dangereux de s'aventurer dans les rues désertes. Un ennemi peut vous enlever, « vous cueillir au vol et vous faire disparaître en un rien de temps » (p. 65). D'autres indices indiquent les dangers de cette région : des amoureux sont attaqués « par un hippie », la luminosité excessive et le ciel toujours bleu font penser à une « Rome silencieuse et sans passé » (p. 29).

Force est de reconnaître que le discours de la narratrice récuse l'opposition entre le climat et les sentiments. De fait, le roman s'ouvre sur un commentaire de la narratrice ayant trait à la douceur du climat de San Francisco et l'omniprésence d'un soleil radieux alors que son fils est malheureux à l'idée de quitter Hawaiian Rainbow : « ce beau temps me semblait presque cruel » (p. 7). Le beau temps, caractérisé par « le fameux soleil, fameux ciel bleu » (p. 29), juxtaposé aux moments d'angoisse de Claire et à la souffrance de Phil, témoigne de la discordance entre les apparences qui se donnent à voir en Californie, et la vie intime des voyageurs; l'être et le paraître, pourrions-nous dire. À plusieurs occasions, Claire oppose le climat à son propre désenchantement : « Il faisait toujours beau, dans la baie de San Francisco, et j'en avais marre » (p. 46). Sur la côte ouest américaine, « la température ne s'accorde pas toujours avec les sentiments » (p. 29) et « le soleil est toujours là, spot unique et brûlant » (p. 137). D'ailleurs, le personnage féminin observe que, « ici, on [est] toujours un peu dans un film, de l'autre côté de l'écran » (p. 24), dans le futur et qu'il faut « se cramponner à la réalité » (p. 24). Autrement dit, le climat, le décor et le mode de vie des habitants transforment San Francisco en une ville forteresse qui protège ses habitants et qui, partant, exclut les étrangers.

Dans ce genre de ville forteresse, le besoin de se protéger s'actualise aussi dans le style des maisons dont l'entrée est dissimulée compte tenu du souci de se prémunir contre les indésirables. Bord et Lambert parlent à ce propos d'entrée labyrinthique de

défense. Les auteurs précisent que dans certaines contrées « les belles maisons se cachent derrière les murs; de l'entrée, on ne peut même pas apercevoir la cour puisque le portail est masqué, à l'intérieur par un pan de mur destiné à écarter les mauvais esprits<sup>36</sup> ». De la même façon, il semble que les habitants de Berkeley, abrités derrière les façades fleuries de leurs maisons, éprouvent le besoin de se préserver des « mauvais esprits » ou, à tout le moins, des étrangers.

N'est-ce pas là le style de la maison louée à la famille montréalaise ? Cet espace fermé, replié sur lui-même, territorialement marqué par l'omniprésence des objets qui ont appartenu à Brigid O'Doorsey : « [C]ette maison que je n'avais qu'empruntée, n'y laissant même pas mon odeur... » (p. 42), songe la narratrice. C'est sans doute pourquoi de fréquentes notations textuelles présentent la maison et la région entière comme des lieux que Claire souhaite quitter rapidement : « Je ne pensais qu'à une chose : aller à ton bureau, chercher la plaquette. Et partir » (p. 21). « Et en réalité, la seule chose qui importait, c'était de rentrer » (p. 24).

De surcroît, nombre d'événements et de situations qui ont cours dans cette maison présagent un danger imminent. C'est ainsi que la visite impromptue de Ron O'Doorsey, que Claire qualifie d'ailleurs d'entrée par effraction, viole l'espace clos de la résidence dans la mesure où sa présence pourrait comporter, en quelque sorte, un danger. Dans ce cas, le tragique provient tout autant des caractéristiques physiques et du « ton presque accusateur » (p. 20) de Ron que de la situation elle-même. Comme pour se rassurer, la jeune femme suppose que Ron O'Doorsey n'est rien de plus « [qu']un excessif. Un de ces fous qui ont fait la réputation de la Californie » (p. 21). Cependant, l'arrogance et la fatuité de l'Américain, ses menaces à peine voilées, laissent à la narratrice l'impression que « les choses allaient se compliquer » (p. 15).

---

<sup>36</sup> Janet Bord et Jean-Clarence Lambert, *op. cit.*, p. 20.



Elle se sent envahie, « examinée froidement » (p. 15), paralysée, les mains moites. Le récit de cette visite, placée au tout début du récit, montre une jeune femme indécise, inquiète et qui « [regrette] plus que jamais d'être venue » (p. 19) dans cette demeure de la rue Golden Gate dont le seul nom lui avait paru suspect.

Une spatialité associée au péril et propice à illustrer le sentiment d'étrangeté du personnage féminin, s'actualise aussi lors de la livraison d'un paquet mystérieux par une « femme-homme » qui regarde Claire « d'un œil dur [...] et sans sourire » (p. 52). Des énoncés témoignent alors de l'angoisse de la jeune femme en vertu des bruits ambiants qui lui parviennent « amplifiés, démesurés, désagréables » (p. 53) à la mesure donc de son inquiétude. Plus tard, seule dans la maison avec son fils, elle reçoit un appel téléphonique énigmatique de Brigid O'Doorsey. L'analogie entre le décor extérieur, « eucalyptus échevelés, sombres séquoias, jardins cloisonnés, étang [...] émergeant lentement du noir, comme des visages d'un bassin d'acide » et la voix de la Californienne « métallique, éraillée [...] violente, contenue », au ton « abrupt et âcre » (p. 40) suggère le drame à venir. De fait, le récit alterne entre la description des objets personnels de Brigid, objets qui semblent doués d'une force propre, et le sentiment d'altérité qu'éprouve Claire : « Son parfum flottait dans la chambre, dans les draps, dans les tiroirs. Elle était là... Brigid O'Doorsey... Elle avait toujours été là... Présente dans les vêtements qu'elle avait laissés dans la garde-robe, ses objets personnels, sa collection de poupées... (p. 42).

Outre l'isolement lié à des endroits menaçants, l'image la plus angoissante du labyrinthe fait penser à des détours enchevêtrés susceptibles de désorienter le visiteur. Il prend la forme d'un chemin méandrique d'où l'on ne peut sortir et qui conduit inévitablement à la mort. Tout se passe comme si un réseau de forces magiques se mettaient en place pour exclure l'Autre, celui ou celle qui ne doit jamais pénétrer dans le



lieu protégé. C'est ainsi que, dès le premier chapitre de *Copies Conformées*, les références spatiales qui interviennent fréquemment dans le récit de pensées de Claire ont une connotation négative : les rues sont de « tortueux défilés » (p. 28) encombrés, semblables à un labyrinthe jalonné de sens interdits et de cul-de-sac dans lequel Claire circule « comme un rat conditionné » (p. 9). Les rues ne sont plus des lieux d'échange ou de vie collective mais des axes exclusivement réservés à une circulation de plus en plus rapide. Bref, les déplacements dans la ville sont risqués : il faut « déjouer les pièges de l'affichage électronique » (p. 27), la circulation est « dense, rapide, agressive » (p. 63), les conducteurs sont exagérément prudents ou lui lancent « un coup d'œil méchant » comme cette « femme à tête d'oiseau » (p. 62) aperçue dans son rétroviseur alors que, folle d'inquiétude et se qualifiant de « mère irresponsable » (p. 63), elle se hâte de rejoindre son fils. Autrement dit, le réseau urbain oblige Claire à affronter des obstacles qui mettent en péril la réalisation de ce qu'elle considère comme son rôle essentiel : assurer la sécurité de son enfant. Il semble que les nombreux va-et-vient dans un San Francisco labyrinthique illustrent de façon exemplaire les difficultés de Claire à résoudre ses propres conflits.

De fait, le parcours de Claire dans la mégapole américaine, et plus particulièrement son périple en compagnie de Diran Zarian, présente les caractéristiques du labyrinthe bidimensionnel. Ce type de labyrinthe est doublement complexe puisqu'il se déploie non seulement en surface mais aussi en profondeur. Dans le texte de LaRue, on peut noter l'alternance de descentes vers des lieux souterrains et de remontées vers des endroits surélevés dans un chassé-croisé incessant : l'île de Sausalito, les rues sordides du centre-ville, le « labyrinthe désert [d'un] garage souterrain » (p. 105), le restaurant *Cliff House* « dominant la falaise » (p. 106), le « sommet de San Francisco, à Twin Peaks » (p. 122), l'appartement de Zarian que Claire qualifie de « château pour nouveaux millionnaires » (p. 123), voilà autant de lieux qui marquent

le parcours de Claire et Zarian. De toute évidence, le trajet parcouru par les deux protagonistes ressemble à un trajet labyrinthique. D'une part, les qualificatifs prêtés aux endroits visités rappellent un parcours dangereux : « repaire », « épais brouillard », « endroit sinistre », « sombre et lugubre », « labyrinthe désert d'un garage souterrain » où se mêlent et s'amplifient « des bruits de métal entrechoqué » (p. 105), « trottoirs déserts » (p. 105), « ornementation démente » (p. 106) des maisons, « furie de l'océan » (p. 108), « rues sinueuses (et) abruptes » (p. 121). D'autre part, et de façon magistrale en vue de cerner les menées de la quête identitaire, Claire passe de l'exaltation du désir amoureux — marquée dans le texte par des réflexions sur la « connivence [qui] était allée en grandissant » (p. 83) entre la jeune femme et l'Arménien depuis les derniers six mois — à une profonde désillusion. En début de soirée, Claire attend, « fébrile, agitée, curieuse, cet homme énigmatique et si attachant » (p. 83). À l'opposé, après la nuit passée avec l'Arménien, elle est profondément déçue. « Les belles histoires ! Les aventures ! Rodolphe, Vronsky, Belmondo ! Tout était "déjà" faux » (p. 123). La vie d'une femme serait-elle vouée à l'indétermination ?

\*

### **Le centre sacré : parcours initiatique**

Il va de soi que, dans une démarche calquée sur celle du labyrinthe, certitude et incertitude s'entrecroisent puisque chacun des carrefours exigent, de la part du voyageur, des choix parfois difficiles. De façon analogue, dans la quête identitaire et dans le cadre de l'enquête policière, Claire se retrouve devant de multiples pistes permettant l'accès à la vérité, à condition bien entendu de faire des choix judicieux. Dès lors, les obstacles sont générés par les propres décisions de l'héroïne et ils ne lui sont

pas imposés par le destin. Bien qu'elle soit consciente que certaines pistes risquent de ne la conduire nulle part, Claire se laisse tenter par un parcours qui, l'espère-t-elle, lui fera vivre une expérience concluante. En ce sens, la quête identitaire, tout comme l'enquête policière à laquelle se livre le personnage féminin, emprunte au motif du pèlerinage étant donné les étapes à franchir, les pièges à éviter, les pérégrinations marquées de reculs, d'hésitation, de questionnement et le désir pressant de résoudre le mystère.

S'il est admis que le *pèlerinage*, en tant que voyage initiatique semé d'embûches et/ou de tribulations, conduit généralement à l'acquisition du savoir, alors l'obligation de résoudre une enquête et, par là, de s'affirmer et de prendre des décisions devrait permettre de se poser comme sujet autonome. Quête identitaire et enquête policière, dont les justifications initiales semblent totalement différentes, viendraient ainsi se confondre. Dans quelle mesure alors la mission confiée par le mari favorise-t-elle la résolution de la quête identitaire ?

On observe d'abord que l'enquête, en vertu des indices à vérifier, circonscrit l'espace à explorer et, parallèlement, marque une progression dans la quête. À ce titre, la librairie de la rue Market demeure un lieu significatif. D'emblée, la représentation spatiale de la librairie fait penser au labyrinthe : « unique pièce très haute, partagée en couloirs étroits par des rayonnages allant du plancher au plafond » (p. 57). Cette pièce est remplie de livres rangés dans un ordre impeccable par opposition à l'arrière-boutique, sorte de caverne dans laquelle règne un parfait désordre. Capable, semble-t-il, de concilier les antinomies, le libraire paraît aussi à l'aise dans un lieu que dans l'autre : d'un côté, la culture, la vie intellectuelle dans un ordre irréprochable et dans l'autre pièce, le désordre de la vie tout court, de la nature : vêtements, boîtes de conserves, voiturette, canne, assiettes grasses composent le décor. Cette seconde pièce

est éclairée par un aquarium occupé par une étrange tortue à « tête préhistorique » et aux « palmes moussues, terminées par de curieuses griffes en corne noire » (p. 61). animal à la fois terrestre et aquatique qui, sous certains aspects, semble la reproduction anthropomorphique du libraire. En effet, ce dernier paraît sorti d'un autre âge; il porte un « costume incroyablement démodé et pourtant parfaitement neuf » (p. 59) qui fait penser à quelque génie ou gnome qui serait soustrait au passage du temps. Ses vêtements, « pantoufles chinoises » et « costume en serge », en font un personnage hors de toute culture. De plus, il s'adresse gentiment à sa tortue et ce, dans un langage inconnu qui ressemble à un code.

Deux éléments textuels confirment que la librairie est un lieu marquant dans le cheminement de Claire. D'abord, il y a superposition du temps et de l'espace si l'on en juge par la concentration dans la librairie de volumes « de toutes les littératures, de toutes les langues, de toutes les époques » (p. 60), modelant ainsi un espace unificateur, un point nodal. Puis, surgissent les indices fournis par le libraire au sujet de la disquette informatique demeurée introuvable jusqu'alors. Par surcroît, la rencontre de cet homme permet à la Québécoise de recevoir une marque d'amitié d'un habitant de la Californie.

Toutefois, à la sortie de la librairie, le mystère de la disquette n'est pas élucidé et la jeune femme retombe dans le labyrinthe des doutes et des questionnements dont l'itinéraire en zigzags dans les rues de San Francisco est la métaphore. Il semble que le labyrinthe se reconstruise sans cesse et que la jeune femme se retrouve à nouveau à un carrefour. D'un côté, la possibilité d'entrer plus avant dans la fiction, de l'autre, assumer son rôle maternel. La vue de la rade, des catamarans et des gratte-ciel en miroir génère chez la jeune femme à la fois la conscience très nette de la futilité du monde environnant et un complet désintérêt pour la recherche de la disquette. « Tout ça pour

une plaquette d'ordinateur ? Non. Pas la peine » (p. 63). Dans une tentative de se soustraire à ce monde d'illusions, irréel et faux, elle choisit de « retourner sur l'autre rive » (p. 63) au propre et au figuré.

Mais le voyageur qui entre dans le labyrinthe ne peut échapper à la confrontation avec lui-même s'il veut parvenir au but qu'il s'est fixé. En effet, il est généralement admis que l'adepte pénètre dans le labyrinthe pour atteindre le centre, lieu du savoir, de manière à résoudre l'énigme et que « plus le voyage est difficile et les obstacles nombreux et plus le disciple se transforme et acquiert [...] un nouveau « moi » au cours de cette initiation<sup>37</sup> ». Autrement dit, le centre, qui est l'élément le plus important du labyrinthe en tant que lieu géographique et point d'intersection menant à l'acquisition du savoir et à la résolution de *l'énigme*, ne peut être atteint que par un cheminement, un parcours plus ou moins difficile. En l'occurrence, « l'expérience labyrinthique doit être associée à l'action et comme telle se différencie de toute recherche méditative et statique<sup>38</sup> ». Dans la mesure où le chemin est long, qu'il est semé d'embûches et permet des retours sur soi, il représente l'accès au temple secret où doit s'effectuer l'initiation. Il importe peu que le centre initiatique soit un lieu réel ou imaginaire. L'essentiel n'est pas le lieu physique mais les résonances générées par cet espace lorsqu'elles sont propices à éclairer la quête du pèlerin. En conséquence, le centre géographique peut être placé dans la plaine, sur la cime d'une montagne, dans un lieu souterrain, une caverne, un jardin, voire dans une maison.

C'est ainsi que la résidence de la rue Golden Gate, qui prend la forme d'un quartier général d'où Claire Dubé tente de résoudre le mystère de la disquette disparue, pourrait être associée à un centre en dépit de son caractère inhospitalier. En plus de

---

<sup>37</sup> Paolo Santarcangeli, *op. cit.*, p. 187.

<sup>38</sup> Janet Bord et Jean Clarence Lambert, *op. cit.*, p. 11.

constituer l'endroit où parviennent à la jeune femme les indices utiles au dénouement de son enquête, le logis demeure le lieu des réflexions qui permettent d'outrepasser ses peurs et ses angoisses. En ce sens, la maison devient l'espace d'un « faire » spécifique : la prise de décision. La narratrice passe de l'indécision, « plutôt que de me demander éternellement qui je suis, où j'en suis, j'aurais dû écouter tes considérations [...] j'aurais compris ce qui se passait et ce que je devais faire » (p. 55), à la prise de décision : « je revins rue Golden Gate décidée à passer à l'action » (p. 48), dit-elle. En dépit du fait que le sens de ses actions ne soit pas toujours très précis, elle veut agir. « Aller n'importe où, faire n'importe quoi, mais agir » (p. 55).

Outre la maison de la rue Golden Gate et la librairie de la rue Market, le St Francis Hotel semble constituer aussi un lieu initiatique. Lors de la scène qui se déroule à cet hôtel, on observe d'abord une superposition de l'espace physique et de l'espace psychique. La pensée de la narratrice suit une trajectoire en spirale alors que les premiers énoncés descriptifs du décor encadrent les énoncés proprement narratifs et préfigurent les événements qui attendent Claire Dubé : « Je frappai moi-même à la porte de la chambre. La "vraie" chambre 1219...Ron O'Doorsey allait-il vraiment être là » (p. 145). Sur le plan textuel, ce segment narratif fait apparaître un emboîtement d'un espace/temps réel et d'un espace/temps fictif. Cette chambre, où Ron O'Doorsey a donné rendez-vous à Claire, est le lieu originel qui a servi d'inspiration pour dresser le décor du roman *The Maltese Falcon*, décor qui sera repris plus tard à Hollywood dans le film adapté du roman de Hammett. C'est aussi dans ce lieu que l'écrivain et détective Dashiell Hammett conduisait, en 1921, une enquête sur la mort réelle d'une actrice répondant au nom de Virginia Rappe. Au temps chronologique, correspondant à l'affaire Rappe, se superposent à la fois le temps de la fiction extratextuelle, signifiée par les renvois au film, et le temps diégétique du roman *Copies Conformées*. Le souvenir des articles de journaux consacrés à la mort violente de l'actrice, celui du texte

de Hammett, puis le dialogue retrouvé entre Sam Spade et Brigid O'Shaughnessy dans l'adaptation cinématographique, hantent sans aucun doute à ce moment les pensées de Claire.

Or, le chevauchement de la réalité et de la fiction se combine au cadre physique : pièces en enfilade, semi-obscurité, « murmure envoûtant » des ordinateurs, signes « se faisant et se défaisant » sur les écrans d'ordinateurs comme des signes cabalistiques, et une perception du temps « étiré, allongé, déréalisé » (p. 160-162), autant de signes textuels qui font penser à un rituel d'envoûtement. Les images tant auditives que visuelles sont perçues simultanément par la narratrice : c'est la saisie spontanée d'une situation trouble. Mais comme dans le rituel initiatique complété avec succès, malgré l'omniprésence d'un danger diffus et incontournable, la peur de la jeune femme se transforme en excitation et en désir :

leurs dents blanches brillaient dans la pénombre de la chambre. Et j'avais peur. Peur qu'ils n'en viennent aux mains, et d'être témoin d'une rixe qui m'empêcherait de rentrer. J'aurais dû partir. Mais ni Phil, ni Vasseur ni moi ne bougions plus [...] Comme le spectateur d'un mauvais télé-nuit qui ne peut s'arracher à l'écran même s'il travaille le lendemain, je voulais tout savoir avant de partir (p. 145).

À l'instar des sociétés primitives où le sorcier terrorise les profanes, O'Doorsey tente d'intimider par son savoir et incite la jeune femme à signer un document énigmatique en échange d'un objet magique : une disquette copieuse. À la thèse du labyrinthe impénétrable et du centre sacré, faut-il le préciser, s'ajoute l'idée d'une sélection initiatique. En fait, la protection du secret, et/ou du savoir, justifie le double principe de l'exclusion et de la sélection. Ainsi, seul l'initié détient la clef du savoir. Toute tentative illicite de pénétrer le secret entraîne des difficultés pour l'étranger à moins qu'il ne soit placé sous la protection du Maître. Selon Mircea Eliade, le centre est fréquemment occupé par « un symbole plus ou moins transparent de la puissance, de la

sacralité<sup>39</sup> ». Dans un monde où l'Idée est primordiale et qui prétend détenir la Vérité, il est ironique de constater que le symbole de la Vérité, « la clé universelle », comme l'affirme Ron O'Doorsey (p. 162), repose sur une disquette permettant précisément d'annuler l'écart entre la copie et l'original, entre le vrai et le faux.

\*

### **Parcours labyrinthique : continuités et ruptures**

Sur le plan mythologique, l'étude du labyrinthe propose un centre unique, un sanctuaire, cœur de l'ultime réalité et de la révélation. Cette façon de voir va de pair avec la recherche du Grand Un, de la Vérité, du Sens doté d'autorité et de pouvoir tel que le conçoivent les sociétés patriarcales. Dans ces cultures, le centre est le lieu de l'homme tandis que la femme a toujours été définie comme étant à la périphérie du pouvoir et du savoir. Des théoriciennes féministes prônent que les femmes luttent contre la marginalisation « [...] to the extent that we have been constituted as Other, it is important to insist as well on a vision of the world in which we are at the center rather than at the periphery<sup>40</sup> ».

D'autres, en accord avec les théories postmodernes qui rejettent le concept épistémologique de l'homme ou de la femme comme centre, pensent au contraire que l'itinéraire des femmes inclut des étapes, des détours, des dérives, de l'hétérogène qui tendent à l'éclatement du centre comme structure homogénéisante. Le labyrinthe devient alors polycentrique en quelque sorte et la femme qui le parcourt arrive finalement à

---

<sup>39</sup> Janet Bord et Jean-Clarence Lambert, *op. cit.*, p. 13.

<sup>40</sup> Nancy Hartsock, *Money, Sex and Power*, New York, Longman, 1983, citée dans Susan Hekman, *op. cit.*, p. 155.



trouver, du point de vue de la réalisation initiatique, son propre centre. La voyageuse découvre, au centre des arcanes, ce qu'elle veut y trouver, c'est-à-dire sa propre parole, son identité objective et imaginaire<sup>41</sup>.

Dans le discours patriarcal, la transformation qui s'opère dans le centre du labyrinthe lors de l'acquisition du savoir marque la victoire en opposant le spirituel et le matériel, l'intelligence et l'instinct. Tout au contraire, *Copies Conformées* montre une femme qui oscille entre la peur et la joie d'agir alors qu'elle tente de concilier le cœur et la raison. Isolée dans un lieu étranger, « désincarnée » (p. 159), Claire Dubé s'appuie sur son statut d'étrangère lorsqu'elle s'oppose à Ron O'Doorsey : « *Smile !* Tu es née sur le continent américain mais tu n'es pas américaine pour autant ! *Smile !* C'était à moi de jouer » (p. 158), constate-t-elle. En refusant la condition de femme exclue, le personnage décrète que son propre sort repose entre ses mains, que sa « captivité » ne tient nullement à quelque crime originel mais aux mensonges séculaires de l'oppression.

Bref, nous pouvons affirmer que *Copies Conformées* présente un labyrinthe polycentrique puisqu'il n'y a pas d'épisode unique qui donne une totale signification au voyage. À l'inverse, la protagoniste progresse alors que chacune des étapes est liée à des lieux différents. Outre les divers espaces associés au parcours californien, cette région des États-unis est l'escale ultime d'une démarche entreprise depuis fort longtemps. Dès la première rencontre avec son futur époux, la jeune femme se « demandait déjà si [elle] devait partir ou rester » (p. 75). Plus tard, à Venise, elle

---

<sup>41</sup> Nous empruntons à Pierre L'Hérault sa définition de l'identité objective et de l'identité imaginaire. La première étant la somme des appartenances biographiques et culturelles et la seconde le désir d'échapper à l'enracinement contraignant, au point fixe qui interdit l'hétérogénéité. *Fictions de l'identitaire au Québec*, p. 64.

doute encore non pas de son amour mais du sens à donner à ce mot, ce « traître mot » (p. 55).

Venue dans la cité vénitienne avec son mari, la jeune femme songe à le quitter non pas parce qu'elle n'est plus amoureuse mais parce qu'elle ne « sait plus ce que veut dire le mot amour » (p. 66). Sur le plan textuel, la scène décrit la réclusion de Claire et de son conjoint dans un espace clos qui s'apparente au lieu initiatique de la caverne : chambre « sombre » et presque dénudée, frugalité des repas composés de fruits et d'eau, écho des gondoles sur les canaux comme seul lien avec l'extérieur et surtout les bruits étouffés « des couples illicites en proie à la passion » (p. 66). « Pour nous narguer, nous rendre fous » (p. 66), commente la narratrice. Comme dans les rites initiatiques, Claire et son mari sont soumis à une épreuve — la récurrence du « nous » montre en effet que l'époux y est sollicité — , épreuve dont ils sortiront vainqueurs puisque Phil sera conçu à ce moment. « Le trajet labyrinthique se situe entre deux points, le passé et le présent, et l'expérience labyrinthique peut être prise comme une découverte du présent<sup>42</sup> ». Dans *Copies Conformées*, le procédé textuel de l'analepse relatant le séjour dans la cité vénitienne et les prolepses portant sur le retour dans la ville natale posent l'espace explicite de la quête comme un ensemble de lieux : Montréal, Venise, San Francisco, toutes apparaissent comme des étapes nécessaires dans le cheminement de Claire Dubé.

En effet, le drame de la narratrice se joue entre les lieux de la côte ouest américaine qui orientent sa pensée vers le futur, l'ailleurs, le rêve, l'irréel, et ceux qui la ramènent au présent, à ses racines, à elle-même en somme. D'ailleurs, la structure diégétique du roman met en place deux pôles géographiques et textuels qui sont établis dès le premier paragraphe : d'une part, la Californie qui constitue le lieu de l'action,

---

<sup>42</sup> Janet Bord et Jean-Clarence Lambert, *op. cit.*, p. 12.

l'espace effectivement présent, directement décrit; et, d'autre part, l'espace montréalais référentiel, évoqué à travers la conscience du personnage, le lieu refuge, point d'aboutissement de tous les retours. Le début et la fin du texte sont marqués de modélisations précises associées aux sentiments de la narratrice à l'endroit de la région montréalaise<sup>43</sup>, et c'est précisément la présence de l'espace montréalais dans la conscience du personnage qui distingue *Copies Conformes* d'un banal récit de voyage.

Sur le plan spatial, les analepses et les prolepses, qui décrivent la vie à Montréal, provoquent un mouvement spiraliforme du centre vers la périphérie. Or, le récit n'oppose pas de manière irréductible les deux notions. À l'inverse, ce mouvement vers la périphérie module l'espace de telle sorte qu'il remet en cause les concepts de direction unique et d'orientation définie si chers au discours patriarcal. De plus, ce désir de retour à Montréal contredit la notion du centre sacré comme lieu de révélation du savoir. Cela laisse supposer que l'héroïne, Claire Dubé, a une façon de voir le monde qui se démarque de l'idéologie conservatrice et androcentrique.

Certes, la Californie ne manque pas d'attraits : végétation luxuriante, ciel bleu, « douceur de la baie de San Francisco » (p. 9). Malgré cela, les lieux de l'enfance se présentent toujours en toile de fond dans l'esprit de la narratrice, pas tant pour l'endroit lui-même que pour la vie qui lui a « toujours été livrée à travers cette ville » (p. 126). En dépit de la douceur du climat et la beauté du décor de la région californienne, ses pensées la ramènent invariablement à sa ville natale : Berkeley ressemble à « certaines banlieues anglaises » (p. 29) de la région montréalaise, la vue de la tour Transamerica lui rappelle une réflexion optimiste de son mari, « cet optimisme était ma drogue.

---

<sup>43</sup> Selon Andrea Del Lungo, « l'incipit, en tant que lieu d'ouverture [...] joue un rôle stratégique décisif puisqu'il comporte une fonction dramatique qui sert à mettre en scène l'histoire, à entrer dans l'action et à légitimer et orienter le texte ». On peut donc affirmer alors que la ville de Montréal se pose comme le lieu de référence, le lieu du retour sans être pour autant un lieu de repli, d'enfermement. « Pour une poétique de l'incipit », *Poétique*, n° 94, avril 1993, p. 131-152.

J'avais maladivement besoin de ma drogue. De toi. » (p. 183). Le beau temps provoque une nostalgie « de pluie, d'arbres feuillus, d'incertitude barométrique » (p. 29), mieux en accord avec les sentiments de la jeune femme.

Plongée au cœur de la ville forteresse, la jeune Montréalaise ne dispose d'aucun lieu qui lui soit familier. Or, pour établir ou entretenir des relations avec soi-même, il est indispensable de posséder un espace à soi, comme dirait Virginia Woolf. La Renault, parcelle de Montréal transposée en Californie, agit comme un espace extérieur qui permet à la narratrice d'aller du dehors au dedans d'elle-même : « il n'y a qu'à retrouver la Renault et revenir » (p. 125). Revenir à la voiture, c'est déjà amorcer le retour à Montréal, au présent, puisque « revenir c'est toujours revenir au présent » (p. 125). La voiture est présentée comme un refuge et des qualificatifs de fiabilité, de sécurité et même d'attachement sont souvent accolés à cette « bonne vieille Renault » (p. 143), qui démarre toujours « avec le même retard sympathique, le même grognement affectueux » (p. 127). D'ailleurs, il est fréquent que les déplacements dans cette voiture s'accompagnent de réflexions et d'analyses sur la vie, l'amour, la mort.

Quant à l'aventure amoureuse avec Diran Zarian, l'événement déclenche le cafard de la première rencontre avec son mari et du « cocon de mots » tissé depuis ce temps. Suite à la nuit passée avec Zarian, deux parcours, l'un physique et l'autre émotif, se superposent et font contraste. Claire, déçue et abandonnée, erre près des « zigzags de la rue Lombard » (p. 126), ne voyant autour d'elle qu'un décor étranger : « cerisiers japonais, palmiers de Floride, fleurs aux couleurs éclatantes et cactus dont [elle] ne connaîtra jamais le nom » (p. 126). Étrangère dans la ville, elle marche « n'importe où, dans n'importe quelle direction » (p. 125) et c'est dans la prévision du retour à Montréal qu'elle trouve le réconfort nécessaire pour amorcer le

« retour », la sortie du labyrinthe. Au niveau des procédés narratifs, une prolepse fait bifurquer le récit sur le retour anticipé et sur une description des rues montréalaises. Les négations « je ne voyais que » sont rattachées à San Francisco et les affirmations « je voyais » sont reliées à la ville québécoise. Le décor modeste, « les maisons de brique rouge [...], les immeubles incendiés, [...] les immeubles éventrés » (p. 126) de Montréal n'évoquent pas la tristesse mais la vie qui se perpétue. Pour la jeune femme, marcher dans les rues de Montréal, c'est comme marcher « dans son propre cerveau ».

Ainsi, l'espace rapproché, celui de San Francisco, est décrit au moyen d'indices montrant que Claire est une étrangère, alors que le vocabulaire utilisé pour décrire l'espace éloigné, soit Montréal, met l'accent sur la vie : « l'ombre des parents », « les restaurants qui s'adaptent », « la résistance de [la ville] à se figer dans la tradition » (p. 126). Tout se passe comme si le sentiment d'altérité de Claire rendait l'espace proxémique froid et distant, et l'espace éloigné chaleureux et hospitalier. De toute évidence, les analepses et les prolepses portant sur la vie à Montréal marquent l'enracinement temporel du lieu, lié à la fois au passé, à la mémoire, à la fidélité et au présent. En somme, la ville de Montréal, bien que sommairement décrite, agit comme lieu du savoir référentiel et permet d'échapper à la brutalité de l'errance en terre californienne. Le parcours en Californie métaphorise le parcours initiatique que Claire poursuit dans sa propre conscience. En ce sens, la volonté de retourner à Montréal, toujours présente à son esprit, favorise la conjonction entre le désir d'être fidèle à elle-même et celui d'assumer le cours de sa généalogie féminine.

Il y a donc superposition de parcours dans *Copies Conformées*. Partie en croyant « à la magie du lieu, au miracle du voyage », et avec l'espoir d'une « révélation finale » (p. 65), la narratrice est promptement confrontée à la rigidité des valeurs et du discours social des Californiens. En l'occurrence, Claire vit un double exil : spatial et

culturel. Mais les conséquences de l'extraterritorialité ne sont pas que négatives puisque, au terme du voyage, l'éloignement aura provoqué une double démystification : d'abord celle de l'espace californien dont Claire pourra dire qu'elle a « démystifié le décor » (p. 28) et puis surtout le mythe des grandes amoureuses, ces femmes « mortes de passion et d'amour » (p. 128). Claire croyait devoir s'identifier à ces personnages pour être « une femme de son siècle », se conformer aux attentes de la société occidentale, être une « vraie femme », savoir enfin « ce qu'elle n'est pas, ce qu'elle pourrait être, ce qu'elle aimerait être<sup>44</sup> ».

En résumé, si le parcours spatial de Claire Dubé peut prendre la forme d'un cheminement labyrinthique, c'est que l'isolement et l'angoisse dont le récit fait écho, ainsi que le désir du retour au lieu natal, dépassent le dépaysement que ressent tout voyageur en pays inconnu. La jeune femme semble craindre le déchaînement possible de forces destructrices, identiques à celles qui repoussent les intrus hors du lieu sacré. Nul doute que la disparition de la disquette informatique, l'attitude de Ron O'Doorsey, les nombreuses difficultés à se faire comprendre sont des explications plausibles aux doutes et aux angoisses de Claire. Cependant, c'est résolument le cheminement dans sa propre conscience qui constitue le véritable périple alors que le monstre à combattre, c'est le *double* de Claire, celle qu'elle nomme « l'autre femme » (p. 177). La peur de pénétrer jusqu'au cœur du labyrinthe s'accompagne ici de la volonté de la jeune femme d'élucider l'énigme. Maintenu à la périphérie par le discours androcentrique, menacée d'assimilation, la narratrice, qui vit l'expérience de l'extraterritorialité physique et culturelle, se pose en effet dans le récit comme un personnage évoluant à l'intérieur de la mémoire, et vivant une expérience personnelle. La jeune femme est à la recherche d'une définition d'elle-même qui ne viendrait pas, cette fois, de l'ordre masculin.

---

<sup>44</sup> Béatrice Didier, *L'Écriture femme*, Paris, Presses Universitaires de France, 1981, p. 27.

Toutefois, atteindre le centre du labyrinthe n'est pas l'étape finale puisque rien ne sert au néophyte de percer le mystère s'il demeure prisonnier de l'enchevêtrement des sentiers. Il faut pouvoir sortir, revenir, suivre le fil, écouter la voix qui permettra le retour à soi, à ses racines, à son territoire. Quelle sera cette voix ? Qui lui en indiquera le chemin ? Est-il possible de se laisser guider par une figure protectrice sans être prisonnier du langage de l'autre, sans être soumis à sa vision du monde, sans s'exiler de son propre territoire ? Par quels procédés la narratrice, Claire Dubé, pourra-t-elle échapper au dogmatisme du discours patriarcal et se poser en sujet autonome ?

\*  
\*       \*

## CHAPITRE II

### L'ESPACE DU DISCOURS : DESCENTE DANS LES ARCANES DE L'IMAGINAIRE

#### Postmodernisme et féminisme : convergences et divergences

L'une des voies théoriques susceptibles de modeliser l'héroïne de *Copies conformes* comme sujet féminin qui construit son identitaire à l'heure de l'Amérique consisterait à situer le personnage dans un contexte d'écriture à la fois postmoderne et féministe. Préoccupés de la question du sujet totalisant et du dogmatisme des métarécits, les philosophes postmodernes ont examiné les principes qui régissent nos sociétés occidentales, les concepts de Vérité et de Sujet autonome, tout particulièrement. Afin de mieux cerner les postulats de la pensée postmoderne, et d'en dégager les manifestations dans *Copies Conformes*, il est utile de rappeler quelques définitions de la modernité puisque, comme l'indiquent certains théoriciens attentifs aux productions culturelles et artistiques, le postmodernisme ou la postmodernité se présente chronologiquement à la suite de la modernité. Toutefois, il faut souligner qu'il n'y a pas unanimité sur cette notion. Des philosophes postmodernes, tel Jean-François Lyotard<sup>1</sup>,

---

<sup>1</sup> Voir les écrits de Jean-François Lyotard présentés dans la bibliographie. Umberto Eco abonde dans le même sens lorsqu'il affirme que la postmodernité pourrait s'apparenter à une façon d'être. Voir *Apostille au « Nom de la Rose »*. Traduit de l'italien par Myriem Bouzaher, Paris, Grasset, 1985, 90 p.



affirment au contraire que la pensée postmoderne ne doit pas être assimilée à une période historique mais à une attitude particulière, une certaine position vis-à-vis du sujet humain, pensée qui forme ainsi une catégorie philosophique échappant à l'histoire.

La modernité est donc née à l'époque romantique, époque qui se caractérise par la libération de la science, de la morale et de l'art face à la sagesse unique des dogmes religieux. Pareil épisode de l'Histoire, rappelons-le, a donné naissance à « l'individu » qui veut s'affranchir de la tradition et de la religion. Les valeurs d'égalité, de liberté, de progrès issues des Lumières voient alors le jour. On va donc en finir avec les anciennes tendances irrationnelles et les erreurs, l'âge de raison était arrivé, « l'homme rationnel » devant maîtriser la nature.

Autonome mais menacé de fragmentation, l'homme moderne se tourne alors vers la raison comme principe universel susceptible de tracer son parcours dans l'Histoire. En conséquence, le savoir et la narration se séparent et le récit devient objet de méfiance pour les savants, à l'exception toutefois de certains récits qui servent précisément à légitimer le savoir. La modernité fonde donc sa légitimité sur la science et la technique et le seul mécanisme d'acquisition du savoir est celui appliqué aux sciences exactes<sup>2</sup>.

[Si] le contrôle des mâles sur les femmes ne pouvait plus être fondé sur des bases aussi irrationnelles que la désobéissance d'Ève envers le Seigneur, il serait dorénavant justifié par de nouveaux dogmes "rationnels" et "scientifiques" qui proclament que la domination mâle est une loi biologique et/ou sociale<sup>3</sup>.

---

<sup>2</sup> Pour une étude du postmodernisme comme période historique, voir A. Kibédi Varga, « Le récit postmoderne », *Littérature*, n° 71, 1990, p. 3-22.

<sup>3</sup> Riane Eisler, *Le Calice et l'Épée*, Paris, Les Éditions Robert Laffont, 1987, p. 184.

Parallèlement, les systèmes politiques et l'exploitation économique se sont fondés sur la suprématie masculine, alors que les activités productives des femmes sont demeurées impayées, ou au mieux sous-payées, sinon carrément ignorées dans le calcul de la productivité nationale. En effet, depuis toujours, les systèmes économiques, qu'ils soient capitalistes ou communistes, ignorent la valeur du travail des femmes dans la sphère du privé : donner la vie, nourrir, aider et aimer les autres ne sont nullement reconnus comme des activités de production. En résumé, la modernité s'appuie sur les notions d'universalité, d'objectivité, de science, de justice qui servent à constituer un pouvoir social.

On comprend pourquoi le postmodernisme<sup>4</sup>, qui remet en question les récits fondateurs et la rationalité issue du mouvement des Lumières, a été soupçonné, par certains philosophes modernes, de conduire au nihilisme, c'est-à-dire à la perte de toutes les valeurs dans les sociétés occidentales. Selon la logique de la modernité, la notion de perte d'autorité mène inévitablement aux femmes qui apparaissent comme responsables de cette perte. Les penseurs postmodernes affirment plutôt vouloir rejeter les **dichotomies** qui prévalent dans les grands récits et, entre autres, les oppositions sujet/objet, conscient/inconscient, culture/nature; oppositions également réfutées par les féministes dans la mesure où le premier élément de ces dualités est toujours associé aux hommes et posé comme supérieur, par rapport au second qui est accolé aux femmes et énoncé comme inférieur. Les postmodernes et les féministes sont donc unanimes lorsqu'il s'agit de contester le savoir hégémonique. Cependant, il existe une discordance entre les deux groupes sur le mode d'acquisition du savoir. Les premiers fondent leur contestation sur la préséance accordée à la raison (au Logos) dans

---

<sup>4</sup> L'unanimité étant loin d'être faite sur la définition du postmodernisme, nous empruntons à Janet Paterson les notions théoriques et critiques qui sous-tendent ce concept dans *Moments postmodernes dans le roman québécois*, (Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1990, 142 p.). Sur le postmodernisme, voir aussi les travaux de Jean-François Lyotard, Michel Foucault, Jacques Derrida et Jean Baudrillard présentés dans la bibliographie.

l'acquisition du savoir mais sans prendre en compte la différence sexuelle. Les femmes apportent une nuance fondamentale : « [Feminists] have defined what the postmoderns call "logocentrism" as an inherently masculine mode of thought<sup>5</sup> ». Apparaît alors la notion de *gender*, nommé aussi sociosexuation, concept qui présente « le sexe comme une catégorie sociale ayant des implications politiques [...] »<sup>6</sup>. En effet, on constate que l'intention politique est souvent présente dans les textes écrits par les femmes alors qu'on note, au contraire, que les critiques masculins qui font des analyses à partir d'une lecture postmoderne discutent peu la question de la différence sexuelle.

D'ailleurs, les critiques postmodernes préoccupés par le féminisme, dont Janet Paterson, interrogent l'apparent libéralisme des contestations postmodernes masculines à l'égard des récits préconisant l'unité du sujet, la primauté de la raison et les systèmes hiérarchiques tandis que la question du sujet féminin dans sa relation au système patriarcal n'y semble pas prise en compte. On peut en donc s'étonner que les philosophes et critiques qui recourent à la postmodernité pour analyser des textes « aborde[nt] la notion de légitimation du pouvoir et du savoir dans la société occidentale sans tenir compte de l'exclusion des femmes de ces domaines<sup>7</sup> ».

Patricia Smart propose une interprétation intéressante de l'attitude de certains écrivains québécois qui se disent postmodernes tout en affichant un discours particulièrement violent et destructeur envers les femmes. Son hypothèse s'énonce ainsi : au Québec, pays colonisé et soumis à l'hégémonie du colonisateur et de la religion, les hommes ont été privés d'une figure paternelle satisfaisante à laquelle ils

---

<sup>5</sup> Susan S. Hekman, *op. cit.*, p. 11.

<sup>6</sup> Kate Millett, *La Politique du mâle*. Traduit de l'américain par Elizabeth Gille, Paris, Stock, 1971, p. 37.

<sup>7</sup> Janet Paterson, « Postmodernisme et féminisme : où sont les jonctions », dans R. Koski, K. Kells et L. Forsyth, dir., *Le Discours féministe dans la littérature postmoderne au Québec*, San Francisco, EMTxt, 1993, p. 36.

auraient pu s'identifier. En effet, dans une société où le thème principal concerne celui de la survivance, la figure de la mère devient d'abord un archétype qui prend une valeur importante, puis sert d'élément de base à l'idéologie conservatrice pour créer enfin l'illusion d'une société matriarcale. On peut penser que, la femme ayant été considérée depuis le fond des âges comme l'Autre de l'homme et limitée à son rôle maternel, la figure de la mère se trouve en quelque sorte confondue avec le pouvoir du colonisateur. Les textes de fiction deviennent alors « the site of a struggle to the death between the male subject who is still trying to exercise his domination over the world and over that *otherness*<sup>8</sup>. La prudence s'impose donc lorsqu'il s'agit de qualifier un roman de postmoderne. Sans doute est-il nécessaire d'établir une distinction entre un récit qui reprend les composantes formelles d'un texte postmoderne et dont le discours se range du côté du patriarcat et un autre dont l'écriture plus traditionnelle déconstruirait néanmoins les grandes dichotomies susmentionnées.

Si la postmodernité est « cet autre point de vue qui opère plutôt par addition que par soustraction ou discrimination<sup>9</sup> », comme l'affirme Louise Dupré, il s'ensuit que le récit postmoderne, plutôt que de procéder par opposition, ouvre sur l'hétérogène, la marge et l'acceptation de la différence. Signalons cependant qu'il n'existe pas d'unanimité chez les théoriciennes et critiques féministes quant aux correspondances possibles entre le postmodernisme et le féminisme. Cependant, les deux théories partagent un objectif commun à savoir la contestation des métarécits.

La pratique postmoderne se rattache au déclin des métarécits de légitimation, c'est-à-dire à l'incrédulité face à ceux-ci d'où l'émergence d'un savoir hétérogène qui remet en question les valeurs établies telles que l'humanisme, le progrès, la liberté, la raison, l'autorité, la vérité.

---

<sup>8</sup> Patricia Smart, « Postmodern Male Narratives », *Quebec Studies*, vol. 9, automne/hiver 1989/90, p. 148.

<sup>9</sup> Louise Dupré, *Stratégies du vertige, trois poètes : Nicole Brossard, Madeleine Gagnon, France Théoret*, Montréal, Les Éditions du Remue-Ménage, 1989, p. 21.

etc. Mode de pensée avant tout, le postmodernisme appartient également à l'ordre du vécu et représente une attitude, voire une façon d'être, de se concevoir et de créer le monde<sup>10</sup>.

Mais qu'en est-il de *Copies Conformes* ? Est-ce un texte postmoderne ? Dans un article où elle s'interroge sur les similarités et les différences entre le postmodernisme et le féminisme, Janet Paterson souligne des traits communs aux deux types de discours : « éclatement des formes, jeu du signifiant, autoreprésentation et intertextualité » auxquels s'ajoutent les notions « de rupture, de jouissance, de fragmentation<sup>11</sup> », d'hétérogénéité et surtout de remise en question des métarécits. « Dans un champ comme dans l'autre on déconstruit le centre et l'unité pour valoriser la marge et la multiplicité<sup>12</sup> », soutient Paterson.

Nul doute que le roman de LaRue reprend nombre des caractéristiques d'un texte postmoderne. Mentionnons d'abord le recours au voyage comme marque de l'hétérogène qui institue ainsi une rupture avec le connu et le familier. À cette composante s'ajoute la déconstruction du discours social portant sur la beauté physique, le pouvoir de l'argent et, enfin, la contestation d'un savoir fondé uniquement sur une connaissance détachée de l'expérience. Tout laisse croire que *Copies Conformes* rejette l'universalité et les théories dominantes. De fait, le roman conteste les idéologies conservatrices véhiculées par les personnages masculins et valorise la capacité du personnage féminin à s'affirmer et assumer ses choix. À cet égard, il est intéressant de constater que Claire Dubé, avant son départ pour la Californie, s'interroge et semble vouloir adhérer au courant des valeurs contemporaines : « vivre chacun de son côté, n'[est]-ce pas plus conforme aux valeurs de notre société ? » (p. 187). En revanche, à la fin du voyage, elle choisit de demeurer fidèle à ce qu'elle

---

<sup>10</sup> Claudine Potvin « Féminisme et postmodernisme : *La Main tranchante du symbole* », *Voix et Images*, vol. 17, n° 49, automne 1991, p. 69-70.

<sup>11</sup> Janet Paterson, « Le discours féministe dans la littérature postmoderne au Québec », p. 34.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 32.

est et « à ce qui avait eu lieu » (p. 65), c'est-à-dire à son expérience. Signalons aussi que le goût du risque, reconnu comme une valeur masculine dans nos sociétés, est endossé par la protagoniste au fil de son enquête policière.

Sur le plan des procédés narratifs survient une stratégie qui vise à subvertir le discours masculin; ainsi, le récit s'écarte du roman policier traditionnel dans la mesure où il met en scène une femme qui, contrairement à la convention littéraire, est la meneuse de jeu.

La transformation du protagoniste-détective-américain en narratrice-qubécoise-mère-d'un enfant est sans doute la correction la plus dramatique apportée au texte parodié. [...] Les résultats de ce changement de perspective consistent, entre autres, en une voix narrative plus engagée et une critique sociale plus étendue<sup>13</sup>.

De plus, à l'encontre des méthodes déductives de Sam Spade, Claire Dubé conduit son enquête à l'aide d'un « savoir spéculatif » : « à tort ou à raison, je me laissai guider par des spéculations » (p. 57). Tout se passe comme si l'intégration diégétique du *Faucon Maltais* participait d'une stratégie auto-référentielle alors que, suivant le procédé de la mise en abyme, Claire associe sa propre quête à celle de Sam Spade. Toutefois, loin de copier servilement la conduite et les attitudes du personnage masculin de Hammett, Claire utilise le texte du romancier américain pour éclairer son propre cheminement et élucider le mystère de la plaquette disparue. Ainsi, Claire, à titre de lectrice, est en mesure d'associer le personnage de Brigid O'Doorsey à celui de Brigid O'Shaughnessy et, en même temps, de comprendre le rôle de Ron O'Doorsey. La protagoniste établit en ce sens un lien entre la fiction et le monde qui l'entoure : Claire

---

<sup>13</sup> L'article de Karen Gould comporte une analyse sur l'intertextualité comme marque du postmodernisme. L'auteure y présente le roman comme une réécriture québécoise et féministe du roman policier traditionnel. « *Copies Conformées* : la réécriture québécoise d'un polar américain », *Études françaises*, vol. 29 n° 1, printemps 1993, p. 33.

prend conscience que la réalité se présente sous un mode diffus, aléatoire, multiple, mouvant où la perception sensible est prise en compte.

Outre l'intertextualité, Monique LaRue utilise un autre procédé de l'écriture postmoderne, soit celui de la fragmentation. À l'encontre de la figure mythique d'Ariane chargée d'accompagner Thésée hors du labyrinthe, LaRue met en scène plusieurs guides, autant masculins que féminins, chargés de soutenir Claire, tant dans la quête que dans l'enquête. Le mécanisme de la fragmentation sert ici à illustrer le rejet du concept de Vérité absolue, détenue par le Sujet connaissant. Nul doute que pour déjouer les pièges et sortir indemne du labyrinthe, il faut user d'astuce et d'habileté. Il s'agit d'interpréter les signaux, de découvrir les indices utiles, d'identifier les adjuvants et les ennemis, de retrouver les jalons qui indiquent le bon chemin.

Malgré le réconfort que procurent la présence réelle de son fils et le dialogue avec le narrataire, Claire ne pourrait résoudre tous ses problèmes sans la présence d'adjuvants : Brigid fournit le premier indice utile à l'amorce de l'enquête policière; Alain Vasseur l'accompagne au rendez-vous donné par Ron O'Doorsey au St Francis Hotel, évitant ainsi que la jeune femme ne soit isolée parmi ses opposants; Hawaiian Rainbow est solidaire de la mère dans une « inébranlable volonté de tout faire pour cet enfant » (p. 137) et, enfin, le libraire lui indique le chemin de l'entreprise d'informatique *The Maltese Falcon*. C'est grâce à un sens commun, textualisé par le dialogue entamé avec le roman américain, que Claire et le libraire peuvent se comprendre. Ce dernier, dont on peut penser qu'il est peu intéressé à l'informatique, a tôt fait d'établir une correspondance entre la compagnie appartenant à Ron O'Doorsey et la chambre 1219 du St Francis Hotel. En plus de l'information indispensable à la menée de l'enquête et à la pénétration dans un centre initiatique, le vieil homme donne à la jeune femme ce qui lui aura manqué désespérément en Californie, c'est-à-dire une

marque amicale qui provienne d'un citoyen de San Francisco : « Le vieux libraire souriait, comme pour me féliciter » (p. 61).

Parallèlement, on note aussi que la parole logocentrique, comme l'énonce Paterson, éclate sous l'ironie de Claire Dubé. Selon l'épistémè de la pensée classique, un sujet abstrait se définit selon son opposition à un objet et ce sujet arrive à l'entière connaissance par le seul usage de la raison; ce dualisme pose une distinction claire et précise entre le sujet et l'objet de la science, participant ainsi à la prétention de l'homme de posséder la Connaissance et, partant, la Vérité. Les philosophes et les féministes rejettent cette notion, mais pour des raisons différentes.

The Enlightenment defined « epistemology » as the study of knowledge acquisition that was accomplished through the opposition of a knowing subject and a known object. This definition is problematic for both feminists and postmoderns. Feminists reject the opposition of subject and object because inherent in this opposition is the assumption that only men can be subjects, and, hence knowers. Postmoderns reject the opposition because it misrepresents the ways in which discourse constitutes what we call knowledge<sup>14</sup>.

Ainsi, Claire ne se sent pas investie d'une mission qui consisterait à révéler le mensonge du discours social, pas plus qu'elle n'espère changer le monde selon les principes de quelque justice immanente. Toutefois, elle se doit de scruter et de contester la pensée hégémonique occidentale dans la mesure où cette philosophie l'annule comme femme/sujet. L'héroïne, qui examine ceux et celles qui l'entourent et qui observe la Californie, analyse le discours social sans toutefois condamner en bloc la société et la culture américaine. Plus habilement, LaRue propose un éventail d'images qui jouent sur le mode de l'ironie et montrent les contradictions entre le discours et les gestes de certains personnages. Pensons aux propos sentencieux de Ron O'Doorsey, ce personnage décrit comme un avocat véreux, « un idiot » (p. 62), un alcoolique qui tente de convaincre Claire que ce « qui doit guider notre jurisprudence : [c'est] le

---

<sup>14</sup> Susan S. Hekman, *op. cit.*, p. 9.



temps consacré par un adulte à un enfant » (p. 156). L'écart indéniable entre le discours du personnage — qui reprend à son compte l'un des clichés utilisés pour inciter les mères à se retirer du marché du travail, c'est-à-dire la valorisation de la quantité plutôt que la qualité du temps consacré à l'enfant — et sa propre conduite est certes révélateur.

De toute évidence, la description des mœurs et des pratiques culturelles, réfléchies dans la pensée du personnage féminin sous le mode des énoncés appréciatifs, sont autant de prises de position face à l'empire culturel américain : au U.B.C. Center of Language, qui se consacre supposément à l'étude du langage et, précisément, à la communication entre les personnes, « on se souci[e] comme de sa première chemise du reste du monde » et le secrétaire, que Claire qualifie d'« apollon aux cheveux blondasses », ne s'exprime que par monosyllabes, « les paroles sortant rares, sèches » (p. 31). Plus encore, Claire réproouve la distribution de tracts qu'elle qualifie de « violence intellectuelle » (p. 32). En Californie, la saine alimentation prend la couleur d'un végétarisme excessif, présenté par une « sorcière » aux « yeux sévères » et au sourire « un peu dérangé » (p. 66). Dans ce contexte, se nourrir n'est plus un plaisir mais un geste politique. Une adepte des gymnases, sorte d'androgynisme que la narratrice désigne comme une « femme-homme », illustre les excès du culte de la forme physique. D'ailleurs, les enfants n'échappent pas aux manœuvres de la société de consommation. Les jouets sont « dessinés par des ingénieurs, manipulés par des séries d'enfants scientifiquement échantillonnés et observés à leur insu derrière un miroir espion » (p. 70) avant d'être annoncés à la télévision. Comme le dénonce la jeune mère : « Rien à faire contre l'efficacité behavioriste » (p. 70). En résumé, le texte montre que dans la société des années quatre-vingt les rapports interpersonnels sont gouvernés par les apparences, comme dirait Baudrillard. C'est un espace où règnent de plain-pied le mensonge et la méfiance, et où la beauté féminine avec les

signes auxquels elle renvoie, ne peuvent être obtenus que par des méthodes invasives et violentes. Le personnage de Brigid O'Doorsey demeure exemplaire de cette manipulation exercée sur les femmes.

Quant au personnage de Alain Vasseur, psychanalyste désabusé et suicidaire, incapable d'accepter la rupture de son mariage, il est motif à ironiser sur la science psychanalytique et, plus spécifiquement, les théories freudiennes. « Empêtré dans la crise de la quarantaine » (p. 25), celui dont la profession consiste précisément à aider les gens, ne manifeste aucune empathie envers l'angoisse de Claire qu'il qualifie de « névrose des femmes mariées » (p. 13). Égocentrique, il répète une série de clichés tirés des mythes romanesques : la passion est « un grand feu destructeur » (p. 10), l'amour se réduit au coup de foudre et ne peut qu'être éphémère, la sexualité est limitée à une relation de pouvoir, « une domination de l'un sur l'autre » (p. 10). Incapable d'envisager des rapports égalitaires et en contradiction, paraît-il, avec ses propres théories sur l'autonomie et la liberté dans le couple, il n'arrive pas à accepter le départ de sa femme. Toujours est-il que le personnage de Vasseur est représentatif du scientifique qui croit possible de poser « un regard chirurgical » (p. 26) sur le monde environnant et sur sa propre vie. Faut-il souligner que cette façon d'envisager la connaissance suscite une difficulté dans le développement des sciences humaines puisque l'Homme devient alors à la fois le sujet connaissant et l'objet étudié...

\*

### **Femme/sujet : une utopie ?**

On peut penser que la mise en question du discours patriarcal à laquelle procède la narratrice est favorisée par l'éloignement, l'exil en terre étrangère et la confrontation

avec une nouvelle vision du monde. Comme le signale Sherry Simon, « les lieux d'énonciation où se construisent et s'autorisent les discours [...] sont générateurs de sens [et représentatifs] de l'autorité qui les soutient<sup>15</sup> ». Force est de constater que la production de sens dans le discours est reliée à un espace culturel composé d'institutions, de communautés, d'individus qui s'affrontent pour faire prévaloir leurs intérêts et s'approprier le véritable pouvoir, celui d'imposer leur vision du monde. Si on définit la culture comme « un processus actif et conflictuel de production de sens [...] un ensemble de discours et de pratiques qui se font concurrence sur le plan symbolique<sup>16</sup> », la contestation des valeurs culturelles instaure un nouveau discours, par la remise en question du sens univoque des mots<sup>17</sup>. Ainsi la narratrice refuse-t-elle de donner au mot *amour* « l'efficacité qu'il [a] dans les romans, les revues, les films » (p. 189). C'est qu'elle a la certitude que « l'amour est un mot [et que] chacun d'entre nous est chargé de lui donner un sens. Mais personne ne sait ce qu'il veut dire » (p. 188). « Ce qui compte, c'est la réalité » (p. 55). Tout semble indiquer que dans *Copies Conformées*, l'extraterritorialité, et la remise en question qui lui est sous-jacente, autorise Claire à subvertir l'ordre symbolique du discours androcentrique et à faire advenir une parole au féminin. En effet, dans le récit de LaRue, le « dire » féminin prend la forme d'une parole différente mais non déviante, parole qui explore le discours social et illustre ainsi comment la pensée postmoderne et la pensée féministe peuvent converger.

Nous en venons alors à ce qui semble une correspondance probante entre le féminisme et le postmodernisme, c'est-à-dire le rejet de la dichotomie sujet/objet. Il faut mentionner cependant qu'un certain discours féministe souhaite conserver un sujet

<sup>15</sup> Sherry Simon, *op. cit.*, p. 24.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 26.

<sup>17</sup> Sur les liens tels que proposés par l'Homme occidental entre la logique dialectique de la représentation, le sens univoque des mots et la remise en question de cette politique, voir Alice A. Jardine, « Penser le non-représentable : le déplacement de la différence », *op. cit.*, p. 139-172.

désigné comme féminin et, partant, souscrit au dualisme de la pensée moderne. Pour mieux comprendre les thèses des féministes, il est nécessaire d'explorer ce qui sous-tend la notion de sujet autonome. Depuis la civilisation grecque, en passant par Descartes, Kant et même jusqu'à nos jours, « la logique du sujet repos[e] sur la pratique du signe, sur le langage comme transparence, l'agent neutre de la représentation et de la communication<sup>18</sup> ». On peut comprendre les motivations des philosophes postmodernes à prôner « la mort du sujet »; mais la méfiance du postmodernisme face à toute notion de sujet unitaire ne risque-t-elle pas de miner la réflexion féministe à sa base même, dans le concept de sujet/femme ? De fait, comment pourraient-elles acquiescer à la déconstruction du sujet proposé par les penseurs postmodernes alors que les femmes n'ont jamais eu le statut de sujet autonome ? « In order to announce the death of the subject one must first have gained the right to speak as one<sup>19</sup> », comme le signale Hekman.

Par ailleurs, les femmes ont raison de rejeter l'opposition sujet/objet lorsque cette antinomie se fonde sur le présupposé suivant : les hommes étant les seuls sujets, ils sont aussi les seuls détenteurs du savoir. Michel Foucault a montré le lien entre ce présupposé et ce qui allait devenir la notion de *gender*. Selon lui, la constitution de l'homme comme sujet et de la femme comme objet peut être vérifiée historiquement dans la civilisation grecque et serait issue du code moral qui gérait la sexualité dans cette société. Ce code éthique stipulait que les hommes devaient à la fois être actifs et viser la maîtrise de leur désir sexuel, ce dernier élément étant lié à la virilité et au contrôle de soi. Ne pouvant prétendre ni à un rôle actif dans la société ni, il va sans dire, à la virilité, les femmes étaient automatiquement exclues du code moral qui définissait le Sujet et régissait la société. Par conséquent, elles étaient ramenées au rang d'objets qui

---

<sup>18</sup> Alice A. Jardine, *op. cit.*, p. 49.

<sup>19</sup> Susan S. Hekman, *op. cit.*, p. 80.

devaient éveiller le désir des hommes sans jamais y réagir. En somme, elles étaient condamnées à la passivité.

\*

### **L'archétype de la femme/objet : les séquelles du discours social androcentrique**

L'observation de nos sociétés contemporaines laisse croire que peu de choses ont changé depuis l'Antiquité. Dans *L'Obsession de la minceur*<sup>20</sup>, les auteures montrent que le corps des hommes, encore aujourd'hui, a une fonction instrumentale, c'est-à-dire qu'ils s'en servent pour agir tandis que celui des femmes assume une fonction ornementale axée sur la séduction et la représentation. Être vue et admirée devient donc la seule alternative pour la femme alors que le regard des hommes acquiert un pouvoir d'évaluation sur celle qui est regardée. En un certain sens, la qualité du regard n'a pas d'importance : être vue, c'est acquérir un statut social, être regardée, c'est posséder une substance, peu importe si le regard est admirateur ou méprisant. À l'instar de Brigid O'Doorsey qui s'est « perdue en se vouant à la beauté » (p. 176), la femme dépendante du regard des hommes est condamnée à la docilité, à la passivité, à la soumission. Par conséquent, la séduction demeure la seule issue. D'ailleurs, le personnage de la belle Californienne n'est pas dupe du type de rapport que les hommes souhaitent entretenir avec elle : « Sois belle et tais-toi » (p. 73), a-t-elle noté dans ses cahiers d'écolière. Ne se reconnaissant d'autre qualité que la beauté, la perte de ses attraits est catastrophique et elle ne peut alors se définir que par ses manques : « j'ai été une mauvaise femme. Tout est de ma faute. [...] J'ai été une mauvaise femme. Une très mauvaise femme » (p. 46).

---

<sup>20</sup> Dominique Daigneault et Lyne Dessureault, *L'Obsession de la minceur*, Verdun, Les Éditions Centre des Femmes de Verdun, 1991, 158 p.

D'une certaine manière, la faculté de corriger les défauts physiques, rendue possible bien entendu par le développement des techniques et des chirurgies esthétiques, a transformé les défauts physiques en faute morale, modifiant ainsi la conquête de la beauté en devoir social<sup>21</sup>. S'engage alors, pour ces femmes, une lutte contre elles-mêmes et contre des besoins aussi fondamentaux que celui de se nourrir. Le corps est modifié, remodelé au prix de souffrances physiques et morales intenses et fréquentes. Tout comme Brigid, la femme devient une « droguée du scalpel » (p. 74) « perdant jusqu'à la trace de son propre visage à travers les chirurgies, le bronzage et la diète » (p. 176). Faut-il s'étonner alors que dans une société fondée sur les échanges commerciaux, la femme personnifiée ici par Brigid soit ramenée à une simple commodité matérielle que l'on s'approprie et dont on se sert. Dans les sociétés primitives, les scarifications inscrites sur le corps indiquaient le rang social; dans les sociétés modernes, les femmes sont tenues de soumettre leur corps à des tortures presque aussi barbares. « Les sociétés n'inscrivent pas leurs règles que dans l'argile et le papier [...] l'ordonnance sociale se lit sur le corps<sup>22</sup> ».

L'histoire nous apprend de fait que l'apparence physique des femmes, au cours des siècles, a toujours été le reflet des valeurs dominantes d'une époque. De nos jours, force est de constater que ces exigences sociales vont au-delà de la souffrance physique puisque « dans notre société, le "paraître" pour les femmes prend une telle ampleur qu'il réduit l'"être" à un attribut secondaire. L'apparence devient alors la source principale de pouvoir pour les femmes mais elle est aussi la cause première de leur oppression<sup>23</sup> ».

---

<sup>21</sup> Nous renvoyons la lectrice aux travaux de Philippe Perrot : « Le désir en crise », dans Cécile Ouellet et Jocelyne Dugas, dir., *Souffrir pour être belle*, Montréal, Éditions Fides, 1988, p. 21-26 et *Le Travail des apparences ou les transformations du corps féminin du XVIIIème s. au XIXème s.*, Paris, Seuil, 1984, 280 p.

<sup>22</sup> Madeleine Ouellette-Michalska, *op. cit.*, p. 127.

<sup>23</sup> Claudette Gagnon, « Le modelage du corps des femmes », *Les Cahiers de recherche du GREMF*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, cahier 59, 1993, p. 7.

Dans la société américaine depuis quelques décennies, toute une série de normes gèrent l'apparence des femmes : la minceur, la jeunesse et un visage correspondant aux critères de beauté traditionnels, soit une peau lisse et satinée, des cheveux abondants, des traits réguliers. En somme, la femme doit dégager une image de mannequin longiligne, éternellement jeune, ce qui en fait un être tout à fait irréel; ce qui peut aussi conduire à des troubles de comportement tels que l'anorexie.

De toute évidence, le visage de Claire, constellé de taches de rousseur qui lui « donnent l'air d'une petite fille » avec des « rides naissantes au coin de l'œil » (p. 10) ne correspond en rien aux canons contemporains de la beauté. En revanche, le personnage de Brigid O'Doorsey est typique de cette catégorie de femmes, victimes des mythes entretenus sur la beauté des femmes et leur rôle mineur dans la société. Afin de conserver le pouvoir que confère la beauté, l'Américaine sacrifiera jusqu'à sa propre individualité. Pour une femme telle Brigid O'Doorsey, la beauté est imposée comme un idéal à atteindre sous peine d'être exclue de la société. « Cet idéal se transforme en défi que l'on se pose, seule devant son miroir personnel et encore plus, seule devant son miroir social<sup>24</sup> ».

Visiblement, Brigid O'Doorsey est victime d'une triple contrainte : vestimentaire, sociale et langagière. En effet, l'oppression de la Californienne est également présente sur le plan de la parole puisqu'on peut observer une absence de véritable dialogue avec les personnages. Son journal intime n'est qu'une suite de brèves annotations sur ses amants, d'ailleurs curieusement associés à des noms d'automobile; les uns et les autres semblent considérés comme de simples accessoires. Ne pouvant se faire connaître par son propre discours, réduite à l'aphasie et amnésique de sa propre

---

<sup>24</sup> Cécile Ouellet et Jocelyne Dugas, dir., *Souffrir pour être belle*, Montréal, Éditions Fides, 1988, p. 15-20.

généalogie féminine, Brigid, tributaire du regard et du discours des hommes pour se définir, se soumet au modèle de la séductrice. Pourtant, à la fin du roman, la Californienne apparaîtra aux yeux de Claire comme une pauvre femme « chétive et pitoyable, une Américaine insignifiante » (p. 176). Ses yeux, il y a à peine quelques jours si troublants, fuient dorénavant le regard de Claire. C'est maintenant la Québécoise qui a le pouvoir du « regardant ». Les tentatives de suicide ratées, le délabrement de sa vie amoureuse, les « lambeaux d'âme » (p. 176) laissés par la « séductrice » sur son parcours témoignent à certains égards de l'échec des valeurs vécues dans ce pays doré. Les liens textuels entre les personnages de Claire et Brigid sont donc construits suivant une façon opposée d'envisager le réel. Claire, « mother woman », s'affirme et veut se donner prise sur la réalité en conduisant une enquête alors que Brigid demeure confinée au silence et à la passivité.

\*

### **La division sociale des sexes**

La question de la passivité des femmes a été abordée, sous un autre angle, par Simone de Beauvoir. Il ne fait aucun doute que la pensée féministe beauvoirienne rend compte d'un important rejet de la maternité. Selon son analyse, les activités des femmes doivent être qualifiées de passives parce que la maternité et le soin des enfants consistent en un esclavage, une invention de la culture androcentrique pour garder les femmes dans un état de soumission. Est-ce pour récuser cette idée que Monique LaRue, sans doute en accord avec Hélène Cixous qui affirme qu'il « y a de la mère en toute femme<sup>25</sup> », présente le personnage de Brigid O'Doorsey, en l'occurrence fort éloigné

---

<sup>25</sup> Hélène Cixous et coll., *La Venue à l'écriture*, Paris, Presses Universitaires de France, « Collection 10/18 », 1981, p. 56.



du modèle de la mère, comme une femme capable de protéger et d'aimer le fils de Diran Zarian : « je serai une mère pour ton fils [...]. Je donnerai ma vie à ton enfant » (p. 112), a-t-elle promis à son ex-mari. Tout comme Claire Dubé, la lectrice peut se demander pourquoi Brigid O'Doorsey, par ailleurs réduite dans le roman à l'état d'objet et dont le corps porte la marque du désir et des phantasmes des hommes, tient à s'encombrer de ce « grotesque garçon obèse, énurétique, vaguement exhibitionniste, violent à ses heures » (p. 50) ? Est-ce une façon de dénoncer le culte du corps dont elle est victime ? Ou pour manifester une volonté d'autonomie ? Serait-ce une valorisation des rapports humains qui contredit la culture américaine axée sur l'accumulation d'objets, de propriétés, de richesses ?

Certes, une volonté de réhabiliter la maternité s'exprime de façon évidente dans le récit, intention qui est corroborée par l'importance accordée dans le texte aux préoccupations de Claire face à son fils. En effet, à maintes reprises, la jeune mère exprime la volonté très ferme de protéger son enfant : « Ici, mon enfant n'avait que moi au monde » (p. 62). Toutefois, des questions surgissent : faut-il passer par une survalorisation du rôle maternel pour faire reconnaître la place des femmes dans la société ? Ne risque-t-on pas de cantonner ainsi les femmes dans leur seule fonction reproductrice ? Cette fonction n'expose-t-elle pas les femmes à un discours tout aussi doctrinal que le discours mâle ? Les critiques féministes ont raison, à notre avis, de s'interroger sur la pertinence de calquer le rôle des femmes sur celui de la *nature*.

Plus que quiconque les femmes ont à se méfier du mot « nature ». [...] La nouvelle féminité — la femme est proche de la vie et du corps, spontanée, pacifique, amie des enfants et de la nature — n'est pas si loin de l'ancienne. Elle a le même caractère atemporel et acculturel, la même inévitabilité<sup>26</sup>.

---

<sup>26</sup> Lori Saint-Martin, « Splendeurs et misères de la critique littéraire au féminin », dans Roberta Mura, dir., *Un savoir à notre image ? Critiques féministes des disciplines*, Montréal, Adage, 1991, p. 62.

En effet, il existe un réel danger de limiter la maternité à sa dimension corporelle, biologique. Dans *Copies Conformées*, il faudrait plutôt relier la maternité à la mémoire, plus précisément à la capacité à se situer dans le passé pour se donner un avenir<sup>27</sup>. Claire a juré de venger ces mères rencontrées à l'hôpital : « j'avais promis que le mépris n'aurait qu'un temps » (p. 34). Vraisemblablement, la reconnaissance de la place des femmes comme force historique passe par la valorisation du rôle social qui leur est toujours accordé d'emblée, c'est-à-dire la maternité.

Plutôt que d'envisager le rôle maternel comme porteur de valeur sociale, Beauvoir soutient que les femmes sont cantonnées dans l'immanence alors que les hommes sont capables de transcender leur destinée, les premières étant condamnées à la passivité à cause de leur condition biologique. La phrase célèbre de Simone de Beauvoir, « on ne naît pas femme, on le devient », rend compte à la fois de l'importance de la culture dans la construction des deux sexes et de la domination de l'un sur l'autre. De fait, selon la pensée beauvoirienne, l'Homme a besoin de s'opposer à la femme, à l'Autre pour se fonder comme Sujet au même titre qu'il doit opposer le Bien au Mal, la Matière à l'Idée. La philosophe a montré dans ses travaux que la femme est toujours perçue comme l'Autre de l'homme, celle qui lui permet précisément de transcender sa condition et de s'affirmer comme sujet. Attendu que toute notion de comparaison ou d'opposition (Même/Autre) implique une hiérarchie entre les parties et que l'homme a été associé au Bien, au Vrai, la femme ne peut que représenter le Mal, l'Absence, le Vide. C'est ainsi que l'homme est tenu pour sujet supérieur et la femme comme objet inférieur dans les philosophies patriarcales.

---

<sup>27</sup> Voir à ce sujet l'article de Karen Gould où elle affirme que : « refiguring the mother involves the reexamination and eventual dismantling of the boundaries that have traditionally separated the realm of the familial from the social and political spheres », « Refiguring the Mother : Québec Women Writers in the 80's », *International Journal of Canadian Studies/Revue internationale d'études canadiennes*, p. 127.

Le sexisme, comme le racisme, exclut et dévalue l'étranger — l'Autre — puisqu'il s'appuie sur les similarités qui relient les membres de la communauté : culture, langue, territoire et expériences communes. C'est ainsi qu'aux yeux de Ron O'Doorsey, Diran Zarian et Claire sont également des étrangers. Mais la narratrice est jugée comme doublement étrangère par les hommes qu'elle rencontre; d'abord parce qu'elle n'est pas d'origine américaine mais surtout parce qu'elle est une femme. D'ailleurs, Ron tente d'exercer un contrôle sur toutes les femmes y compris sa propre sœur qu'il semble considérer comme sa propriété : « en épousant ma sœur [Zarian] s'est mêlé de mes affaires et je ne tolère pas qu'on se moque de nous. Ma sœur, c'est sacré » (p. 22). Ne nous y trompons pas, ce qui préoccupe Ron O'Doorsey, c'est bien davantage l'identification de Zarian à l'Autre que celle de Brigid comme faisant partie du Même.

Comme pour illustrer avec plus d'ampleur les effets de cette dichotomie Même/Autre, LaRue inscrit dans le discours de Zarian des propos représentatifs des sentiments qu'il éprouve à l'endroit de son fils : « je n'ai jamais eu une grande facilité à le comprendre. Pour un homme comme moi, l'intelligence est la plus grande des qualités. Le cerveau de mon fils est différent » (p. 117). Dans une société qui ne reconnaît comme sujet que celui qui montre une ressemblance immédiate avec le père, « les difformes et les atypiques sont à cacher honteusement<sup>28</sup> ». À cet égard, le père du pauvre Joe se croit justifié de s'éloigner de son fils.

Bien que la diégèse place O'Doorsey et Zarian en opposition à bien des égards, leurs visions convergent lorsqu'il s'agit des femmes. Dans leurs attitudes, Claire perçoit le regard du sujet qui identifie la femme comme Autre et qui cherche à l'appriivoiser pour en faire l'une de ses possessions ou la dominer. C'est plus que

---

<sup>28</sup> Luce Irigaray, *Je, Tu, Nous. Pour une culture de la différence*, Paris, Bernard Grasset, 1990, p. 56.

l'altérité féminine en général que les deux hommes décèlent chez Claire; la Québécoise revêt l'allure d'une femme énigmatique dans la mesure où ses valeurs sont tellement éloignées de celles qui caractérisent la culture américaine. Croyant que la narratrice ne comprend pas l'enjeu de la disquette copieuse, Zarian la traite de « stupide petite fille » (p. 174) et, sous le couvert d'une aventure amoureuse, il tente de lui soutirer des informations sur les travaux de son époux. Quant à O'Doorsey, sa conduite envers la jeune femme est un mélange d'outrecuidance, d'orgueil et de domination. En vertu de son manque de connaissances en informatique, la Montréalaise est manifestement jugée comme inapte à saisir la valeur et les enjeux reliés à une disquette capable de plagier tous les programmes informatiques.

\*

### **Stratification sociale et architecturale patriarcale**

Nul doute que la dichotomie sujet/objet, qui empêche les femmes d'accéder à la condition de sujet, comporte des répercussions sur le statut social de celles-ci; elles sont reléguées à l'écart des décisions politiques et sociales, du savoir et du pouvoir que celui-ci procure. Ainsi, « Claire Dubé, trente-cinq ans, mariée, un enfant. Profession perdue en cours de route » (p. 10), ne peut que conclure : « pas de métier, pas de personnalité, pas de carrière » (p. 33). Susan Hekman rappelle que les classes sociales sont fréquemment déterminées selon les différents niveaux d'emploi occupés par les individus<sup>29</sup>. On constate en effet que dans nos sociétés les gens, dont le poste est rentable sur le plan économique, acquièrent par ricochet un statut social plus élevé. La division sociale et sexuelle du travail prend alors toute sa signification : c'est ainsi que

---

<sup>29</sup> Fernand Dumont va aussi dans le même sens lorsqu'il affirme que « dans toutes les collectivités, la division du travail, les ressources économiques et culturelles confèrent prestige et pouvoirs inégaux aux individus ». *Op. cit.*, p. 79.

les mères, lorsqu'elles demeurent au foyer familial, deviennent en quelque sorte « invisibles » parce que leurs fonctions sont considérées comme sans valeur économique. Au mieux, on ne leur reconnaîtrait un rang social qu'en fonction de la situation de l'homme avec qui elles vivent. Ainsi, les salutations de Miss Marple ne vont qu'au mari de Claire : « À toi, elle adressait parfois quelques *good morning*. Moi, je n'existais pas. Mais j'ai l'habitude » (p. 27), note la jeune femme. Autrement dit, ce sont les paradigmes masculins qui servent à évaluer le fonctionnement social et à reconnaître ce qui est moral, valable et important de ce qui ne l'est pas. La prétendue objectivité des sciences sociales ne serait alors qu'une autre façon de faire prévaloir le point de vue masculin.

Denise Piché va plus loin en signalant la fonction entre « l'invisibilité » des femmes, la non reconnaissance de leur expérience et l'oppression de ces dernières dans le milieu construit<sup>30</sup>. La chercheuse montre, en effet, que des idées préconçues sur le rôle des hommes et des femmes influencent indéniablement le style d'habitation et le développement urbain dans une société donnée. Selon Piché, le découpage de l'espace urbain prend sa source dans « une société patriarcale [qui] s'oppose à la liberté d'action des femmes ». Elle ajoute que l'architecture développée ne « procure une représentation symbolique qu'à une petite élite d'hommes blancs ». En l'occurrence, il semble que les hommes ont tendance à concevoir des habitations de l'extérieur, lieu des représentations, vers l'intérieur alors que les femmes font le contraire. Le style des demeures occidentales dépasse donc largement les notions d'esthétisme et de confort. Construire des espaces *différents* selon qu'ils sont occupés par les hommes et les femmes comporte alors un message sur les rôles *différents* attribués aux représentants des deux sexes. Suivant ces paramètres, les maisons édifiées par les hommes sont

---

<sup>30</sup> Denise Piché, « Déconstruction et construction en architecture : lectures féministes », dans Roberta Mura, dir., *Un savoir à notre image ? Critiques féministes des disciplines*, Montréal, Adage, 1991, p. 215-237.

monumentales, peu centrées sur les besoins des usagers et exemplaires de la hiérarchisation des valeurs et des oppositions production-reproduction, public-privé. À cet égard, la maison habitée par Claire et sa famille en Californie est significative du rapport sexe-architecture. Au contraire du foyer considéré comme un espace privé, le prétentieux décor de cette maison, qui s'écarte de la valorisation de la vie et de l'expérience quotidienne, en fait un lieu dont toute intimité est absente : cette « pompeuse construction à colonnades allongée dans une futaie d'eucalyptus » (p. 19) est une « maison où j'étais de moins en moins chez moi » (p. 11), dira Claire Dubé.

Piché souligne également que la banlieue est considérée, par les féministes qui s'interrogent sur l'impact des femmes dans l'architecture, comme « un pur produit de l'idéologie sexiste<sup>31</sup> ». L'espace de la banlieue est dès lors conçu comme un lieu réservé aux femmes qui s'occupent de la sphère domestique tandis que l'homme est actif dans les lieux de pouvoir. À la lumière de ces considérations, l'éloignement de la banlieue paraît associé à la responsabilité de la sphère domestique rendant ainsi difficile l'insertion des femmes dans le marché du travail. L'opposition public-privé s'exprime donc autant par l'emplacement que l'architecture de la maison où vit Claire provisoirement. On peut facilement comprendre qu'une femme n'ayant « pas de métier, pas de personnalité, pas de carrière » (p. 33), comme se décrit Claire elle-même, une « mother-woman » dont les préoccupations vont vers le privé, se sente mal à l'aise dans une telle résidence et dans un tel milieu.

\*

---

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 221.

## Culture sexuée/femme objet

Suivant ce raisonnement, les femmes ont le droit de croire qu'elles ne peuvent agir dans la communauté en vertu du fait qu'elles n'ont pas le statut de sujet. Parce qu'elles sont considérées comme n'ayant pas de volonté propre, les femmes ne peuvent participer à une institution sociale. Autrement dit, dans les sociétés patriarcales, « [women] cannot be rational, a subject, or an actor. The result is that her experience are not conceptualized in the categories of social analysis<sup>32</sup> ». Dans ce contexte, on peut comprendre que les femmes montrent autant de ténacité à éliminer la dichotomie sujet/objet qui caractérise la pensée occidentale et les structures sociales et, parallèlement, cherchent à s'établir comme sujet tout en évitant d'adhérer au modèle conceptuel du sujet cartésien.

C'est sans doute dans cette perspective que, poursuivant son analyse, Beauvoir proclame que les femmes doivent tendre à établir leur propre subjectivité. La théoricienne affirme que les femmes peuvent, à l'instar des hommes, transcender leur condition et se poser comme sujet. Une difficulté épistémologique surgit aussitôt puisque, s'il est vrai que le Sujet a besoin d'un Autre perçu comme inférieur pour se définir, on peut se demander quel groupe jouera ce rôle auprès des femmes. Qui serait alors l'Autre des femmes ?

On peut penser que Beauvoir a été influencée par Sartre et n'a pas échappé à la pensée existentialiste de l'époque qui définissait la transcendance comme la marque de la véritable « humanité ». Or, une telle prise de position a engendré un malaise chez certaines lectrices. Il demeure cependant que la dénonciation du discours philosophique, religieux et social à laquelle procède Beauvoir — discours qui ont

---

<sup>32</sup> Susan S. Hekman, *op. cit.*, p. 95.

souvent réduit la fonction sociale des femmes à la reproduction et à la préservation du foyer familial — , a favorisé un questionnement relativement à la place que pourraient occuper les femmes dans une société qui ne les caractériserait pas exclusivement selon leur fonction biologique. La position de Simone de Beauvoir a été critiquée par des féministes qui désapprouvent la conception même de sujet libre, actif et raisonnable tel que conçu par la modernité. Or, peut-on distinguer le concept de sujet de la notion de « genre » ? « The double application of the concept "man", both gendered and neutral, has permitted the phallocentricity of our philosophical héritage to go unquestioned<sup>33</sup> ». Alors, est-il possible de définir un sujet féminin qui n'englobe pas les critères d'autonomie, de séparation et d'abstraction qui caractérisent le sujet cartésien ? Existe-t-il un lieu où les femmes puissent « s'immiscer » entre la position de la modernité et la déconstruction du sujet suggérée par les postmodernes ?

Des critiques féministes proposent de repenser le concept de sujet, de le modifier de telle sorte que les femmes puissent se l'approprier. Au contraire, d'autres féministes telle Jane Gallop considèrent cette avenue inadéquate et sont en accord avec Foucault lorsqu'il expose la nécessité de rejeter la philosophie qui sous-tend la notion de sujet parce qu'elle entraîne l'idée de sujétion, d'oppression. De l'avis de plusieurs féministes, l'utilisation faite par la culture androcentrique du concept de sujet a été le principal agent d'oppression des femmes. Cette définition du sujet est ambiguë puisqu'elle connote à la fois l'idée d'accès au pouvoir et celle d'assujettissement à ce même pouvoir.

D'ailleurs, la déconstruction de ce qui se cache sous cette philosophie du sujet a été abordée dans les recherches de plus d'une théoricienne féministe dont, bien sûr, Luce Irigaray. Cette dernière, ayant défini la femme comme une essence (a being) qui

---

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 79.



déjoue les oppositions, est tenue de rejeter la principale dichotomie ayant servi à définir les femmes, soit celle du sujet et de l'objet. Cela dit, comment la femme peut-elle analyser sa situation et inscrire ses revendications dans une structure sociale patriarcale et, partant, fortement hiérarchisée, alors qu'elle n'a pas accès au statut de sujet, si elle ne peut dire « je » ? Si, comme le prétend Irigaray, la femme, du fait de sa réclusion dans la maison du père et du rôle maternel qui lui est imposé par les systèmes de représentation masculins, n'est qu'un objet d'usage utilisé et échangé par les hommes, alors de quels moyens dispose-t-elle pour revendiquer un droit à la parole ? La femme, dont l'infériorité se trouve accentuée parce qu'elle n'a accès au langage que par « des systèmes de représentation masculins qui la désapproprient de son rapport à elle-même et aux autres femmes<sup>34</sup> », est-elle réduite à l'aphasie ou peut-elle entreprendre une critique de la société dans laquelle elle vit ? L'inaptitude des femmes à exercer leur droit à la parole, telle que suggérée dans le discours mâle, n'est pas endossée par le personnage féminin de *Copies Conformées*. « Tu n'as pas le droit de me réduire à un cliché qu'on épingle sur un mur » (p. 138), riposte-t-elle à Alain Vasseur qui met en doute le jugement de son amie.

De la même manière, des critiques féministes, éprouvant le besoin de réparer l'injustice commise à l'endroit des écrivaines antérieures, ont réévalué des textes féminins qui avaient été jusqu'alors négligés. De façon concomitante, des chercheuses ont soumis à une relecture déconstructive des textes écrits par les hommes ou par certaines femmes qui se rangent du côté de la masculinité<sup>35</sup>. « In such fictions the female reader is co-opted into participation in an experience from which she is explicitly

<sup>34</sup> Luce Irigaray, *Ce sexe qui n'en est pas un*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1977, p. 81.

<sup>35</sup> *La Politique du mâle* de Kate Millett (*op. cit.*) est représentative d'une analyse qui débusque le phallocentrisme de romans écrits par des écrivains pourtant consacrés par la critique. Plus près de nous, l'analyse de Janet Paterson du *Semestre* de Gérard Bessette et *Vamp* de Christian Mistral va dans le même sens. Voir Janet Paterson, « Postmodernisme et féminisme: où sont les jonctions ? », dans R. Koski, K. Kells, et L. Forsyth, dir., *op. cit.*, p. 40-43.

excluded [...]; she is required to identify against herself<sup>36</sup> », souligne Jonathan Culler. D'où la nécessité, pour les femmes, d'exorciser la vision mâle qui leur est imposée de manière à récupérer leur identité.

Sheila Mason Mullett propose une méthode pour examiner les textes traitant de questions sur les femmes qui rejoint les commentaires de Luce Irigaray sur la prétention du discours mâle à l'universalité : « les hommes sont ceux qui ont parlé et surtout écrit : en sciences, philosophie, religion, politique<sup>37</sup> ». Dans ce contexte, il est relativement facile de dégager les modalités du discours masculin : la tendance à imposer un modèle tout en prétendant à l'objectivité, l'importance accordée à la technique censée séparer le sujet de l'objet d'observation et la mise en opposition de deux termes ou le recours à l'exclusion.

De manière encore plus explicite, Sheila Mason Mullett suggère d'interroger les discours portant sur les femmes à partir des critères suivants : la non reconnaissance de l'expérience des femmes, une représentation biaisée de leurs motivations et la réduction d'un problème social complexe à une simple dichotomie. Vocabulaire inadéquat, stéréotypes grossiers, condamnation, mépris, réduction au silence ou présentation des femmes comme inférieures en raison d'un mode d'acquisition de la connaissance davantage constitué à partir de l'expérience et des émotions, voilà autant de façons d'occulter l'expérience féminine. Le vocabulaire, le style, la forme, l'intrigue, les thèmes abordés, bref tout ce qui consacre les œuvres littéraires, témoignent soit d'un point de vue qui respecte la femme, soit d'une perspective qui la dénigre.

---

<sup>36</sup> Jonathan Culler, *On Deconstruction. Theory and Criticism after Structuralism*, Ithaca, Cornell University Press, 1982, p. 52.

<sup>37</sup> Luce Irigaray, *Parler n'est jamais neutre*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1985, p. 311.

Dans le texte qui nous préoccupe ici, le monologue de Zarian, qui couvre deux chapitres, illustre de façon explicite le peu de place accordé au point de vue et à l'expérience des femmes dans le discours mâle. En utilisant la grille d'analyse proposée par Sheila Mason Mullett<sup>38</sup>, on note d'abord que Brigid O'Doorsey est réduite à un objet sexuel. Le personnage masculin présume des motivations de Brigid à partir de sa voix, de son ton, de son air qu'il qualifie de « défiant, presque provocateur » (p. 107) sans s'interroger sur les véritables intérêts de l'Américaine. Le problème complexe de l'anorexie de Brigid est décrit comme un simple entêtement ou une lubie. Plus encore, la tristesse, le malaise et même le désespoir de Brigid O'Doorsey sont considérés comme des caprices : « Il me parut d'abord normal qu'une aussi belle femme, choyée en tout point, soit également capricieuse » (p. 116). Autrement dit, les jolies femmes sont instables et même un peu toquées, alors que les hommes comme Zarian, « chercheur [au] tempérament scientifique » (p. 116), sont raisonnables et sensés. D'ailleurs, il se pose en victime de la beauté de Brigid : « nous, hommes orientaux, ne savons guère résister aux femmes américaines » (p. 111).

Sheila Mason Mullett signale aussi qu'il « est fallacieux de conclure que ce qui est vrai d'un type de personne l'est aussi de chacun des représentants du groupe ainsi caractérisé<sup>39</sup> ». À l'encontre de cette théorie, Zarian confond les « femmes modernes » et « les Américaines » (p. 112), et les compare à sa propre mère qu'il institue en modèle de la « bonne » mère : « possessive », « affectueuse », « traditionnelle et animée d'un authentique sentiment maternel » (p. 112). Mais qu'est-ce qu'un « authentique sentiment maternel » aux yeux d'un homme comme Diran Zarian ? Une expression aussi abstraite, et qui valorise le rôle maternel au

---

<sup>38</sup> Sheila Mason Mullett, « Comment lire la place des femmes dans les discours publics », dans Lucille Roy Bureau et Georges A. Legault, dir., *Féminisme : Éthique et philosophie*. Actes du colloque du congrès de l'ACFAS, Québec, *Les Cahiers de recherche du GREMF*, cahier 50, 1992, p. 94-107.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 97.

détriment de celui de la femme de carrière, laisse supposer que les femmes sont limitées à la sphère domestique et qu'elles doivent développer leur esprit maternel. N'est-ce pas là la qualité qu'il reconnaît à Claire ? « Les femmes comme vous, prêtes à écouter, si elles disparaissaient [...] le monde ne serait plus qu'un enfer... » (p. 113). Selon le point de vue de Zarian, il existe deux modèles de femmes : la confidente, la « mère », dont Claire semble le prototype et l'ensorceleuse Brigid, cette Ève moderne qui a fait de lui « un autre homme, un homme sans passé » (p. 81).

Signalons aussi les prétentions de Zarian à analyser l'expérience des femmes intéressées à la question de la beauté. Le protagoniste se présente tel un expert et se montre impitoyable envers les femmes « qui reçoivent dès la naissance, outre ceux de la richesse et de la nationalité, l'immense privilège de n'avoir jamais à douter de leur attrait, [elles] se soucient comme de leur première chemise de la cohérence de leur vie » (p. 113), affirme-t-il sans ambages. Que sait-il de l'expérience des femmes à douter ou non de leurs attraits ? Lui qui semble associer beauté féminine et stupidité : « on pense toujours que les gens beaux sont idiots » (p. 111), lui qui considère que « l'intelligence est la plus grande des qualités » (p. 117) et qui, de surcroît, semble concevoir « les austères femmes de science » (p. 82) comme dépourvues de tout attrait. D'ailleurs, l'idée d'appliquer la sacro-sainte informatique à la réduction des tâches ménagères, telle que proposée par Brigid, provoque ses railleries : « un programme d'administration domestique ! [...] Son frère n'est pas moins idiot qu'elle » (p. 112). En résumé, le discours de Diran Zarian est marqué par le recours à des dichotomies exclusives où tout ce qui représente l'intelligence, dont la connaissance scientifique et la sphère du public, est associé au masculin et présenté de façon positive par rapport à la folie, l'imaginaire, le privé connotés de féminin et dévalorisés.

Tout au long de la soirée passée en compagnie de Claire, il parle d'une voix monocorde sans se soucier de sa compagne : orgueilleux de son savoir, capable de violence envers Brigid, méprisant envers Ron O'Doorsey et Bob Mason, insultant envers les homosexuels : le discours signe le personnage. Il instaure avec la Québécoise un rapport de domination et exige qu'elle parle anglais. Puis, il pose les États-unis comme une puissance colonisatrice face au peuple québécois qu'il qualifie de « petit peuple » (p. 86). De plus, le Néo-Américain interrompt la jeune femme sans l'écouter et ne semble intéressé qu'à en savoir davantage sur les recherches informatiques effectuées par le mari de Claire. Zarian, ce nomade qui, à prime abord, semblait incarner la liberté, la mobilité, le changement et l'aventure renvoie plutôt, dans la progression du récit, aux valeurs de la Californie : l'importance de l'image et de la richesse. L'Arménien se révèle modelé sur les valeurs traditionnelles face au rôle des femmes, l'ordre établi et les structures sociales prédominant sur la côte du Pacifique. Mais les remarques de Claire montrent qu'elle arrive à démystifier ce discours. Elle qualifie le monologue de l'Arménien de « fabulation », de « cauchemar éveillé » (p. 121). À la fin de la nuit, le long soliloque de Zarian a détruit toute complicité et Claire se retrouve seule, loin, « crevée, vidée, siphonnée, incapable d'en entendre davantage » (p. 119). Avec cet homme, les paroles n'ont pas de sens ou plutôt elles sont déjà trop chargées de significations : « les réalités dont parle le discours [masculin] sont artificielles, tellement médiatisées par un sujet et une culture qu'elles ne sont pas réellement partageables<sup>40</sup> ».

La langue du discours légitimé qui, en l'occurrence est le langage du discours masculin, peut être homologuée, dans le roman de Monique LaRue, à la langue anglaise. Dans les deux cas, cette langue bien que familière à Claire, n'en demeure pas moins le langage de l'Autre : « dans cette langue étrangère et pourtant si familière »

---

<sup>40</sup> Luce Irigaray *Je, Tu, Nous. Pour une culture de la différence*, p. 42.

(p. 17) qu'est l'anglais, sa propre voix lui paraît celle d'une étrangère. Elle se trouve donc dans l'obligation d'utiliser deux langues : le français, langue de l'intimité et du privé, et l'anglais, langue « puissante et unique » apparentée au domaine du public (p. 188). Si c'est en français que Zarian lui a fait la cour, c'est en anglais qu'il veut discuter d'affaires : « let's talk English here » (p. 86), exige-t-il, « inexplicablement impatient » (p. 86). Lorsqu'elle veut entrer en contact avec Zarian, on lui répond dans une langue inconnue; plus tard, elle doit imiter « l'accent stéréotypé », la configuration sonore de la langue anglaise pour se faire comprendre de l'ordinateur bancaire. En effet, « que peut un simple être humain face à un ordinateur qui l'entend, mais qui est programmé pour ne pas le comprendre ? » (p. 52).

En ce sens, Claire fait l'expérience de l'altérité dans ses dimensions territoriales et dans ses dimensions linguistiques. Que ce soit par rapport à l'anglais ou au code informatique, ces deux langages composent un espace qui est à la fois familier et étranger à la jeune femme : familier parce que connu et omniprésent dans ses interrelations; étranger parce que réservé aux initiés et surtout divergent de sa propre expérience d'épouse et de mère. « Plus les cultures patriarcales établissent leur pouvoir, plus les systèmes de communication et d'échanges sont coupés de la vérification individuelle et deviennent affaire de spécialistes et d'experts<sup>41</sup> ». Toutefois, tout comme la Montréalaise doit utiliser l'anglais pour se faire comprendre, la narratrice est forcée de recourir au discours hégémonique sous peine d'être totalement réduite au silence. Mais ces langages « autres », qui ne correspondent pas à sa vision du monde, accentuent son sentiment d'être malvenue autant dans l'espace physique que dans l'espace de la communication.

\*

---

<sup>41</sup> Luce Irigaray, *ibid.*, p. 33.

### Dialogue avec l'époux : parole libératrice

En revanche, la langue parlée avec son mari, « approximative et libre » (p. 74), tisse des liens qui permettent l'enracinement dans la mémoire et dans le territoire. À Montréal, Claire marche « dans les rues comme dans son propre cerveau » (p. 126) et l'accent familial des citoyens lui donne « l'impression de n'être jamais partie » (p. 189). Mais plus important encore, le « cocon de mots » forgé depuis la toute première rencontre avec l'amoureux redécouvert est homologué à la ville comme espace représentant la vie sous toutes ses formes. Dans ce contexte, *l'interlangue*, à laquelle s'intéresse le mari de la narratrice, ce langage de transition entre la langue maternelle et la langue d'apprentissage, serait-elle une figure illustrant ce que Claire tente aussi de découvrir, c'est-à-dire un langage permettant de concilier le discours des hommes et celui des femmes, un langage non pas déviant mais différent dans un souci d'ouverture et d'hétérogénéité ?

Tout au long de son séjour en Californie, Claire est confrontée à un discours qui lui est étranger, c'est-à-dire celui du savoir androcentrique, de la technique conquérante, de la science qui sous-tend le discours social tenu sur les femmes et leur rôle dans la société. Toutefois, la jeune femme tente de récuser ce modèle patriarcal aux oppositions binaires et de s'insurger contre l'autorité morale du discours hégémonique : « Si le discours de l'interlocuteur supposé intercepte la parole, en coupant d'une mémoire du passé et d'une anticipation de l'avenir, il ne reste au sujet que des tentatives de se redonner le lieu d'où il puisse se faire entendre<sup>42</sup> ».

Le *Je* narrant de *Copies Conformées* va précisément à l'encontre du discours des métarécits qui veut que la Vérité existe en soi; Claire Dubé ne souscrit guère au principe

---

<sup>42</sup> Luce Irigaray, *Parler n'est jamais neutre*, p. 319.

qui sous-tend cette conception essentialiste, à savoir que, pour aller vers la Vérité et la Connaissance, il est impératif de se couper de son passé, sa genèse, sa mémoire.

Le personnage féminin, tel qu'il est exposé par Monique LaRue, semble avoir saisi ceci : pour détecter le discours phallogentrique de certains textes, il ne suffit pas « d'être » une femme mais plutôt de déceler ce qui a été colonisé dans son propre imaginaire par le système symbolique patriarcal. « The first act of a feminist critic is to become a resisting rather than an assenting reader and, by this refusal to assent, to begin the process of exorcism the male mind that has been implanted in us<sup>43</sup> ».

Rappelons que, dans *Copies Conformées*, à l'encontre de l'interprétation la plus courante stipulant que la réalisation totale ne puisse se faire que lorsque « l'être venu de l'extérieur de la circonférence parvient au point central<sup>44</sup> », il semble plutôt que le lieu initiatique soit décentré. Si la pensée occidentale valorise le centre unique, cœur du monde et siège de l'ultime réalité, le texte de LaRue propose plus d'un point de repère et plusieurs vérités. Si l'on devait identifier un lieu de convergence chez Claire Dubé, ce serait le chemin vers le soi toujours en devenir, bref vers l'identitaire, ce qui correspond tout à fait à la pensée postmoderne.

\*  
\*       \*

---

<sup>43</sup> Jonathan Culler, *op. cit.*, p. 53.

<sup>44</sup> Janet Bord et Jean-Clarence Lambert, *op. cit.*, p. 8.



## CHAPITRE III

### LE DIRE FÉMININ DANS *COPIES CONFORMES*

#### Le mythe originel

La dénonciation du langage patriarcal et de la pensée qui l'a informé indique la nécessité, pour la femme, de reconnaître le lieu de son exploitation par le discours mâle, sans toutefois s'y laisser cantonner sous peine d'être réduite à l'état d'objet de ce discours. Tout compte fait, l'enjeu ne serait-il pas de projeter une image de la femme qui ne soit ni un sujet ni un objet puisque

toute théorie du « sujet » aura toujours été appropriée au « masculin ». À s'y assujettir, la femme renonce à son insu à la spécificité de son rapport à l'imaginaire. Se replaçant dans la situation d'être objectivée — en tant que « féminin » — par le discours. S'y réobjectivant elle-même quand elle prétend s'identifier « comme » un sujet masculin<sup>1</sup>.

Il s'agit non pas d'inverser mais de déjouer le discours mâle, mais « cette retranscrite du discours pour retrouver un lieu "féminin" suppose un certain travail du langage [...]. La fonction de ce travail du langage serait de *désancrer le phallocentrisme, le phallocratisme* pour rendre le masculin à son langage, laissant la possibilité d'un langage autre<sup>2</sup> ».

---

<sup>1</sup> Luce Irigaray, *Speculum de l'autre femme*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1974, p. 165.

<sup>2</sup> Luce Irigaray, *Ce sexe qui n'en est pas un*, p. 75.

Puisque l'articulation du langage, dont les lois sont prescrites par des sujets masculins, émane de l'organisation socioculturelle, il convient d'interroger le discours philosophique puisqu'il est le discours des discours, le discours-maître, celui qui régularise les savoirs et, en conséquence, exerce un pouvoir sur l'élaboration de la culture. Le mythe de la caverne de Platon, dans lequel la connaissance est symbolisée par le soleil, s'avère particulièrement significatif. Selon le récit du philosophe grec, aller vers la connaissance c'est, guidé par le maître, aller vers la lumière en laissant derrière soi l'ombre de la caverne, c'est-à-dire le monde de la perception sensible. En l'occurrence, dans le monde moderne, « le discours du philosophe-pédagogue sera [...] celui de la lumière, de la conscience, de l'ordre, du vrai, du sensé, de la connaissance; celui d'une vision juste, d'un point de vue unique devant rallier tout autre dans son économie, l'économie du Même<sup>3</sup> ».

Pour que les hommes distinguent le vrai du faux, à savoir l'original de la copie, et parviennent à une vision juste sur les choses, il convient donc que le Maître, comme le rappelle Madeleine Ouellette-Michalska, « éduque en eux le bon organe. [Alors] le choix du Maître se porte donc sur l'œil<sup>4</sup> ». « N'accède [donc] à l'existence que la matière captée par l'Œil, le reste étant tenu pour nul, suspect ou dérisoire<sup>5</sup> ». En conséquence, la connaissance s'acquiert en observant le visible et la réalité se construit à partir des images fabriquées selon les modèles fournis par l'Homme. Cette thèse engendre le raisonnement suivant : le langage *exprime* la Vérité en traduisant fidèlement l'Expérience créant ainsi une alliance absolue entre la Vérité et l'Expérience.

<sup>3</sup> Luce St-Cyr, « L'interprétation de Luce Irigaray du féminin en tant que dimension occultée du discours philosophique », dans Lucille Roy Bureau et Georges A. Legault, dir., *Féminisme : éthique et philosophie*, Actes du colloque du congrès de l'ACFAS, Québec, *Cahiers de recherche du GREMF*, cahier 50, 1992, p. 45.

<sup>4</sup> Madeleine Ouellette-Michalska, *op. cit.*, p. 57.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 62.

À l'inverse, Claire Dubé soutient que « la vérité est toujours double » (p. 140). La narratrice, qui se trouve dans un monde où ne sont plus mis en jeu exclusivement que des modèles et leurs copies mais également ce que Baudrillard nomme du simulacre — qui, en fait, ne ressemble ni à l'original ni à ses copies — refuse l'alliance absolue entre la Vérité et l'Expérience. La relecture déconstructive du mythe de la caverne de Platon dans *Copies Conformes* pourrait même être apparentée à un geste politique dans la mesure où cette lecture va au-delà d'une interprétation du récit et vise plutôt à modifier la connaissance de la lectrice et sa relation avec un texte fondateur. Il s'agit alors de montrer, d'une part, comment les hypothèses, les affirmations ou les présupposés du texte de Platon sont marqués par une idéologie patriarcale qui sert à préserver le pouvoir des hommes et, d'autre part, d'offrir aux femmes des alternatives et des pistes pour une réappropriation du savoir et du pouvoir.

L'auteure semble acquiescer à la théorie de Jardine qui propose une Vérité qui ne serait ni vraie ni fausse, « une vérité qui serait *in-vrai-semblable*, implausible, improbable, incroyable<sup>6</sup> » une *vrai-semblance* qui serait codée de féminin et mise en discours de nouvelle manière par l'écriture des femmes.

En accord avec les penseurs postmodernes, Jardine prône qu'il faut « démonter l'illusion qu'il existe une vérité universelle quelconque dont on pourrait prouver l'existence grâce à une soi-disant expérience universelle<sup>7</sup> ». L'instance discursive de *Copies Conformes* rend précisément compte de l'écart qui subsiste entre les mots et la réalité :

Dans cette région ultime de l'Occident, j'aurai aussi compris ce que le mot riche veut dire, et qu'il ne veut pas dire la même chose sous toutes les latitudes, ce en quoi il n'est qu'un mot comme les autres, ce en quoi les mots ne sont en rien différents du reste (p. 96). [C'est que]

<sup>6</sup> Alice A. Jardine, *op. cit.*, p. 177.

<sup>7</sup> Alice A. Jardine, *op. cit.*, p. 175.

dans une langue seconde, les mots sont simplement plus éloignés de la réalité que dans la langue maternelle (p. 58) [et] ce qui compte c'est la réalité (p. 55).

Au Québec, l'écrivaine Louky Bersianik souligne que « [les] écrivaines féministes, qui travaillent sur le langage via l'écriture, mettent en question le système symbolique de la langue en tant que pur produit de la culture patriarcale<sup>8</sup> ». Dans *La Main tranchante du symbole*<sup>9</sup>, l'auteure démontre que le pouvoir patriarcal s'organise autour de la soumission d'une généalogie à l'autre et, par là, s'accompagne de la prédominance du discours des hommes.

La parole des femmes s'en trouve ainsi censurée et rendue peu à peu inaudible. Soumises à la généalogie masculine, dépossédées de leur mémoire et de leur histoire, les femmes sont frappées d'aphasie. Bersianik étaye sa théorie en affirmant que les femmes souffrent d'apraxie, signifiant par là que la valeur de leurs activités spécifiques est si peu reconnue qu'elles ont perdu le sens de l'action accomplie pour elles-mêmes et ignorent quelle signification donner à leurs activités en dehors du service rendu à autrui. Soumises aux enseignements patriarcaux et au poids d'une langue sexuée, les femmes en arrivent à douter de leur propres pensées et perceptions puisque le sujet/femme ne peut se reconnaître dans une langue sexuée et sexiste. « Elle n'a pas ce "sentiment linguistique" qui fait qu'elle puisse *accepter* et comprendre, c'est-à-dire prendre avec elle, pour elle, comme de l'argent comptant, indiscutable, les phrases que produisent les parlants de cette langue, de sorte qu'elle proclame son "inadéquation

---

<sup>8</sup> Louky Bersianik et coll., « La lanterne d'Aristote », *La Théorie, un dimanche*, Montréal, Les Éditions du Remue-ménage, 1988, p. 92. Lori Saint-Martin opine dans le même sens relativement à la critique féministe : « il s'agit beaucoup moins de dénoncer les images stéréotypées de la femme véhiculées par les discours traditionnels [...] que d'étudier la spécificité de l'écriture au féminin, de découvrir de quelle façon le féminin s'inscrit dans le langage, dans la textualité », « Le féminisme, une nécessité vitale », *Voix et Images*, vol. 53, n° 2, hiver 1993, p. 392.

<sup>9</sup> Louky Bersianik, « Les agénésies du vieux monde », *La Main tranchante du symbole*, Montréal, Les Éditions du Remue-ménage, 1990, p. 238-257.

linguistique"<sup>10</sup> ». La théoricienne québécoise suggère donc la déconstruction du système symbolique du langage pour instaurer une nouvelle logique du signifiant.

\*

### **Du discours hégémonique à la prise de parole de femmes**

Si Luce Irigaray insiste sur l'impossibilité d'articuler le féminin au discours et, partant, sur la nécessité d'un langage autre pour déprendre le féminin de l'impasse du silence et de sa forclusion dans la sphère du privé<sup>11</sup>, Julia Kristeva ne recherche pas la création d'un langage féminin qui s'oppose au langage masculin.

Rather, she is trying to define the feminine *in* language and its potential for creating a new subject, a subject in process [...]. For Kristeva subjects are products of discourse, they do not exist in a pré-given sense, and they are not producers, but produced<sup>12</sup>.

Puisque, dans l'histoire de la pensée occidentale, l'espace « à l'extérieur » du sujet conscient a toujours connoté le féminin, alors on peut affirmer que toute tentative d'aller vers cette altérité au sein du discours signifie une mise en discours de la femme.

Si on ne peut passer sous silence les travaux de Julia Kristeva lorsque l'on traite de la création de la femme comme sujet, il faut aussi mentionner que sa théorie, appuyée sur les travaux de Jacques Lacan, a parfois donné lieu à la critique de la part de certaines féministes. Il est opportun de rappeler que Lacan établit le Phallus comme le

---

<sup>10</sup> Louky Bersianik, *La Théorie, un dimanche*, p. 94-95.

<sup>11</sup> Il est opportun de rappeler que les travaux de Luce Irigaray ont porté davantage sur la dissection des textes « mâles » dans une volonté de désacraliser la théorie masculine, plutôt que sur l'écriture féminine en tant que telle. De fait, l'auteure lutte contre les itinéraires prescrits pour les femmes dans le discours androcentrique « en libérant, tout en valorisant, le féminin refoulé dans les textes masculins », tel que le signale Alice A. Jardine, *op. cit.*, p. 312.

<sup>12</sup> Susan S. Hekman, *op. cit.*, p. 90.

signifiant maître de l'univers symbolique, tandis que la femme est définie comme l'Autre, le Vide, le Manque dans le symbolique. Quelle est donc l'hypothèse énoncée par Kristeva ?

Au risque de simplifier à l'excès cette théorie, disons que Kristeva pose le sujet comme construit par le langage et ajoute que c'est précisément l'absence de la femme du monde symbolique qui peut lui permettre de le déconstruire et le transformer. Le processus qui permet la création du sujet prend en ce sens la forme d'un mouvement entre le symbolique et le sémiotique, le second terme étant associé à la nature, le féminin, l'atemporel et le premier à la culture et à l'ordre patriarcal. Telle qu'articulée par Kristeva, l'antinomie entre le sémiotique et le symbolique dans les textes littéraires prend sa source dans les idéologies sociales et culturelles. Si, comme l'affirme la théoricienne, le sémiotique associé au féminin, rappelons-le, porte en germe la possibilité d'une métamorphose du langage et du système social, on peut donc dire que ce sont les femmes qui peuvent opérer ce changement. « Since the symbolic order is masculine, patriarchal, women cannot identify with this order. Nor should they try to reverse that order or set up an order of their own. Rather, their function is to subvert the order from within<sup>13</sup> ».

Dans le même ordre d'idées, Alice A. Jardine émet l'hypothèse d'une « transformation de la femme et du féminin en verbes au sein des narrations [...] en crise de légitimation<sup>14</sup> » et la possibilité d'élaborer une stratégie de lecture et d'écriture permettant de repenser la relation des « sujets parlants (masculins et féminins) au réel, à l'imaginaire et au symbolique<sup>15</sup> ». Le concept de gynésis que développe Jardine suppose une remise en question des présupposés idéologiques, symboliques et

---

<sup>13</sup> Susan S. Hekman, *op. cit.*, p. 90.

<sup>14</sup> Alice A. Jardine, *op. cit.*, p. 48.

<sup>15</sup> Alice A. Jardine, *op. cit.*, p. 48.

politiques qui sous-tendent notre conception du langage et du sujet parlant. Se produit alors ce qu'elle nomme « l'effet-femme » c'est-à-dire l'inscription dans les textes d'un nouvel imaginaire, d'un espace psychologique où les femmes peuvent accéder à la représentation, se doter par le fait même d'une identité et agir en tant que sujets; c'est la présence de « l'absence », de ce qui a été omis, occulté, démuné d'expression. En somme, réinventer les structures du langage, de l'imaginaire et du symbolique passe par la reconnaissance de l'expérience des femmes. L'écriture des femmes, lorsqu'elle met en lumière leur expérience, ne pourrait-elle pas être qualifiée de geste politique ?

[F]eminisms have also refocused attention on the politics of representation and knowledge — and therefore also on power. They have *made* postmodernism think, not just about the body, but about the female body; not just about the female body, but about its desires — and about both as socially and historically constructed through representation<sup>16</sup>.

\*

### Reconnaissance de l'expérience et filiation

Nul doute que le discours philosophique occidental, théoriquement masculin, qui privilégi[e] « l'élévation de l'esprit vers le soleil sans retour possible à la caverne [...], invalide le monde souterrain associé au féminin. Le discours de la mère [est] donc celui de l'ombre, de l'inconscient, des phantasmes, du désordre, du faux, de l'insensé... de la folie<sup>17</sup> ». En ce sens, l'ordre social monogamique assure l'autorité du père et le pouvoir de sa généalogie, d'autant plus que, de façon générale, la femme devient mère dans la famille de son mari. Exilée dans la maison de l'époux, la femme est donc coupée de ses racines, de son histoire, de la filiation maternelle et le fils, née de la mère, est obligatoirement soumis à la loi du père et soustrait à la généalogie

---

<sup>16</sup> Linda Hutcheon, *op. cit.*, p. 143.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 45.

féminine<sup>18</sup>. « Éclipse de la mère, du lieu (du) devenir, qui soutient de sa non-représentation, voire de sa (dé)négation, l'être absolu attribué au père [...] la mère, heureusement, ne se souviendrait pas. [...] [Elle serait] sans mémoire<sup>19</sup> ».

À un moindre niveau, la décision de soumettre leur fils de cinq ans à une expérience d'immersion dans la langue anglaise évoque la soumission de la mère à l'autorité du père. Songeant à cette initiative, Claire manifeste ses inquiétudes : « au contraire de toi, je n'ai jamais pensé qu'on puisse sortir de sa langue natale si facilement. J'étais la femme d'une seule langue [...]. C'est toi qui avais imaginé cette expérience d'immersion dans l'anglais pas moi [...]. Tu m'avais convaincue. Mais avions-nous bien fait ? » (p. 35).

Qu'en est-il alors de la *langue maternelle* ? Ne serait-elle qu'un échange entre mère et enfant hors d'un discours socialement acceptable ? Par ailleurs, dans la tradition « féministe », les mères perpétuent la généalogie féminine au moyen du récit de leur expérience, récit transmis bien entendu de mère en fille. Or, le texte de Monique LaRue se distingue par la façon dont se transmet le souvenir. En effet, la mère et le fils sont tous deux responsables de la filiation mémorielle : « je me souviendrais pour lui. Je serais sa mémoire comme lui, redonnant sens aux mots, lui-même était ma mémoire. » (p. 137). *Copies Conformées* met en scène une femme qui a saisi l'importance de restaurer la fidélité à la généalogie féminine non seulement pour elle-même mais pour son fils. « C'était peu, très peu. Infime. Et pourtant c'était tout. Tout ce qui importait » (p. 137), déclare Claire.

---

<sup>18</sup> Luce Irigaray, montre la nécessité de « donner aux filles une figuration valable de leur généalogie [comme] condition indispensable de leur identité ». *Je, Tu, Nous. Pour une culture de la différence*, p. 58.

<sup>19</sup> Luce Irigaray, *Speculum de l'autre femme*, p. 383.



La narratrice sait bien que si la filiation disparaît « il ne reste plus rien. La chaîne humaine est brisée » (p. 137). « Ce cordon qui nous rattache à nous-mêmes et qui, si nous ne l'entendons plus nous fait revenir à l'état de barbares sans mémoire » (p. 151), c'est la mémoire de l'expérience qui transforme la logique discursive en intégrant l'imaginaire comme un élément du processus de la connaissance. La mémoire devient alors une figure spatiale qui investit le champ de la parole pour façonner l'identité individuelle.

\*

### **Utopie amoureuse et réalité de l'amour**

Toutefois, le personnage féminin, comme le prisonnier de la caverne de Platon, veut accéder à la lumière de la connaissance vraie dont on lui a dit qu'elle apportait le bonheur. Ainsi, l'écoute du mythe de la caverne dans le récit, discours patriarcal exemplaire, exacerbe le désir de la jeune femme de sonder un autre mythe, celui des grandes amoureuses. Isolée dans l'espace californien, coupée de contacts avec ceux qui partagent sa langue et sa réalité, désireuse de naître ou renaître à la connaissance, Claire se persuade que Zarian s'avère « la seule et unique piste » (p. 72). Ne correspond-il pas au héros romantique : « regard pénétrant », « voix magnétique » (p. 102). « Le sourire paternaliste de l'éternel masculin » (p. 102) coïncide indéniablement avec le discours mâle que tient l'Arménien.

Mais la jeune femme espère vivre « une de ces révélations totales et pleinement satisfaisantes qui vous clouent le bec et vous empêchent à jamais de vous poser des questions sur vous-mêmes » (p. 105). Elle s'abandonne donc au maître, au pédagogue : « Je me laissais faire » (p. 96), dit-elle alors que, portant les vêtements

de Brigid et charmée par l'intelligence et l'exotisme de Zarian, elle se trouve emportée dans un autre monde, dans une nouvelle peau : « je m'évanouissais de moi-même [...]. Ces mains courant sur cette robe qui ne m'appartenait pas révélaient une femme que je n'étais pas et qui, pourtant, puisqu'elle habitait mon corps, devait bien être entrée par quelle faille en moi » (p. 96). « Elles étaient en moi, les grandes amoureuses » (p. 104), observe-t-elle. Or, vêtue de la robe de Brigid, la Québécoise ne sait plus à qui s'adressent les mots d'amour que prononce Zarian. Endosser les vêtements d'une autre n'a pour résultat que d'accroître l'écart entre ce qu'elle est et l'image que lui propose le mythe des grandes amoureuses. Et ce que souhaite Claire, au contraire, c'est la complémentarité. Pour ce faire, il faut redonner sens aux mots usés, briser les oppositions dichotomiques vrai/faux, sujet/objet, nature/culture qui étayent la signification du discours occidental pour aller vers l'ouverture et l'hétérogénéité. En ce sens, peut-être la Québécoise doit-elle demeurer dans le labyrinthe californien pour interroger le discours androcentrique et tenter d'inscrire sa propre parole ?

Bien que les femmes aient été tenues à l'écart de la parole officielle dans la tradition occidentale, leur voix, faite autant de silence, de non-dit que de sons véritables, n'en est pas moins porteuse de sens. « Le silence [...] s'entend. Il participe pleinement de ce qu'est l'univers du féminin, et de ce qu'est l'identité féminine. [...] Il est chargé d'un trop plein de non-dit, de tu, et le tu, c'est du dit, ce n'est pas du "rien à dire"<sup>20</sup> ».

\*

---

<sup>20</sup> Laurence Enjolras, « Vers un nouveau langage », *Femmes écrites. Bilan de deux décennies*, Saratoga, Californie, Annalibri, 1990, p. 60.

## Un monde au féminin : une vision hétérogène de la réalité

C'est entre autres par l'écriture que les femmes parviennent à instaurer une dynamique fondée sur la mobilité des idées, où « le langage échappant à la clôture symbolique offre de nouvelles possibilités<sup>21</sup> », joue sur l'ouverture, la diffraction et déconstruit l'espace de la signification pour penser autrement le partage entre le réel et l'imaginaire, le corps et le langage. Si, comme le prétend Laurence Enjolras, l'écriture des femmes se distingue par

les blancs [...], l'ouvert, l'insaisissable, la voix, l'intériorité, la mère, [...], le temps achronologique, le mystère des lointaines et indiscernables origines [...], la parole, la naissance et la vie, la solitude et le silence, la servitude et l'exploitation, les cycles, le regard, le mutisme et le chant [...]<sup>22</sup>

la prise de parole qu'est l'écriture des femmes ne peut que s'opposer aux valeurs et à l'idéologie de la société patriarcale et ainsi provoquer l'éclatement du système binaire qui met en opposition le vrai et le faux, le privé et le public, le centre et la périphérie.

Il semble que les femmes ont compris que c'est du langage que provenait le pouvoir des hommes. Elles sont rapidement arrivées à la conclusion que « femmes, égales mais différentes des hommes, elles avaient un autre rapport à la langue, que leur langage et leur parole, idiosyncrasies par rapport au trésor commun étaient à respecter dans leur originalité et qu'ils avaient valeur intrinsèque<sup>23</sup> ». Ainsi, à quelques reprises dans le roman, la narratrice réaffirme que « ne pas penser le contraire de ce [qu'elle] pense, [qu'elle] ne peut pas [se] mentir » (p. 139).

---

<sup>21</sup> Louise Dupré, *Stratégies du vertige*, p. 21.

<sup>22</sup> Laurence Enjolras, *op. cit.*, p. 60-61.

<sup>23</sup> Laurence Enjolras, *op. cit.*, p. 20.

Une forme *différente* de langage, des transformations dans la syntaxe et dans la forme pour la rendre plus fluide, plus signifiante pour les femmes ont ainsi été proposées par des théoriciennes, telles Irigaray, Cixous, Chawaf qui voulaient rompre avec le discours totalisant et péremptoire des hommes. Laurence Enjolras signale les excès et les contradictions où a parfois conduit cette ligne de pensée : style quelquefois alambiqué, signifiés difficilement saisissables, médiocrité de certains textes publiés pour la seule raison qu'ils sont écrits par des femmes, incohérence entre l'assujettissement des femmes que les textes prétendent dénoncer et la glorification des tâches dévolues aux femmes<sup>24</sup>. Si ces errements sont bien réels, il faut par ailleurs reconnaître que ces textes permettent l'apparition de thèmes qui avaient toujours été absents de la littérature puisqu'ils étaient associés à la condition de vie des femmes.

Certaines théoriciennes, et non les moindres, refusent « de voir dans leur pratique écrite et dans leur utilisation du langage quelque chose d'*essentiellement* féminin<sup>25</sup> ». Selon elles, ce n'est pas la nature des femmes qui est différente mais leur situation dans la société, dans la culture. Or, si la revalorisation des femmes est plus que souhaitable, l'idéalisation d'une féminité unique et définie d'avance ne risque-t-elle pas d'imposer un modèle de la « vraie femme », tout aussi pernicieux que celui imposé par le modèle patriarcal ?

Alors, comment définir les écrits des femmes ? Les nuances sont importantes et permettent d'affiner les analyses critiques. Est-il possible de tracer des paramètres utiles à l'analyse des textes sans tomber dans des divisions trop radicales ? Selon Laurence Enjolras, il est possible de dégager des caractéristiques dans les productions écrites des

---

<sup>24</sup> Rappelons toutefois que les critiques masculins ne sont pas toujours des modèles de rigueur et d'objectivité lorsqu'il s'agit d'analyser les textes de leurs pairs.

<sup>25</sup> Laurence Enjolras, *op. cit.*, p. 54. L'auteure illustre son propos par des citations d'écrivaines comme Kristeva, de Beauvoir, Duras et d'autres qui rejettent l'essentialisme prôné par Irigaray.

femmes. Il apparaît que les textes signés par les femmes « seraient plus proches de l'oralité, de la parole transmise ou échangée, proches en cela de la tradition ancestrale<sup>26</sup> », comme marqués d'un désir de retour à la « langue maternelle », langue de jouissance, dont parle Dupré. Ne faudrait-il pas aussi rapprocher ce désir de retour à la langue maternelle de « la vocation de la voix » [...] et de la tradition orale assumées par les femmes [...] la fille se sentant l'obligation de reprendre et de perpétuer le chant de la mère<sup>27</sup> », comme si la voix fondamentale était maternelle. La voix doit aussi être rapprochée de la filiation, de la mémoire. Ne dit-on pas que la tradition orale est la mémoire d'un peuple ?

Dans la poésie, le retour à la langue maternelle s'exprime par le rythme et le jeu de la signifiante. Qu'en est-il des romans ? Pourrait-on dire alors que le discours tenu par les femmes, lorsqu'il remet en cause l'autorité et le pouvoir masculins et propose une façon autre d'établir des rapports entre les déterminations sociales et l'écriture, crée une dissonance, une brèche qui favorise le retour à soi-même et à la mère ? La parole deviendrait alors parole d'identité, « le retour à la mère étant un fascinant retour au Même, ou plutôt à la même<sup>28</sup> ».

Toutefois, les dangers d'une définition trop étroite de l'écriture des femmes, tels que signalés par Louise Dupré, nous semblent réels. En effet, les auteures ne risquent-elles pas l'enfermement dans des modèles précis sous peine d'être exclues et rangées du côté de la masculinité ?

À l'encontre de cette tendance, *Copies Conformées* est marqué d'une ouverture, d'un questionnement des valeurs traditionnelles, non dans le but de recréer un nouveau

---

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 58.

<sup>27</sup> Béatrice Didier, *op. cit.*, p. 17.

<sup>28</sup> Béatrice Didier, *op. cit.*, p. 26.

pouvoir mais dans l'espoir de mettre fin à un régime qui repose sur la répétition et la recherche de la Vérité absolue. Le discours romanesque illustre l'importance de la chaîne humaine, de l'identité collective et individuelle à travers le temps, sinon « ne restent que des apparences, des images et puis c'est la disparition » (p. 137).

Est-ce pour cette raison que, tout au long du récit, la narratrice de *Copies Conformes* manifeste la volonté très ferme de conserver sa langue maternelle. Il ne s'agit pas ici d'un nationalisme frileux mais plutôt d'un moyen pour la jeune femme de construire une subjectivité qui ne soit ni rigide ni immuable. Elle veut briser la linéarité du discours hégémonique et construire un langage qui rassemble le fragment et la totalité. En Californie, la Québécoise a compris quelque chose de fondamental : « les mots ne sont en rien différents du reste » (p. 96), chacun leur donne un sens basé sur l'expérience. De cette façon, la quête identitaire ne masque pas la singularité ou l'individualité mais conduit plutôt vers « une identité souple, mouvante, la seule qui puisse ouvrir au devenir collectif dans la multiplicité [...] »<sup>29</sup>.

De la même manière, les écrits des romancières et des poètes québécoises, marqués de préoccupations féministes à différents niveaux, dénotent que certaines d'entre elles se reconnaissent Autres et spécifient dans leurs textes leur situation de différence. « Le mot *identité* peut alors dévier. Il rencontre le mot *communauté* : là, les affinités, les intérêts communs entre personnes d'un même groupe ne masquent pas les singularités<sup>30</sup> ». Signalons au passage que des chercheuses, telle Iris Marion Young<sup>31</sup>, craignent au contraire que le concept de communauté ne ramène à celui d'unité, c'est-à-dire à la création d'un modèle unique auquel toutes les femmes seraient

<sup>29</sup> Louise Dupré, *La Théorie, un dimanche*, p. 129.

<sup>30</sup> Louise Dupré, *ibid.*, p. 129.

<sup>31</sup> Iris Marion Young et coll., « The Ideal of Community and the Politics of Difference », dans Linda J. Nicholson et coll., dir., *Feminism/Postmodernism*, Londres et New York, Routledge, 1990, p. 300-323.

tenues de souscrire. Ce danger est exprimé dans le roman de Monique LaRue par les inquiétudes de Claire qui, bien qu'habituee à vivre « au point d'impact de deux langues » (p. 188), comme Montréalaise et comme femme, craint le multilinguisme et le nivellement des cultures qui s'ensuit. Elle sait que l'uniformisation de la culture favorise les pratiques du clan dominant qui s'avère celui des hommes dans la majorité des cas.

Or, ne pourrait-on pas imaginer que la différence s'articule selon un principe d'alliance, de modèle d'association plutôt que de division ? Ne peut-on fragmenter le schéma qui stipule que les hommes vivent leur « spécificité » en s'identifiant à la culture dominante alors que celle des femmes est liée à la marginalité ? Comme le dit Louise Dupré, « il faut tenir compte que « [s]il y a les Hommes, ceux chez qui on reconnaît la fascination du pouvoir, [il y a] aussi les hommes, ceux que l'on estime<sup>32</sup> ».

C'est précisément ce genre de relation qu'entretiennent Claire et son mari. Au-delà des divergences d'opinion sur des sujets liés au travail du chercheur montréalais, les mots « tissent un cocon » et les paroles « sont approximatives et libres » (p. 75) entre les deux époux. L'enveloppe protectrice du cocon, associée ici à la parole, prend alors une double signification : en plus de contrer la dimension anxiogène de l'isolement en terre étrangère, le dialogue avec le conjoint ne serait-il pas le fil qui permettra à Claire de sortir du labyrinthe, de retrouver son chemin ? Quoique ce discours présente un statut paradoxal en ce sens qu'il actualise une absence, il guide et soutient Claire dans la quête. Le dialogue fictif qu'elle entretient avec ce même homme crée une ouverture et s'instaure comme symbole de cohésion et d'agent de retour au présent. Ce qu'elle se permet de « dire » à son époux absent, de *se* dire, procure une

---

<sup>32</sup> Louise Dupré, *La Théorie, un dimanche*, p. 132.

forme de stabilité à la jeune femme et lui permet de quitter la Californie renouvelée, voire régénérée, prête à retourner à son propre point d'ancrage, soit sa ville natale.

Au sortir de la maison de Zarian, c'est précisément la voix de son mari qu'elle entend : « je t'entendais en moi. "Rien n'est grave, Claire. Il n'y a qu'à retrouver la Renault et à revenir. Revenir, c'est toujours revenir au présent." Je te-me parlais », pense-t-elle à ce moment précis (p. 125).

En ce sens, le parc public, lieu de la première rencontre de Claire et de l'homme qu'elle aime, prend valeur de symbole. Cet endroit est un lieu féerique qui donne naissance à l'amour et à la parole :

La première neige. Les bruits feutrés, les rires assourdis, nos mouvements ralentis. Une clarté presque irréelle montait des trottoirs. Nous avions marché en calant dans la neige, comme en rêve. [...] Et nos paroles, approximatives et libres, avaient commencé à tisser leur cocon. [...] Et ensuite, jamais nous n'avons cessé de nous entendre (p. 75). Et depuis, jamais je n'avais trouvé une seule raison raisonnable de déchirer ce léger cocon de mots qui, à partir de ce moment, nous avait réunis et me rattachait irrémédiablement à toi, plus fort que tout (p. 128).

Ce segment narratif, actualisé à trois reprises dans le roman, suggère que la prise de parole est une naissance; pareille spatialité évocatrice peut être mise en parallèle avec la quête fondamentale du récit : la recherche identitaire de Claire Dubé. Le texte ne fournit aucune information narrative quant à la vie de Claire avant la première rencontre avec celui qui deviendra son époux; de fait les analepses internes vont rarement plus loin que cet événement. Tout se passe comme si l'existence de Claire avait commencé à ce moment.

Par ailleurs, le dialogue établi avec le mari permet de situer le cadre de la quête identitaire et fait ressortir la difficulté pour une femme, qui n'a « pas de métier, pas de personnalité, pas de carrière » (p. 32), de se doter d'une identité propre. Au début du



récit, les réflexions de Claire font état de son déplaisir face à sa propre indécision, suscitée, croit-elle, par la dépendance envers son mari. Elle se désole de ne pouvoir passer cinq minutes sans penser à lui et de le sentir « comme les amputés sentent leur membre fantôme ». Elle avoue : « sans toi, je n'étais plus que la moitié de "nous-mêmes". Étrange impression de ne plus être "individuée", d'être un demi-corps, la partie d'un Tout » (p. 38). L'utilisation du « nous » participe à l'oblitération du « je » et annonce les efforts que la narratrice devra consentir pour acquérir son identité, son centre. Resurgit alors la problématique de la naissance du sujet/femme et de la construction de l'identité.

\*

### **L'éthique féminine et la morale de la Sollicitude**

De façon évidente, les femmes se démarquent du modèle officiel sujet/objet dans leur expérience de la moralité<sup>33</sup>. Carole Gilligan<sup>34</sup> définit les valeurs morales des femmes comme une préoccupation fondamentale du bien-être d'autrui non dans le seul sens de l'égalité, — c'est-à-dire en accordant les mêmes égards à tous de manière uniforme — , mais dans un souci d'équité, ce qui suppose une prise en compte des besoins particuliers. Il en découle une attitude de réceptivité et de responsabilité et une dialectique entre le soi et l'Autre où les deux sont reconnus comme personnes à part entière, et non dans un rapport antinomique de sujet à objet. Cette approche, désignée comme « morale de la Sollicitude » par Gilligan, prône que l'être humain est en relation avec les autres et, de ce fait, responsable des autres. À l'opposé, les tenants de la philosophie occidentale identifient comme une carence les éléments qui servent à

---

<sup>33</sup> La philosophie fonde la moralité sur la Raison et la Liberté. Parler de développement moral chez la femme suppose qu'on lui reconnaît l'accès à la Raison et à la Liberté.

<sup>34</sup> Carole Gilligan, *Une si grande différence*, Paris, Flammarion, 1986, 269 p.

caractériser le sens moral des femmes : interdépendance, souci des autres, importance accordée aux relations interpersonnelles et à leur maintien. Contrairement à la pensée androcentrique où toutes les femmes sont perçues globalement comme l'Autre, dans la morale de la Sollicitude, dont les femmes font l'expérience, l'Autre est saisi comme différent de soi mais selon ses caractéristiques individuelles et personnelles, un être en situation. Loin de se tenir à distance sous prétexte d'objectivité, les femmes plongent au cœur même du problème parce l'Autre c'est *tel Autre* avec ses particularités propres. Luttant pour reconquérir son moi et résoudre le dilemme entre elle-même et l'Autre, la femme tente de trouver une solution qui ne lésera personne.

Toutefois, la prétention à une morale différente pour les femmes peut conduire à la création de sphères séparées pour les hommes et les femmes ou encore à l'idée que cette différence, comme tant d'autres, tient à la « nature » des femmes et est reconnue comme inférieure. Gilligan prône au contraire que

si l'approche morale de la Sollicitude, issue de l'expérience des femmes, pouvait être reconnue comme n'étant pas seulement une affaire de femmes, mais comme étant porteuse de vérités oubliées dans la théorie actuelle, [...] on pourrait se mettre en quête d'une théorie nouvelle dans laquelle l'épanouissement humain apparaîtrait comme un équilibre entre l'attachement et la séparation<sup>35</sup>.

Les femmes, comme les hommes d'ailleurs, pourraient alors enfin se sentir libres de dire leur différence, sans courir le risque de la censure ou de l'exclusion.

On peut déceler, dans *Copies Conformées*, cette morale de la Sollicitude dont parle Gilligan. En effet, le texte révèle des points communs entre Brigid et Claire qui, bien que ces traits ne soient pas explicitement insérés dans le texte, n'en sont pas moins présents. Par delà les clivages qui les distinguent et les opposent, il existe une forme de

---

<sup>35</sup> Cité par Lucille Roy Bureau, « Femmes et développement moral: la fin d'un mythe », *Un savoir à notre image ? Critiques féministes des disciplines*, p. 211.

solidarité entre les deux protagonistes, comme si la complicité entre femmes allait au-delà des apparences. Brigid s'adresse à Claire en ces termes : « vous êtes une femme, vous avez un enfant, je suis sûre que vous comprendrez » (p. 45). C'est à la mère que Brigid fait appel. Elle craint pour Joe et elle est convaincue que Claire acceptera de l'aider. Parallèlement, la Montréalaise accorde foi aux propos de Brigid : « pourquoi m'aurait-elle téléphoné, pourquoi m'aurait-elle menti ? » (p. 50), se demande-t-elle.

Les difficultés éprouvées par Claire, lorsqu'elle veut faire entendre son message, semblent l'un des signes majeurs de son exclusion de la société californienne. On peut donc comprendre que les échanges ne sont pas plus faciles avec Brigid qu'avec les autres gens. L'Américaine s'adresse à Claire au moyen de phrases courtes, presque elliptiques et sans véritable suite logique. La charge émotive condense l'énoncé et rend compte de l'angoisse de Brigid. Une expression de culpabilité et de peur s'entremêlent à des passages tirés du *Faucon Maltais*. Certes, l'absence d'échange verbal témoigne de la distance culturelle qui sépare les deux femmes. Cependant, à défaut de pouvoir dialoguer, Claire dira que « le silence [les] liait » (p. 40). Elle sent Brigid comme « en sursis » (p. 40) au bout du fil et n'ose pas raccrocher l'appareil : « J'avais la certitude immédiate qu'elle voulait communiquer, dire quelque chose d'une extrême importance et que, pour une raison quelconque, elle n'en avait pas été capable » (p. 41).

Claire attend, espère même l'appel de Brigid. Elle a ressenti l'angoisse habitant cette femme, dont les photos d'enfant et de jeune fille traduisent la détresse. De fait, en dépit du malaise provoqué par la froideur du regard et l'attitude de Brigid, Claire demeure fascinée et elle éprouve une forme de compassion à l'endroit de cette femme. Nul doute que Claire peut comprendre le besoin de Brigid de vouloir devenir une autre :

il me semblait comprendre mieux que personne la fatalité qui avait entraîné vers l'autodestruction la femme qui se tenait là, devant moi. Tirer l'épiderme, détendre les nerfs, modifier les muscles du sourire, la longueur du nez, la peau du ventre : devenir une autre, dans ce cas, c'était devenir soi-même<sup>36</sup> (p. 176).

N'est-ce pas à cette tentation que la jeune Montréalaise a cédé en revêtant la robe, les bijoux, les sandales de Brigid, en imitant pendant quelques heures l'Américaine flamboyante ? Contrairement à Brigid O'Doorsey qui adopte les vêtements et même le discours de Brigid O'Shaughnessy dans *Le Faucon Maltais*, il semble néanmoins que la narratrice endosse temporairement l'allure de Brigid pour mieux cerner sa propre réalité. En somme, la problématique d'identification est en même temps une tentative d'échapper à la fascination exercée par l'éclatante Brigid.

\*

### Construction de l'identitaire

Au fil du texte, on constate que l'objectif de Claire consiste à rester juge de ses décisions et en accord avec ses convictions. Le discours dualiste tenu sur l'amour et la passion, l'impasse du silence dans laquelle elle se trouve confinée, la non reconnaissance de son savoir sont autant de blessures que la protagoniste veut panser. D'ailleurs, la douleur de ne pouvoir dire sa propre expérience du monde, de n'être considérée qu'à travers le discours androcentrique se transforme peu à peu en colère. « Une certaine fureur [...] me guidait dans ces rues inconnues » (p. 104), pense-t-elle. Elle décide sciemment de demeurer fidèle à l'expérience plutôt qu'au discours mythique.

---

<sup>36</sup> C'est moi qui souligne.

On verrait bien. Une femme libre et dégagée de son désir suivait un étranger dans une ville étrangère. Et cette femme était certainement moi. On verrait bien ce que je découvrirais. La passion ? Le grand amour ? Le vrai ? Celui dont parlait Vasseur ? On verrait ce qu'on verrait [...]. J'en aurais le cœur net. Je n'ai jamais cherché l'expérience pour l'expérience. Mais je n'ai jamais cessé de croire à la méthode expérimentale (p. 104).

Lésée du pouvoir de la parole et forclosée dans la sphère privée établie par le discours patriarcal, Claire puise les ressources dans sa propre expérience afin d'arriver à cette clarté de l'esprit qui est en même temps connaissance et maîtrise de soi.

Or, comment les femmes parviendront-elles à l'énonciation d'un signifié féminin dans leurs écrits sinon par l'inscription et la reconnaissance de leur expérience unique ? Il s'agit donc pour les femmes de s'approprier leur expérience, non pour en produire quelque classification et prétendre à leur suprématie sur les hommes — ce qui équivaldrait à reproduire la hiérarchie qu'elles ont dénoncée — mais plutôt dans le but de déconstruire le discours qui a disqualifié leur vécu.

\*  
\*       \*

## CONCLUSION

Nul doute que la reconnaissance de l'expérience des femmes doit être envisagée sous plus d'un angle. Il faut d'abord accorder une valeur équivalente aux activités du domaine du privé<sup>1</sup>, où évoluent encore un grand nombre de femmes, et aux postes occupés par les hommes dans la sphère publique. Il importe également d'admettre l'apport significatif des femmes aux travaux scientifiques autant dans les sciences humaines que dans les domaines de l'architecture, du droit, de l'économie, de la psychanalyse. Reconnaître leur savoir équivaut à leur donner du pouvoir, ces deux concepts étant intimement liés dans nos sociétés occidentales.

Plus encore, reconnaître l'expérience des femmes c'est, de la part des femmes elles-mêmes, re-connaître, c'est-à-dire redécouvrir toute la richesse occultée de leur mémoire et des expériences de celles qui les ont précédées.

Le féminisme, quoique infini dans ses variations, est finalement ancré dans le sentiment que la vérité-dans-l'expérience-et-dans-la-réalité d'une femme est et a toujours été différente de celle d'un homme, que cette vérité-là, ses objets et ses productions ont par conséquent été dévalués et toujours déjà délégitimisés dans la culture patriarcale<sup>2</sup>.

Ainsi la réappropriation des fragments et des symboles antérieurs, la mise à jour d'expériences communes, d'une complicité, d'une mémoire collective, loin d'être un repli vers le passé, seraient-elles des moyens de donner un sens à l'Histoire. En

---

<sup>1</sup> Nous entendons par domaine du privé l'ensemble des gestes, pratiques et représentations de la vie de tous les jours, qui prend souvent la forme de l'étude des gestes du quotidien.

<sup>2</sup> Alice A. Jardine, *op. cit.*, p. 175.

somme, la femme ne veut plus « être la muse ou l'égérie mais [...] l'occupante ressuscitée du trou de mémoire qui fonde l'Histoire<sup>3</sup> ». Il s'agit donc de tisser un fil entre la mémoire et la raison, et ce, de façon à affirmer une réalité et une culture féminines. Alors, les femmes pourront se remémorer ce qui est enfoui dans « le faisceau de [leur] mémoire : mémoire-habitude, mémoire collective, mémoire organique ([puisque] nos cellules en savent finalement beaucoup plus que nous sur notre condition et notre conditionnement), mémoire individuelle et affective<sup>4</sup>. » Peut-on croire que de reconnaître la valeur de son expérience passée et présente suffise à une femme pour résoudre une quête identitaire ? Dans quelle mesure la plongée dans la mémoire, dans l'imaginaire, ne conduit-elle pas à une identité fluide, plurielle, parce que tributaire des générations qui nous ont précédées ? L'identité, comme la vérité, serait-elle mouvante ?

Tout semble indiquer que, pour une femme, l'exploration de sa propre mémoire et de la mémoire collective s'apparente à un voyage en terre étrangère<sup>5</sup>. En ce sens, l'histoire de chacune des femmes ayant été occultée, la démarche mémorielle exige l'exploration de voies (et de voix) nouvelles et l'interprétation d'indices parfois énigmatiques. Cette forme de débordement territorial peut s'accompagner d'une double désorganisation, spatiale et temporelle; la première causée par le dépaysement dans un lieu étranger, la seconde étant le résultat d'une exploration du passé et des certitudes qui jusqu'à ce jour ont guidé sa conduite. Pour éviter de se perdre dans les méandres du trajet entrepris dans le monde réel ou dans la conscience elle-même, la femme doit

---

<sup>3</sup> Claire Lejeune, *Le Livre de la sœur*, Bruxelles, Éditions Labor, 1993, p. 122.

<sup>4</sup> Louky Bersianik, *La Main tranchante du symbole*, p. 246.

<sup>5</sup> Il serait intéressant, à ce propos, de consulter l'étude de Bénédicte Mauguière « L'imaginaire féminin dans *Le Corps étranger* d'Hélène Ouvreard : à la recherche d'une mythologie » (*Quebec Studies*, vol. 14, Spring/Summer 1992, p. 105-113). Dans une perspective où labyrinthe et mémoire sont mis en rapport, l'auteure suggère que le travail de fouille fait par la femme dans sa propre mémoire et la réécriture des mythes au féminin permet de renouer avec la mémoire originelle, avec l'imaginaire et, partant, participe à la résolution du conflit identitaire.

trouver une figure protectrice ou un guide qui permettra soit le retour à l'espace natal, soit la consolidation de l'identité malgré l'éloignement et l'isolement en terre étrangère. La résolution de la quête identitaire passe-t-elle nécessairement par l'écriture, par la production culturelle ? Peut-on imaginer que la prise de parole, circonscrite dans la conscience féminine sous la forme du monologue intérieur, soit suffisante pour conquérir une identité individuelle ?

Que ce soit par le discours ou par l'écriture, *parler n'est jamais neutre*. Comment « dire » en utilisant le langage de l'Autre. Comment débarrasser les mots de leur signification patriarcale et « retrouver une langue d'avant la langue [...], une langue-femme, une langue-mère<sup>6</sup> ». Luce Irigaray pose l'écriture des femmes comme le fruit de la différence sexuelle à savoir de l'intégration initiatique du corps et du langage. Selon cette théorie, la naissance de la femme comme sujet s'accompagne obligatoirement d'une transformation du langage. En effet, « comment ne pas demeurer aveuglément dans l'encerclement et le commentaire du ou des langages de l'autre, notamment l'autre sexe pour qui ne se pose pas comme *sujet sexué*<sup>7</sup> » ?

N'est-il pas illusoire de croire que les femmes sont en mesure d'expulser de leur imaginaire les topoï masculins alors que la parole des femmes est fonction de leur héritage culturel, héritage provenant autant des hommes que des femmes. Bersianik écrit à ce propos que, dans la mesure où elle est « fortement incarnée dans la langue, la symbolique patriarcale fondée sur le Phallus tout-puissant a colonisé notre subconscient et nous impose à toutes et à tous sa loi fondamentale<sup>8</sup>. Alors, comment résister à la pensée patriarcale lorsque l'on est une femme, comme il s'en trouve encore beaucoup au Québec : une mère, une épouse, « sans-métier-et-sans-carrière », dont la sphère

---

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 22.

<sup>7</sup> Luce Irigaray, *Parler n'est jamais neutre*, p. 14.

<sup>8</sup> Louky Bersianik, *La Théorie, un dimanche*, p. 93.



d'activité est limitée au domaine du privé ? Certes, la prise de parole est essentielle, mais permettra-t-elle la résolution de la quête identitaire si le « dire » n'est pas assorti d'un passage du privé au public ? En redonnant à la maternité une valeur de production — contestant ainsi le discours androcentrique qui n'y voyait qu'une activité de reproduction — les femmes ont assurément investi le champ du public. Il importe aussi que les femmes fassent confiance à leur capacité de raisonner et de résoudre des difficultés; elles doivent alors valoriser leurs expériences passées et présentes pour affirmer leur identité.

Bien que la littérature ne soit pas un simple reflet de la société, il nous semble que l'expérience, qui est en quelque sorte la façon d'entrer en relation avec le monde, ne peut que se refléter dans le texte littéraire. Le texte écrit par une femme pourrait alors devenir un partage d'expérience et rejoindre « l'horizon d'attente » de la lectrice femme. Alice A. Jardine désigne comme « lecture identificatoire » ce type de lecture qui fait dire aux femmes qu'elles se reconnaissent dans certains textes d'auteurs. « Bannie la résistance [...], fini le malaise qu'on éprouve à lire tant de romans masculins. Même déchirants, même cruels, les textes de femmes ouvrent un espace vital où on respire à fond<sup>9</sup> » et l'expérience quotidienne prend alors valeur de vérité.

Manifestement, *Copies Conformes* trace l'itinéraire d'une femme qui puise en elle-même et dans son propre savoir plutôt qu'elle ne se soumet à un rituel initiatique fondé sur un savoir préalable. Alors que l'initiation vise à transformer un être imparfait en un être achevé selon des valeurs relevant des doctrines patriarcales, Claire effectue un retour aux sources, à ses racines, à soi. Tout se passe comme si le fait de se poser comme sujet libre de prendre ses décisions et d'agir selon ses convictions autorisait la

---

<sup>9</sup> Lori Saint-Martin, « Splendeurs et misères de la critique littéraire au féminin », *Un savoir à notre image ? Critiques féministes des disciplines*, p. 56.

jeune femme à se libérer de l'emprise de l'espace californien. Le parcours labyrinthique semble l'avoir conduite à l'intérieur d'elle-même, vers un lieu intérieur et caché, un centre qui ne peut être atteint qu'à la suite de longs détours, là où se retrouve l'unité qui s'était dispersée dans la multitude des désirs.

Le cheminement dans l'isolement et dans le labyrinthe d'un espace autre a permis l'émergence d'un savoir et la reconnaissance d'une expérience féminine spécifique. À Montréal, rappelons-le, Claire était aux prises avec des pensées insidieuses : « Ces voix de mes amies et les romans que je lis l'hiver avaient fini par construire en moi une femme que je n'étais pas et que le soleil de la Californie m'avait permis d'apercevoir » (p. 189).

La sortie du labyrinthe fait appel à l'astuce, à l'habileté à déjouer les pièges rencontrés au cours du voyage. On peut vouloir procéder de façon rationnelle mais « une méthode rationnelle ne peut être appliquée qu'à des lois connues [...] ou à la découverte du principe qui a inspiré le plan de construction du labyrinthe<sup>10</sup> ». Or, Claire est à la fois étrangère en Californie et en désaccord avec les métarécits de la pensée occidentale qui sous-tendent les discours des personnages, soit la prédominance de l'image, du paraître, du futur. Elle ne saura donc retrouver son chemin vers le présent, vers la sortie et ses racines qu'en se fiant à sa pensée mémorielle. En vue de retrouver la sortie, elle décide de se laisser « guider par des spéculations », utiliser ses souvenirs, « refaire de mémoire et par intuition le chemin déjà parcouru<sup>11</sup> », utiliser les rêves prémonitoires et les « aménager comme on détourne une rivière » (p. 72). Monique LaRue présente un modèle de femme qui, pour s'inventer un avenir, a choisi

---

<sup>10</sup> Paolo Santarcangeli, *op. cit.*, p. 62.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 62.

de parcourir le labyrinthe de son passé pour le comprendre et le maîtriser afin de retrouver les éléments fondamentaux de son identité.

À notre avis, la critique féministe ne doit pas se contenter de dévoiler ou de signaler la misogynie des textes masculins. Elle doit plutôt viser à décortiquer le texte, adapter les grilles et les systèmes d'analyse mis en place par la critique canonique et faire voir la structure sociale sexuée inscrite dans le texte. Prétendre que les femmes font par nature une lecture plus intuitive, pénétrante, sensible, perspicace des textes littéraires reviendrait à reproduire la dichotomie culture/nature. Néanmoins, il est indéniable que certains mots ne peuvent produire une même résonance chez le lecteur et la lectrice. L'expérience reliée à des termes tels que « mère », « beauté », « foyer », « amour », « pouvoir » ne peuvent être reçus de la même façon par les deux sexes. Comme on le voit, « reading as a woman », pour reprendre les mots de Jonathan Culler, va bien au-delà d'une sympathie naturelle que les femmes pourraient ressentir à l'endroit de leurs consœurs. Il semble plutôt que le fait d'être définie comme l'Autre, le Vide, le Manque, facilite chez la femme la reconnaissance du « non-dit », de « l'absence », du « non-savoir », des « blancs » dans le texte. On peut comprendre que leur expérience répétée de l'altérité rend les femmes plus sensibles à l'hétérogénéité, à l'ouverture et les incite à faire le pont entre les théories littéraires et la vie réelle, « la vraie vie ».

En somme, au-delà des analyses et des méthodes d'exploration des textes féminins, ce qui importe, c'est de découvrir ce que pensent les femmes et surtout le fondement de leurs idées, de porter attention aux mots qu'elles utilisent et aux significations qu'elles leur attribuent. « Il s'agit non seulement de leur donner une voix mais de les rendre conscientes de cette voix, de la découverte de soi qu'elle permet, du

pouvoir sur soi et sur le monde qu'elle rend possible<sup>12</sup> ». Les femmes pourront alors dire leur réalité, parler de leur liberté mais aussi de leur oppression et ainsi la faire cesser. Elles auront acquis le droit de prendre la place qui leur revient et se faire reconnaître comme sujet à part entière.

---

<sup>12</sup> Lucille Roy Bureau, « La critique féministe de l'éthique: vers un nouveau paradigme ?, *Féminisme: éthique et philosophie*, p. 121.

## BIBLIOGRAPHIE

### I - ŒUVRE ÉTUDIÉE

LARUE, Monique, *Copies Conformes*, Montréal/Paris, Lacombe/Denoël, 1989, 190 p.

### II - OUVRAGES ET ARTICLES DE MONIQUE LARUE

#### 1. Romans

LARUE, Monique, *La Cohorte fictive*, Montréal, L'Étincelle, 1979, 121 p.

LARUE, Monique, *La Démarche du crabe*, Montréal, Boréal, 1995, 221 p.

LARUE, Monique, *Les Faux Fuyants*, Montréal, Québec/Amérique, 1982, 201 p.

#### 2. Articles

LARUE, Monique, « Entre France et Québec : des lieux, des liens, une voix », *Voix et Images*, vol. 13, n° 37, automne 1987, p. 42-45.

LARUE, Monique, « Lire m'affole », *Liberté*, vol. 33, n° 1, février 1991, p. 50-55.

LARUE, Monique, « Go alone », *Liberté*, vol. 33, n° 2, avril 1991, p. 86-91.

LARUE, Monique, « Résister à l'absurde », *Liberté*, vol. 34, n° 5, octobre 1992, p. 66-68.

LARUE, Monique, « Mon enfant, ma sœur », *Liberté*, vol. 35, n° 5, août-octobre 1993, p. 176-186.

#### 3. Nouvelle

LARUE, Monique, « L'aventurière des ondes », dans André Carpentier, dir., *L'Aventure, la mésaventure*, Montréal, Quinze, 1987, p. 13-28.

#### 4. Essai

LARUE, Monique et Jean-François CHASSAY, *Promenades littéraires dans Montréal*, Montréal, Québec/Amérique, 1989, 274 p.

### III - ÉTUDES SUR L'AUTEURE ET SON ŒUVRE

BEAUDOIN, Réjean, « Détecteurs de mensonges », *Liberté*, vol. 32, n° 6, décembre 1990, p. 94-100.

BRAUTMAN, Davida, « LaRue, Monique. *La Cohorte fictive* », *The French Review*, vol. 54, n° 3, février 1981, p. 506.

CANTY, Daniel, « Le jeu d'imitation dans *Copies Conformées* de Monique LaRue » *Voix et Images*, vol. 21, n° 2, hiver 1996, p. 324-336.

CHARTIER, Monique, « *Les Faux Fuyants* de Monique LaRue », *Nos Livres*, vol. 13, août-septembre 1982, [s.p.].

CLOUTIER, Guy, « Silicon Valley », *Magazine Littéraire*, n° 275, mars 1990, p. 75.

FRANCOEUR, Martin, « *La Démarche du crabe* de Monique LaRue. Le poids des souvenirs d'un homme en détresse », *Le Nouvelliste*, cahier P, 3 juin 1995, p. 6.

GOULD, Karen, « *Copies Conformées* : la réécriture québécoise d'un polar américain », *Études françaises*, vol. 29, n° 1, printemps 1993, p. 25-36.

GOULD, Karen, « Refiguring the Mother : Quebec Women Writers in the 80's », *International Journal of Canadian Studies/Revue internationale d'études canadiennes*, n° 6, Fall/automne 1992, p. 113-125.

GUILLEMETTE, Lucie, « Le voyage et ses avatars dans *Copies Conformées* de Monique LaRue : dérive et/ou délire identitaire », dans John Lennox, Lucie Lequin, Michèle Lacombe et Allen Seager, dir., *Voyages : réels et imaginaires, personnels et collectifs/Real and Imaginary, Personal and Collective*, Montréal, Association d'études canadiennes/Association for Canadian Studies, vol. 16, 1994, p. 77-87.

IRELAND, Susan, « Monique LaRue's *Copies Conformées* : An Original Copy », *Quebec Studies*, vol. 15, automne/hiver, 1992/1993, p. 21-30.

IRELAND, Susan, « American Stories by Monique LaRue and Jacques Godbout », *Quebec Studies*, vol. 20, printemps/été 1995, p. 47-56.

LAPRÉS, Raymond, « LaRue (Monique), *La Cohorte fictive* », *Nos livres*, vol. 9, février 1979, [s.p.]

MARCOTTE, Gilles, « Fragments d'une civilisation », *L'Actualité*, vol. 15, n° 2, février 1990, p. 116

MARTEL, Réginald, « Monique LaRue : l'idée, l'émotion, l'intrigue et le reste », *La Presse*, cahier B, 11 juin 1995, p. 3.

MAILHOT, Michèle, « Le Roman I », *Lettres québécoises*, n° 27, automne 1982, p. 21-22.

ROYER, Jean, « Monique LaRue. Le corps des mots », *Romanciers québécois : entretiens, essais*, Montréal, L'Hexagone, 1991, p. 193-206.

SABOURIN, Claude, « Les espaces du faux », *Lettres québécoises*, n° 57, printemps 1990, p. 52.

[Sans nom d'auteur], « Chroniques », *Voix et Images*, vol. 8, n° 1, automne 1982, p. 155-156.

#### IV - ÉTUDES PORTANT SUR LE FÉMINISME

BERSIANIK, Louky et COLL., « La lanterne d'Aristote », *La Théorie, un dimanche*, Montréal, Les Éditions du Remue-Ménage, 1988, 208 p.

BERSIANIK, Louky, *La Main tranchante du symbole*, Montréal, Les Éditions du Remue-Ménage, 1990, 280 p.

BOUCHARD, Guy, « Typologie des tendances théoriques du féminisme contemporain », *Philosophiques*, vol. 18, n° 1, printemps 1991, p. 119-167.

DAIGNEAULT Dominique et Lyne DESSUREAULT, *L'Obsession de la minceur*, Verdun, Les Éditions Centre des Femmes de Verdun, 1991, 158 p.

DIAMOND, Arlyn et COLL., *The Authority of Experience*, Amherst, The University of Massachusetts Press, 1988, 305 p.

DUPRÉ, Louise et COLL., *La Théorie, un dimanche*, Montréal, Les Éditions du Remue-Ménage, 1988, 265 p.

EISLER, Riane, *Le Calice et l'Épée*, Paris, Les Éditions Robert Laffont, 1987, 302 p.

GAGNON, Claudette, « Le modelage du corps des femmes », *Les Cahiers de recherche du GREMF*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, cahier 59, 1993, 80 p.

GILLIGAN, Carole, *Une si grande différence*, Paris, Flammarion, 1986, 269 p.

IRIGARAY, Luce, *Speculum de l'autre femme*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1974, 463 p.

IRIGARAY, Luce, *Ce sexe qui n'en est pas un*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1977, 217 p.

- IRIGARAY, Luce, *Parler n'est jamais neutre*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1985, 327 p.
- IRIGARAY, Luce, *Sexes et Parentés*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1987, 222 p.
- IRIGARAY, Luce, *Je, Tu, Nous. Pour une culture de la différence*, Paris, Bernard Grasset, 1990, 162 p.
- JARDINE, Alice A., *Gynesis : Configurations de la femme et de la modernité*. Traduit de l'américain par Patricia Baudoin, Paris, Presses Universitaires de France, 1985, 329 p.
- LEJEUNE, Claire, *L'Atelier*, Bruxelles, Éditions Le Cormier, 1979, 167 p.
- LEJEUNE, Claire, *Le Livre de la sœur*, Bruxelles, Éditions Labor, 1993, 146 p.
- MILLETT, Kate, *La Politique du mâle*. Traduit de l'américain par Élisabeth Gille, Paris, Stock, 1971, 463 p.
- MURA, Roberta et COLL., *Un savoir à notre image? Critiques féministes des disciplines*, Montréal, Adage, 1991, 296 p.
- OUELLET, Cécile et Jocelyne DUGAS, dir., *Souffrir pour être belle*, Montréal, Éditions Fides, 1988, 248 p.
- OUELLETTE-MICHALSKA, Madeleine, *L'Échappée des discours de l'œil*, Montréal, L'Hexagone, « Collection Typo », 1981, 340 p.
- PERROT, Philippe, *Le Travail des apparences ou les transformations du corps féminin du XVIIIème s. au XIXème s.*, Paris, Seuil, 1984, 280 p.
- ROY BUREAU, Lucille et Georges A. LEGAULT, dir., *Féminisme : éthique et philosophie*, Actes du colloque du congrès de l'ACFAS, Québec, *Les Cahiers de recherche du GREMF*, cahier 50, 1992, 173 p.
- SAINT-MARTIN, Lori, « Le féminisme, une nécessité vitale », *Voix et Images*, vol. 53, n° 2, hiver 1993, p. 390-394.
- SAVONA, Jeannette Lallou, « Le féminisme et les études littéraires en France et en Amérique du Nord », *Littérature*, n° 69, février 1988, p. 113-127.
- ZAVALLONI, Marisa, dir., *L'Émergence d'une culture au féminin*, Montréal, Les Éditions Saint-Martin, 1987, 178 p.

## V - ÉTUDES PORTANT SUR LE FÉMINISME ET LE POSTMODERNISME

- BRODRIBB, Somer, *Nothing Mat(t)ers : A Feminist Critique of Postmodernism*, Toronto, James Lorimer & Company Ltd, 1993, 178 p.



- GOULD, Karen et COLL., « Symposium Feminism and Posmodernism in Quebec : The Politics of the Alliance », *Quebec Studies*, vol. 9, automne/hiver, 1989/1990, p. 131-150.
- HEKMAN, Susan S., *Gender and Knowledge, Elements of a Postmodern Feminism*, Boston, Northeastern University Press, 1990, 212 p.
- HUTCHEON, Linda, *The Politics of Postmodernism*, Londres et New York, Routledge, 1989, 195 p.
- KOSKI, R., K. KELLS et L. FORSYTH, dir., *Le Discours féministe dans la littérature postmoderne au Québec*, San Francisco, EMText, 1993, 415 p.
- NICHOLSON, Linda J. et COLL., *Feminism/Postmodernism*, Londres et New York, Routledge, 1990, 348 p.
- POTVIN, Claudine, « Féminisme et postmodernisme : *La Main tranchante du symbole* », *Voix et Images*, vol. 17, n° 49, automne 1991, p. 69-90.
- SMART, Patricia, « Postmodern Male Narrative », *Quebec Studies*, vol. 9, automne/hiver, 1989/1990, p. 146-150.

## VI - ÉTUDES PORTANT SUR L'ÉCRITURE DES FEMMES

- CIXOUS, Hélène et COLL., *La Venue à l'écriture*, Paris, Presses Universitaires de France, « Collection 10/18 », 1981, 286 p.
- DIDIER, Béatrice, *L'Écriture femme*, Paris, Presses Universitaires de France, 1981, 286 p.
- DUPRÉ, Louise, *Stratégies du vertige, trois poètes : Nicole Brossard, Madeleine Gagnon, France Théoret*, Montréal, Les Éditions du Remue-Ménage, 1989, 265 p.
- ENJOLRAS, Laurence, *Femmes écrites. Bilan de deux décennies*, Saratoga, Californie, Annalibri, 1990, 247 p.
- FRÉDÉRIC, Madeleine, « L'écriture mutante dans *La Québécoise* de Régine Robin », *Voix et Images*, vol. 16, n° 48, printemps 1991, p. 493-502.
- GOULD, Karen, « Vers une maternité qui se crée : l'œuvre de Louky Bersianik », *Voix et Images*, vol. 17, n° 49, automne 1991, p. 35-47.
- MAUGUIÈRE, Bénédicte, « L'imaginaire féminin dans *Le Corps étranger* d'Hélène Ouvrard : à la recherche d'une mythologie », *Quebec Studies*, vol. 14, Spring/Summer 1992, p. 105-113.
- SAINT-MARTIN, Lori, « Le métaféminisme et la nouvelle prose au Québec », *Voix et Images*, vol 28, n° 1, automne 1992, p. 78-88.
- SMART, Patricia, « Rendre visible l'invisible : l'univers imaginaire de Louky Bersianik », *Voix et Images*, vol. 17, n° 49, automne 1991, p. 22-35.

## VII - ÉTUDES PORTANT SUR LES THÉORIES LITTÉRAIRES

COHN, Dorrit, *La Transparence intérieure. Modes de représentation de la vie psychique dans le roman*. Traduit de l'anglais par Alain Bony, Paris, Les Éditions du Seuil, 1981, 316 p.

CULLER, Jonathan, *On Deconstruction. Theory and Criticism after Structuralism*, Ithaca, Cornell University Press, 1982, 307 p.

DEL LUNGO, Andréa, « Pour une poétique de l'incipit », *Poétique*, n° 94, avril 1993, p. 131-152.

GENETTE, Gérard, *Palimpsestes. La Littérature au second degré*, Paris, Les Éditions du Seuil, 1982, 467 p.

HAREL, Simon, *Le Voleur de parcours*, Montréal, Le Preambule, 1989, 312 p.

KIBÉDI VARGA, A., « Le récit postmoderne », *Littérature*, n° 71, 1990, p. 3-22.

PATERSON, Janet, *Moments postmodernes dans le roman québécois*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1990, 142 p.

## VIII- ÉTUDES PORTANT SUR LE POSTSTRUCTURALISME ET LE POSTMODERNISME LITTÉRAIRE

BAUDRILLARD, Jean, *Simulacres et simulation*, Paris, Les Éditions Galilée, 1981, 236 p.

DERRIDA, Jacques, *La Dissémination*, Paris, Les Éditions du Seuil, 1972, 406 p.

DERRIDA, Jacques, *L'Écriture et la Différence*, Paris, Les Éditions du Seuil, 1967, 435 p.

ECO, Umberto, *Apostille au « Nom de la Rose »*. Traduit de l'italien par Myriem Bouzaher, Paris, Grasset, 1985, 90 p.

FOUCAULT, Michel, *L'Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969, 275 p.

LYOTARD, Jean-François, *La Condition postmoderne. Rapport sur le savoir*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1979, 109 p.

## IX - ÉTUDES PORTANT SUR LE DISCOURS SOCIAL

ANGENOT, Marc, *1889, Un état du discours social*, Montréal, Le Preambule, 1990, 1167 p.

ANGENOT, Marc, « Pour une théorie du discours social : problématique d'une recherche en cours », *Littérature*, n° 70, mai 1988, p. 82-97.

## **X - ÉTUDES GÉNÉRALES SUR LE QUÉBEC ET SUR LA LITTÉRATURE**

DUMONT, Fernand, *Genèse de la société québécoise*, Montréal, Boréal, 1993, 393 p.

DUMONT, Fernand, *Le Sort de la culture*, Montréal, L'Hexagone, 1987, 333 p.

LABONTÉ, René, « Québec-Californie, la Californie à travers la fiction littéraire québécoise », *The French Review*, vol. 62, n° 5, avril 1989, p. 803-814.

LANGLOIS, Simon et COLL., *La Société québécoise en tendances 1960-1990*, Québec, Institut Québécois de recherche sur la culture, 1990, 667 p.

LAPOINTE, Jean-Pierre, « La formulation de l'imagerie culturelle américaine dans les romans de Jacques Godbout », *Études françaises*, vol. 27, n° 2, automne 1991, p. 75-83.

MAJOR, Robert, « Le roman québécois sous le regard de l'autre », *Voix et Images*, vol. 16, n° 48, printemps 1991, p. 526-532.

ROUSSEAU, Guildo, « Les directions qualitatives de l'espace comme catégories axiologiques de l'imaginaire québécois et nord-américain », notes pour le cours *Imaginaire Québécois*, Université du Québec à Trois-Rivières, automne 1992.

SIMON, Sherry et Pierre L'HÉRAULT, *Fictions de l'identitaire au Québec*, Montréal, XYZ éditeur, « Études et documents », 1991, 185 p.

## **XI - ÉTUDES THÉORIQUES SUR LE LABYRINTHE**

BORD, Janet et Jean-Clarence LAMBERT, *Labyrinthes et dédales du monde*. Traduit de l'anglais par Irina Paslariu, Paris, Les Presses de la Connaissance, 1977, 186 p.

SANTARCANGELI, Paolo, *Le Livre des labyrinthes. Histoire d'un mythe et d'un symbole*, Paris, Les Éditions Gallimard, 1974, 430 p.

## **XII - OUVRAGE ROMANESQUE**

HAMMETT, Dashiell, *Le Faucon Maltais*. Traduit de l'américain par Henri Robillot, Paris, Les Éditions Gallimard, 1950, 251 p.